

## Drame historique ou tragédie?

## Remarques sur le nouveau fragment tragique relatif à Gygès

*Par Victor Martin, Genève*

Le papyrologue bien connu E. Lobel vient d'éditer avec la pénétration qui lui est coutumière dans les *Proceedings of the British Academy*, vol. 35, un papyrus extrêmement curieux provenant des trouvailles inexhaustibles faites à Oxyrhynque.

Il s'agit d'un fragment de tragédie dont le sujet est emprunté à l'histoire de Gygès, particulièrement à l'assassinat qu'il perpète sur la personne de son souverain Candaule, à l'instigation de la reine. Comme la publication susnommée n'est pas entre les mains de tout le monde, nous pensons rendre service aux lecteurs du Museum en reproduisant ici ce texte dont l'intérêt est évident.

Il se présente sous la forme des restes de la partie inférieure de trois colonnes consécutives. De celle du milieu seule les lignes sont entières, encore que souvent défigurées par des lacunes locales. Des deux autres il ne subsiste respectivement que des fins et des débuts de lignes, en général deux pieds seulement de chaque vers sont conservés, comme le montre la transcription suivante reproduisant l'*editio princeps*.

	Col. I	Col. II	Col. III.
		γν[ ]... εἶδον οὐκ εἴκασμά τι	.ε.[
		ἔδε[ισα] μὴ φόνον τις ἔνδον ἦ<ι>λ..[.]ς	τιδῆ[
	[.]..[.] ]	οπ[... ] τὰ πῆχιστα ταῖς τυραννίσιν.	αλλ[.]
	[.]..υγα..[ ] ]	[ἔπε]ι δ' ἐτ' ἐγρήσσοντα Κανθαλίην ὀρῶ,	νε[
5	[.]..[.]..υσμ.ν..η	τὸ δραθὲν ἔγνω κα[ί] τις ὁ δράσας ἀνὴρ.	ὦχ[
	[.]..αγῆς	ὥς δ' ἀξυνήμων καρδίας κωκυμένης	χρυσ[
	[ ] ..ιρονγλεφ	καθεῖρξα σι[γ]...[... ] αἰσχυν[... ] βοήν.	ε[
	[.]..εγχωριοις	ἐν δεινῶι [ ] τισιν στρωφωμένη<ι>	δρασα[
	[ ] προσκυνῶ	νῆξ ἦν ἀτερ[ ] ἐξ[ ] ἀνπνίας ἐμοί.	[.]..μμε..[
10	[ ] θεσθαι ταδε	ἐπεὶ δ' ἀνῆλ[θε ] φαῖς Ἑωσφόρος	η...[
	[ ]..αμῆχανω	τῆς πρωτοφειγ[ροῦς ἡ]μέρας προ[ά]γγελος	θελωδε.[
	[ ]..α και προ του	τόν μὲν λέχους ἤγειρ[α] καὶ ἐπεμψάμην	εμαῖς μνω[
	[ ]ν λεξω το παν	λαοῖς θεμιστεύσοντα· μῦθος ἦν ἐμοί	λεγοισανῶ[
	[ ]..ε γιγνεται	πειθοῦς ἐτοιμο[... ] το[.]..οσ[... ]..ει..[	[ ]..υδωντι.[
15	[ ]προεδραμεν	εὐδεῖν ἄνακτα παν[νυχ	
	[ ]ιδω μοι λογου	Γύγην δέ μοι κλητῆρ.[	
	[ ]ξυνηλικας		

Tenant compte des restitutions suggérées dubitativement par l'éditeur pour la seconde colonne (ὀπ[οῖα] 3, σῖ[γα ou σι[γῇ] 7, [δὲ φρον]τίων 8, ἀτερ[πῆς ou ἀτέρ[μων] 9, παμ[φάρης] 10) et qui sont en effet celles qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, ce passage peut, approximativement et provisoirement, se traduire de la façon suivante:

«Lorsque j'eus compris que c'était Gygès et non un fantôme, je craignis une embuscade meurtrière, salaire promis aux tyrannies. Mais quand je vis que Candaule veillait encore, je perçus le forfait et qui en était l'auteur. Feignant de ne rien savoir, quoique bouleversée, je retins silencieusement une exclamation de honte. Etendue sur ma couche, je dirigeais en tout sens mes pensées. La nuit fut douloureuse (ou interminable) à mon insomnie. Lorsque se leva la brillante étoile matutine, première annonciatrice du jour, je le (Candaule) tirai de son sommeil et l'envoyai administrer la justice à ses peuples. J'avais à disposition une parole persuasive: il ne convient pas qu'un roi (soucieux de son devoir) sommeille jusqu'au bout de la nuit. Quant à Gygès, mes officiers (l'invitèrent à se présenter devant moi).»

On voit qu'il s'agit ici d'un récit<sup>1</sup> fait par la reine épouse de Candaule à un interlocuteur, qui pourrait être par exemple le chœur (cf. Col. I 13 λέξω τὸ πᾶν). Ce récit est très voisin d'Hérodote I 9-11, 1 sans toutefois lui être identique. Chez l'historien la reine s'aperçoit de la présence d'un étranger dans la chambre conjugale au moment où celui-ci la quitte (καὶ ἡ γυνὴ ἐπορᾷ μιν ἐξιόντα, 10, 2); l'idée d'un meurtre ne peut donc lui venir, et, en effet, il n'en est pas question. Dans le drame, c'est l'état de veille de Candaule, constaté par la reine, qui provoque les soupçons de celle-ci envers son mari; s'il ne dormait pas et n'a rien dit, c'est qu'il est de connivence avec l'intrus. Chez Hérodote rien n'explique pourquoi la reine incrimine aussitôt son époux. L'historien dit seulement μαθοῦσα δὲ τὸ ποιηθὲν ἐκ τοῦ ἀνδρός, sans expliquer à son lecteur d'où vient à la reine cette conviction. L'expédient auquel la reine, dans le drame, a recours pour éloigner son époux avant le lever du jour n'est pas mentionné par Hérodote. Il y a encore par rapport à Hérodote d'autres différences mineures que l'éditeur a relevées, à côté de celles, plus considérables, qui séparent la version dramatique de l'épisode de celle que conservent par exemple Nicolas de Damas (fr. 47 Jacoby) et Plutarque (*Quaest. gr.* 45).

La reconstruction de l'intrigue, l'identification de l'auteur et le rapport possible du drame avec les allusions à cet épisode de l'histoire de Gygès dispersées dans la littérature grecque occuperont encore longtemps l'attention des érudits. Notons seulement que, sur le second point, l'éditeur, se fondant sur des observations prosodiques et lexicologiques, penche pour attribuer cette pièce à un poète d'ancienne date. Si le style lui paraît trop simple pour Eschyle, à quoi s'ajoute l'impossibilité, dans la longue liste des titres connus des tragédies de ce poète, d'en trouver un qui convienne au sujet ici traité, l'attribution à Phrynichus ne lui semble pas déraisonnable<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ce récit est suivi d'un dialogue, comme en témoignent les *παράγραφοι*, col. III 8. 12.

<sup>2</sup> La présente étude était depuis longtemps en possession de la rédaction du Museum



Nous n'avons pas l'intention d'aborder ici ces problèmes extrêmement délicats, mais, tout en remerciant l'éditeur pour le nouveau service qu'il a rendu aux lettres antiques par sa prompte et solide publication de ce remarquable fragment, nous voudrions expliquer pour quelles raisons nous ne pouvons le suivre quand il range sa trouvaille dans une catégorie littéraire spéciale, celle des drames historiques.

Distinguer dans le théâtre grec sérieux des tragédies proprement dites et des drames historiques, c'est, pensons-nous, introduire dans cette matière un principe de classement étranger aux anciens. Ce que nous appelons légende n'est pour eux qu'une histoire plus ancienne. Elle peut être, de ce fait, moins bien connue que l'histoire plus récente, entourée d'une certaine obscurité, transmise avec des variantes entre lesquelles il n'est pas toujours possible de se prononcer avec sécurité, mais il n'y a pas, pour les contemporains d'Eschyle comme pour ceux de Démosthène, de différence qualitative essentielle entre la matière dont traitent les épopées et celle qu'élaborent les historiens. La guerre de Troie n'est pas, à leurs yeux, moins historique que les invasions de Darius et de Xerxès. Preuve en est le recours fréquent de la diplomatie grecque à des arguments que nous qualifierions de mythologiques pour soutenir des prétentions territoriales ou autres<sup>3</sup>.

Par contre cette matière uniforme recevra une élaboration différente selon qu'elle sera mise en forme d'épopée, de tragédie, de drame satyrique, d'ode ou de narration historique.

En ce qui concerne la tragédie, aucune règle, en dehors des nécessités propres de ce genre littéraire, n'obligeait les dramaturges à choisir leurs sujets au-delà d'une certaine limite chronologique; toute la tradition relative au passé de la race grecque, ou même de l'humanité dans la mesure où on la possédait alors, depuis les origines jusqu'à l'époque contemporaine, était à la disposition des poètes dramatiques. Il suffit de lire la *Poétique* d'Aristote pour s'apercevoir que, dans ce domaine, aucune restriction ne leur était imposée. Quand l'auteur de la *Poétique* parle des *παράδομενοι μῦθοι περὶ οὗς αἱ τραγωδίαί εἰσιν* (1451 b 24), il n'y a pas de doute qu'il vise toute la tradition écrite ou orale, sans la moindre restriction chronologique<sup>4</sup>. Il va même plus loin puisqu'il proclame la liberté pour le

quand j'ai eu connaissance, par une aimable communication de F. Wehrli, de l'article de K. Latte paru dans *Erani* 48 (1951), 136 ss. La date proposée par l'éditeur y est écartée. La prosodie et le style permettent, selon Latte, d'attribuer l'ouvrage en question à l'époque alexandrine. Comme un pareil changement de date n'entraînerait aucune modification des observations que nous allons présenter, nous nous contenterons de le signaler ici. Quant aux restitutions, Latte accepte en général celles de l'éditeur. Au v. 1 il propose *Τῷ[γῆν λαθόν]θ'* [ὥ]ς εἶδον, interprétant à la fin du vers *εἰκασμα* dans le sens de supposition (la reine n'a pas supposé que c'était Gygès, elle l'a su); il hésite donc entre les lectures *εἰκασμά τι* et *εἰκάσματι*. Au v. 15 *παν[νυχ.]* (Lobel) lui paraît exclus par l'allusion du v. 10 au lever du jour et il propose *παν[τελή] μεθ' ἡμέραν*.

<sup>3</sup> Cf. p. ex. Eschine II 31 et Aristote, *Rhét.* 1375 b 25 ss.

<sup>4</sup> Aristote attribue au souci de vraisemblance la préférence des poètes tragiques grecs pour les sujets traditionnels. « Dans la tragédie, écrit-il *Poét.* 1451 b 15 ss., on s'attache aux noms d'hommes qui ont existé; la cause en est qu'on ajoute foi au possible; or, si ce qui n'est pas arrivé nous ne croyons pas d'emblée que ce soit possible, ce qui est vraiment arrivé, par contre, est évidemment possible; car il ne serait pas arrivé s'il était impossible » (trad.



poète d'inventer de toutes pièces et les personnages et les épisodes dans lesquels ils sont engagés. La seule condition énoncée est que de tels drames «plaisent» aux auditeurs, c'est-à-dire, à n'en pas douter, qu'ils satisfassent aux exigences du public en matière de tragédie<sup>5</sup>. On voit ici où cette liberté apparemment illimitée trouve cependant sa limite. Il n'en existe qu'une, celle qu'imposent les nécessités propres, internes, du genre tragique. Ce sont des nécessités esthétiques.

En effet, la tragédie, telle qu'elle nous apparaît constituée au Ve siècle, est un drame d'une espèce particulière qui, sous l'effet de causes multiples qu'il ne nous est pas possible de discerner toutes, s'est créé un style aux exigences duquel il faut désormais satisfaire, sous peine de ne pas écrire une tragédie mais un ouvrage dramatique d'une autre catégorie, de quelque nom qu'on le désigne. Parmi ces exigences, il y en a une, capitale, qui concerne le langage. La diction commune est incompatible avec le style tragique. Le personnage tragique ne parle pas comme on parle dans la rue, sur le marché ou chez le barbier.

Aristote a pris soin de donner une place à cet élément formel dans sa fameuse définition de la tragédie, on ne saurait trop le souligner. «La tragédie, lit-on (*Poét.* 1449 b 24 ss.) est l'imitation d'une action de caractère élevé et complexe, d'une certaine étendue, *dans un langage relevé d'assaisonnements particuliers* suivant les diverses parties ... J'appelle, 'langage relevé d'assaisonnements' celui qui a rythme, mélodie et chants (trad. Hardy)»<sup>6</sup>. Plus loin (chap. 22, 1458 a 18 ss.), étudiant l'élocution poétique, il lui assigne comme qualité essentielle la clarté associée à la noblesse, vertu qui s'obtient en évitant le langage courant sans tomber dans l'obscurité<sup>7</sup>.

A cette tension verbale, dont l'emploi obligé du vers n'est qu'un des aspects, correspond naturellement une tension correspondante des sentiments et des pensées. Les deux phénomènes sont solidaires et indissociables. Ces divers éléments,

Hardy). Si cet élément peut avoir joué un rôle, nous croyons que la notion de «dignité», mise en avant par Racine (v. ci-après p. 6), exerce sur ce point une bien plus grande influence. Avec le temps il se forme autour des héros des grands épisodes, qu'ils soient des héros légendaires ou historiques peu importe, une mystérieuse *aura* qui les détache du commun des mortels et les rend propres à la stylisation tragique.

<sup>5</sup> Cette latitude ne paraît pas avoir été utilisée avant la fin du Ve siècle. En tout cas le seul poète qui, à notre connaissance, s'en soit prévalu est Agathon avec son *Ἄνθος* ou *Ἀρθεύς* dont nous ne savons rien d'autre que ce que nous apprend Aristote, *Poét.* 1451 b 19 ss. En fait les tragiques grecs ont toujours choisi des sujets traditionnels, c'est-à-dire préexistants. La question de savoir dans quelles conditions un épisode fictif mettant en action des personnages également fictifs peut satisfaire aux exigences formelles qui élèvent un ouvrage dramatique au rang de tragédie est un problème d'esthétique littéraire d'un grand intérêt; son traitement déborderait le cadre de cet article.

<sup>6</sup> *Ἔστιν οὖν τραγωδία μίμησις πράξεως σπουδαίας καὶ τελείας μέγεθος ἐχούσης, ἡδυσμένω λόγῳ, χωρὶς ἐκάστου τῶν εἰδῶν ἐν τοῖς μορίοις ... λέγω δὲ ἡδυσμένον μὲν λόγον τὸν ἔχοντα ὅψθμον καὶ ὁμοίαν καὶ μέλος.*

<sup>7</sup> *Λέξεως δὲ ἀρετὴ σαφὴ καὶ μὴ ταπεινὴ εἶναι. σαφεστάτῃ μὲν οὖν ἐστὶν ἡ ἐκ τῶν κυρίων ὀνομάτων, ἀλλὰ ταπεινὴ. ... σεμνὴ δὲ καὶ ἐξαλλάττουσα τὸ ἰδιωτικὸν ἢ τοῖς ξενικοῖς κεχρημένη. ξενικὸν δὲ λέγω γλῶτταν καὶ μεταφορὰν καὶ ἐπέκτασιν καὶ πᾶν τὸ παρὰ τὸ κύριον. Cf. 1458 b 3 où, parlant de ces procédés, Aristote remarque διὰ μὲν γὰρ τὸ ἄλλως ἔχειν ἢ ὡς τὸ κύριον, παρὰ τὸ εἰωθὸς γινόμενον, τὸ μὴ ἰδιωτικὸν ποιήσει. Il s'agit bien comme on le voit, pour la diction tragique, de se distancer du parler usuel, sans pour cela cesser d'être compréhensible.*



qu'il faudrait pouvoir analyser plus en détail, composent l'atmosphère tragique, à la production de laquelle est encore indispensable la présentation de l'épisode traité dans une perspective métaphysique.

Il résulte de tout cela que n'importe quel épisode, qu'il soit à nos yeux historique, traditionnel ou fictif, n'est pas apte à être traité dramatiquement en tragédie, même s'il est de nature à exciter au plus haut point la terreur et la pitié chez les spectateurs. Encore faut-il qu'il se prête à la stylisation tragique, notamment en matière de forme et surtout de langage. Il peut arriver que ces formes d'expression, éloignées du parler usuel des auditeurs mais indispensables à la tragédie, détonnent dans certaines bouches et, au lieu d'élever le ton produisent alors un effet comique, c'est-à-dire dégradent au lieu d'ennobler. Cela arrivera presque fatalement si l'épisode et les personnages qui y participent sont fournis par la société contemporaine des spectateurs. Le parler tragique tel qu'il s'est constitué au Ve siècle ne convient pas à une humanité trop voisine dans le temps comme dans l'espace de celle de l'auditeur. Les comiques grecs se sont vite avisés du parti qu'ils pouvaient tirer, pour faire rire leur auditoire, d'une dissonance entre la condition de l'interlocuteur et l'élévation de langage qui lui est prêtée. Leurs pièces sont remplies d'effets parodiques de cette espèce qui confirment l'observation faite tout à l'heure sur l'impossibilité d'élaborer en tragédie, au sens formel du terme, un épisode contemporain ou d'une époque trop rapprochée de celle du public auquel s'adresse le poète. La diction tragique, avec toute l'atmosphère qu'elle reflète, nous paraîtra, chez des êtres que nous pouvons coudoyer chaque jour dans la société, une affectation ridicule et par moment risible. Pour naturellement parler ce langage et se mouvoir dans cette atmosphère, il faut des êtres d'un même style, c'est-à-dire éloignés de notre condition, sublimés d'une façon ou d'une autre<sup>8</sup>. La dissonance observée tout à l'heure ne risquera alors pas de se produire. Il y aura au contraire harmonie parfaite entre l'expression verbale, le comportement et la condition sociale des acteurs du drame.

S'il en est ainsi on s'explique facilement la rareté des tragédies à sujets « historiques ». Pour les Grecs, l'histoire, telle que nous l'entendons, était courte et relative à un espace géographique de peu d'étendue. Pour un contemporain de Sophocle, elle n'embrassait qu'un nombre exigu de générations situées entre des méridiens et des parallèles rapprochés. C'était presque exclusivement de l'histoire contemporaine. Certes les épisodes « tragiques », au sens populaire et métaphorique du terme, n'y manquaient pas ; les biographies grecques de Plutarque suffiraient à le prouver. Mais n'étaient-ils pas encore trop proches des contempo-

---

<sup>8</sup> S'il existe dans une société des groupes sociaux distingués de la masse par leur genre de vie, leur apparence extérieure, leur costume, leur orientation morale, ils pourraient éventuellement supporter la stylisation tragique. Nous pensons, par exemple, aux ordres religieux, mais naturellement, pour les membres eux-mêmes de ces groupes, l'effet pourrait être tout différent. Peut-être que la stylisation tragique de leurs semblables leur serait insupportable.



rains de Sophocle et d'Euripide pour se prêter à la stylisation tragique littéralement parlant ? Aurait-on écouté sans sourire, dans l'Athènes de 450, Thémistocle ou même Solon s'exprimer au théâtre dans le style de l'Agamemnon d'Eschyle ?

Si l'on examine les quelques tragédies qualifiées par nous d'historiques, on s'aperçoit qu'elles sont toutes composées de façon à éviter l'écueil que nous venons de signaler. Le spécimen le plus caractérisé de tragédie « historique », les *Perses* d'Eschyle, est significatif à cet égard. L'éloignement dans le temps, ici réduit à sept ans seulement, est remplacé par l'éloignement dans l'espace et par le dépaysement. La cour de Perse, où est située l'action, était, pour l'Athénien moyen d'alors, aussi fabuleuse que celle de Priam, et il ne pouvait songer à s'assimiler à la Reine orientale ni à ses conseillers. Le poète pouvait ainsi sans scrupule prêter à ces personnages exotiques le langage stylisé requis, et l'absence de tout Grec dans la distribution n'est certainement pas fortuite. On peut faire ici un rapprochement instructif avec le *Bajazet* de Racine, sa seule tragédie à sujet quasi contemporain, dans la préface de laquelle l'auteur expose précisément les raisons pour lesquelles ce sujet, quoique contemporain ou presque<sup>9</sup>, se prêtait cependant à l'élaboration tragique au sens formel que nous entendons à cause du milieu exotique auquel il est emprunté :

« Quelques lecteurs, écrit Racine, pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente : mais je n'ai rien vu dans les règles du poème dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité je ne conseillerai pas à un auteur de prendre pour sujet de tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'était passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théâtre qui auraient été connus de la plupart des spectateurs<sup>10</sup>. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous, *major e longinquo reverentia*. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps : car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose dire, à mille ans de lui, et ce qui est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre : on les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le sérail que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre. »

<sup>9</sup> C'est en 1635 que le Sultan Mourad IV avait fait exécuter son frère Bayezid dans des circonstances qui fournirent à Racine le sujet de son *Bajazet*, représenté en 1672. Il avait eu connaissance de ce drame de sérail par le comte de Cérisy, alors ambassadeur du Roi très chrétien à Constantinople. Bien que l'épisode datât déjà d'une bonne génération, le poète avait néanmoins le sentiment de commettre un acte de témérité en le portant si tôt sur la scène tragique, aussi éprouve-t-il le besoin de s'en expliquer dans sa préface.

<sup>10</sup> Comme la suite immédiate le montre, en parlant de personnages connus des spectateurs l'auteur entend des personnages qui de leur vivant ont pu être connus des dits spectateurs.



Cette page de Racine, juge difficilement récusable en la matière, fournit l'explication de la rareté, à toutes époques, des tragédies à sujets tirés de l'actualité contemporaine locale : ces sujets sont par nature rebelles à la stylisation tragique. Pour qu'ils le deviennent, force est au dramaturge de recourir aux expédients analysés par l'auteur de *Bajazet*. Ce sont précisément ceux dont nous avons discerné l'emploi dans les *Perses* d'Eschyle. Nul doute qu'on les retrouverait employés dans les deux autres tragédies antiques à sujets historiques, la *Prise de Milet* et les *Phéniciennes* de Phrynichus, si nous pouvions les lire dans leur intégrité.

Sur la structure de la première, le choix des personnages, le lieu de l'action, nous ne savons absolument rien. Quant aux *Phéniciennes*, les rares citations que nous en avons conservées<sup>11</sup> suffisent pour montrer que l'auteur avait déjà, su tourner l'un des principaux obstacles s'opposant à la stylisation tragique d'un épisode de date rapprochée en transportant à l'étranger le lieu de l'action. Elle se déroulait à la cour de Suze, et l'auteur des *Perses* n'a fait, sur ce point capital, qu'imiter son prédécesseur.

On signale encore deux tragédies « historiques », œuvre de Moschion, un poète dramatique dont la carrière se déroule vraisemblablement durant la première moitié du III<sup>e</sup> siècle. A cette date bien assez de temps s'était écoulé pour que Thémistocle, qui donne son nom à la première, bénéficiât du recul nécessaire pour être élevé à la dignité de personnage tragique. Quant à la seconde intitulée *Φεαῖοι* elle a pour sujet la mort du tyran Alexandre de Phères en Thessalie. Cet événement, survenu en 359 environ dans des circonstances dramatiques, n'est pas de beaucoup plus de deux générations antérieur à sa mise à la scène. Cependant cette proximité, d'ailleurs relative, est compensée par deux faits<sup>12</sup>. D'abord l'ambiance thessalienne et « tyrannique », déjà dépayssante pour un public athénien, dans laquelle baigne l'action, et ensuite, et surtout, le fait que des éléments merveilleux, sous forme d'une intervention divine à l'occasion des funérailles du prince assassiné et jeté à la mer, s'étaient incorporés à cet épisode, le soustrayant à ce prosaïsme du réel quotidien qui nous est apparu incompatible avec la stylisation tragique.

Le fragment publié par Lobel ne peut qu'apporter une nouvelle confirmation aux vues qui viennent d'être exprimées. On remarquera tout d'abord que, même si l'auteur, quel qu'il soit, est antérieur à Eschyle, le temps écoulé depuis l'époque de Gygès était bien assez long pour que l'épisode de son accession au trône satisfît sous ce rapport aux exigences de la stylisation tragique. Le règne de Gygès se place en effet dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle alors que l'activité littéraire de Phrynichos appartient à la dernière partie du VI<sup>e</sup> siècle et à la première du Ve siècle. Du reste si la condition chronologique n'avait pas été remplie comme

<sup>11</sup> Aux fragments qui sont réunis dans les *Tragicorum fragmenta* de Nauck, 2e. éd. p. 722, sont venus s'ajouter deux tétramètres figurant dans un commentaire de l'Iliade publié Pap. Oxyr. II 221 (Col. III 4), cf. H. Diels, *Ein Phrynichos-Zitat*, Hermes 36 (1901) 29 ss. et l'article de v. Blumenthal sur Phrynichos dans RE s. v.

<sup>12</sup> Cf. E. Diehl art. *Moschion* 3 dans RE.

elle l'est en effet, le fait que le lieu de l'action est une cour étrangère suffisait pour autoriser le poète à traiter cette action en tragédie devant un public athénien, la cour des rois lydiens devant paraître à ce public aussi exotique que celle du sultan de Constantinople aux contemporains de Louis XIV. Sur ce point on peut comparer le nouveau drame aux *Phéniciennes* et aux *Perses*. Mais il y a plus.

Jusqu'à quel point, en effet, peut-on tenir pour historique le récit que fait Hérodote des conditions dans lesquelles s'est effectuée la substitution de la dynastie des Mermnades à celle des Héraclides sur le trône de Lydie ? Gygès est certes incontestablement une figure historique puisqu'il est mentionné dans les annales assyriennes contemporaines et dans les poésies d'Archiloque<sup>13</sup>, mais on n'oserait en dire autant des circonstances dans lesquelles, selon l'historien grec, il est parvenu à la dignité royale, encore qu'il semble probable que ce fut par la violence et l'assassinat. La légende s'est emparée de ces événements (comme de la mort d'Alexandre de Phères) et les a si bien enjolivés qu'il n'est plus possible d'y distinguer sûrement l'historique de l'imaginaire. Dans Hérodote, le motif, notamment, qui provoque la colère de la reine contre son époux et fournit le point de départ du drame pourrait être une transposition du dévoilement rituel de la déesse Istar<sup>14</sup>. Quoiqu'il en soit l'épisode que le poète a dramatisé contient certainement plus de légende que d'histoire si bien que, même en classant selon nos catégories modernes le drame fondé sur lui, on ne serait guère autorisé à qualifier celui-ci d'historique<sup>15</sup>. En fin de compte l'assassinat de Candaule tel qu'il est raconté par Hérodote et dramatisé dans notre fragment n'apparaît pas moins légendaire que l'assassinat d'Agamemnon tel que l'a porté à la scène Eschyle dans l'*Orestie*, et l'on ne doit pas s'étonner qu'Achille Tatius, dans son énumération des *γνῶντων δράματα*<sup>16</sup>, c'est-à-dire des sujets tragiques fournis par des exploits féminins, cite le meurtre de Candaule à côté de celui d'Agamemnon : pour un Grec ils ne sont ni plus ni moins historiques l'un que l'autre, pour nous ni plus ni moins légendaires. Mais comme thèmes de tragédies, et c'est là ce qui importe du point de vue littéraire, ils présentent l'un et l'autre toutes les qualités requises pour recevoir la stylisation tragique.

La tragédie, ce genre dramatique dont l'Athènes classique a fourni le modèle aux générations ultérieures, se caractérise essentiellement par une forte stylisation de la réalité qu'elle élabore, qu'il s'agisse de langage ou de sentiments. De ce fait, la représentation directe, réaliste, du réel immédiat lui est interdite. Or il y a incompatibilité entre cette exigence de stylisation et la dramatisation d'épisode de la vie contemporaine quotidienne familière aux spectateurs, car celle-ci, à

<sup>13</sup> Cf. D. G. Hogarth dans *Cambridge Ancient History* III 507 et Archil. fr. 25 Bergk<sup>2</sup>.

<sup>14</sup> Cf. Lehmann-Haupt, art. *Gyges* dans RE 1965.

<sup>15</sup> Nous nous rencontrons ici, en substance, avec Latte quand il relève (p. 140) le caractère déjà mythique de la présentation de l'épisode de Gygès dans Hérodote, même si celui-ci le considère comme historique.

<sup>16</sup> I 8, cité par Lobel, op. cit. 4.



l'inverse, ne peut éviter le réalisme. Il y a antinomie entre la tragédie, au sens formel et grec du terme, et le drame réaliste, tel que, par exemple, l'a pratiqué un Ibsen. Là où l'esthétique dramatique est dominée par le réalisme, il ne peut y avoir de théâtre tragique. Tout le théâtre du XIX<sup>e</sup> siècle est là pour le prouver, et les tentatives de certains écrivains d'élever la diction et le ton général de leurs pièces au niveau tragique sans renoncer à en prendre les personnages et les situations dans la société contemporaine de l'auteur ont abouti, de Paul Hervieu à T. S. Eliot, à des échecs fort instructifs. On ne peut réunir des éléments qui s'excluent mutuellement.

Le souci de réalisme appliqué au passé produit, dans le domaine dramatique, le drame historique tel que l'a pratiqué le romantisme avec sa recherche de la «couleur locale». La tragédie, au contraire, montre à cet égard une sereine indifférence, toute préoccupation de la vérité historique lui est étrangère comme on peut s'en convaincre par les invraisemblances et les anachronismes qu'elle se permet sans scrupule sur ce chapitre. Elle ne vise pas le moins du monde à la reconstitution historique ou ethnographique. L'auteur des *Perses* et celui de *Bajazet* sont en parfait accord sur ce point. Quelques traits conventionnels leur suffisent pour évoquer le milieu oriental qui leur fournit le cadre de leur action, mais ces traits sont empruntés aux représentations imaginaires de ce milieu que se faisaient leurs spectateurs bien plutôt qu'à la réalité historique, et personne n'aurait l'idée d'aller chercher celle-ci dans leurs ouvrages. L'idéalisation et la stylisation qui font corps avec la tragédie ne s'accommodent pas plus du réalisme historique que du réalisme d'actualité; elle doit s'en libérer sous peine de ne pas exister. Nous n'avons aucune raison de penser que le *Gygès* dont un fragment vient de nous être restitué sacrifiait plus que les *Perses* au réalisme historique. Le récit de la reine ne trahit rien de particulièrement lydien, tout en présentant toutes les caractéristiques de la diction tragique. Aussi nous paraît-il opportun d'éviter de ranger la pièce en question, en l'étiquetant drame historique, dans une catégorie littéraire qui, si elle est apparue ailleurs et en d'autres temps, est restée inconnue à la Grèce antique.

On remarquera pour terminer que l'existence d'un théâtre tragique, au sens que nous avons essayé de fixer dans cet article, est un phénomène singulièrement rare, au moins dans notre civilisation occidentale, seule envisagée ici; ses apparitions sont brèves et fort espacées. Il y a sans doute à cela des causes sociologiques et psychologiques dont il ne nous est pas possible d'entreprendre ici la recherche. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les conditions de tout genre nécessaires à l'éclosion d'un théâtre présentant les mêmes caractères formels et autres que la tragédie grecque du Ve siècle sont très rarement réunies par l'évolution historique.

## Einflüsse römischen Lebens und Denkens auf Ciceros Schrift *De oratore*

Von Wolf Steidle, Würzburg

Felix Jacoby zum 75. Geburtstag (19. März 1951)

Wer über Ciceros rhetorische Schriften spricht, behandelt ein vernachlässigtes Thema. Nicht etwa nur, weil der moderne Leser von vornherein dem für das antike Geistesleben grundlegenden Phänomen der Rhetorik mit einer gewissen Fremdheit gegenübertritt. Der Gegenstand selbst ist spröde, trotz allem schriftstellerischen Reiz, den Cicero gerade über *De oratore*, man möchte sagen, mehr als über alle anderen Schriften gebreitet hat. Seit dem 4. Jahrhundert, ja im Grunde seit ihrem Entstehen, hat sich die Rhetorik, die eine griechische τέχνη ist, mehr und mehr zu einem differenzierten, mit einer Fülle difficiler Einzelvorschriften ausgestatteten Lehrgebäude entwickelt. Cicero, der mitten in einer Jahrhunderte alten Tradition stehend aus der souveränen Sicherheit eines intimen Vertrautseins mit dieser schaltet, setzt eine ebensolche Vertrautheit bei seinem Leser voraus. Ähnlich voraussetzungsreich sind die sogenannten philosophischen Partien des Werks, in denen zu dem alten Streit zwischen Rhetorik und Philosophie um den Primat in der antiken Bildung Stellung genommen und die Frage erörtert wird, ob und inwieweit Kenntnis der Philosophie für den praktischen Redner vonnöten sei.

Trotz diesen Schwierigkeiten ist die Beschäftigung gerade mit *De oratore* in besonderem Maße lohnend. Jeder, der über das scholastisch-dornige Regelwerk der normalen τέχνη hinaus etwas Grundsätzliches über dieses selbst und über die Stellung der Rhetorik im römischen, aber auch im griechischen Leben erfahren will, findet hierüber in erster Linie bei Cicero Aufschluß. Da dieser außerdem seinen politischen Aufstieg und seine Bedeutung für die lateinische Literatur vor allem der Beredsamkeit verdankt, so sind seine rhetorischen Schriften zugleich der Niederschlag einer in Jahrzehnten gesammelten forensischen Erfahrung und ein unschätzbares Zeugnis für seine eigene Bildungsgeschichte sowie darüber hinaus für die Art und Weise, in der sich Rom des griechischen Bildungsgutes bemächtigt hat.

Die Probleme, die *De oratore* stellt, sind vielfältig und weitgehend ungelöst. Vor allem fehlt ein Kommentar, der durch einen Vergleich mit der sonstigen rhetorischen Lehrtradition und durch eine neue Interpretation der philosophischen Partien<sup>1</sup> die Eigenart des Römers sowohl im ganzen als auch im einzelnen deutlich

<sup>1</sup> Die letzten Arbeiten hiezu (K. Prümm, *Quaestionum Tullianarum specimen*, Diss. Münster 1927 und – sehr viel besser – H. Thom, *Thesis, Rhet. Studien* 17 [1932])



machen würde. Nicht einmal die Erforschung der äußeren Form, des Dialogstils, die für die philosophischen Werke Ciceros wichtige Ergebnisse zeitigte<sup>2</sup>, ist auf diesen frühesten Dialog ausgedehnt worden. Von diesem Punkt wird hier ausgegangen. Im Anschluß daran soll dann die grundsätzliche Umbildung einiger wesentlicher Begriffe der griechischen Rhetorik behandelt werden, an der man den Einfluß römischen Lebens und Denkens am ehesten aufzuzeigen vermag.

Mit *De oratore* übernimmt Cicero zum ersten Mal die damals nur noch wenig gebräuchliche Kunstform des Dialogs. Der Gesamtverlauf des Gesprächs scheint dabei – trotz vielfacher Anspielungen auf Platon – eher an die uns verlorenen Dialoge des Aristoteles zu erinnern. Auch bei diesem entwickeln die Hauptpersonen ebenso wie bei Cicero in längerer zusammenhängender Rede und nicht mit Hilfe von Frage und Antwort wie bei Platon ihre Gedanken. Das Milieu freilich ist bei Cicero ganz römisch: Eine Gesellschaft befreundeter Politiker trifft sich in den Ferien auf einer Villa, und aus ihrem zwanglosen Gespräch entwickelt sich dann die theoretische Erörterung, für die während der Geschäfte in Rom keine Zeit bliebe. Diese dem Leben entstammende, in den späteren Schriften immer wiederkehrende Grundsituation ausgestaltet zu haben, ist ohne Frage Ciceros eigene Leistung, mag auch die Wahl des Gesprächsortes z. B. in einer Unterweisungsschrift vorgebildet sein, die der eine Generation ältere Rechtsgelehrte M. Junius Brutus an seinen Sohn richtete<sup>3</sup>. Für die frühesten Dialoge *De oratore*, *De re publica* sowie für *Cato maior* und *Laelius*, wo überall Personen der römischen Vergangenheit auftreten und mit dem römischen Leben zusammenhängende Themen behandelt werden, lassen sich indes noch genauere Bestimmungen geben. Überall sind hier vornehme junge Römer, die sich am Beginn ihrer politischen Laufbahn befinden, die um Beginn und Fortführung des Gesprächs stets aufs neue bemühten Zuhörer. Sie treten zu zweien oder in noch größerer Zahl auf und gehören zur ständigen Umgebung der Hauptredner, älterer, erfahrener Politiker<sup>4</sup>. Hier ist eine feste altrömische Institution nachgebildet. Am Beginn ihrer politischen Laufbahn schließen sich die jungen *nobiles* als *amici* oder *comites*<sup>5</sup> entweder selbst an führende Persönlichkeiten an oder sie werden ihnen von ihren Vätern durch den Akt der sogenannten *deductio* zugeführt. Auf diese Weise werden sie zu Zeugen des praktischen Wirkens der Politiker auf dem Forum, im Senat oder auch in deren Privathaus und lernen so das politische Leben, die Gerichtspraxis, die Rechts-

---

haben viele Probleme offen gelassen und lassen auch in ihren Ergebnissen noch manchen Zweifeln Raum. Für Ciceros Verhältnis zur rhetorischen Lehrtradition gibt es jetzt zwei bedeutsame Aufsätze von F. Solmsen in *Class. Ph.* 1938, 390ff. und *A.J.Ph.* 1941, 35ff. 169ff.  
<sup>2</sup> Vgl. zuletzt E. Becker, *Technik und Szenerie d. ciceronischen Dialogs*, Diss. Münster 1939; dort weitere Literatur.

<sup>3</sup> Schanz-Hosius, *Gesch. d. röm. Literatur* I<sup>4</sup> (1927) 237ff.

<sup>4</sup> *De orat.*: P. Sulpicius Rufus, C. Aurelius Cotta; *De rep.*: P. Rutilius Rufus, Q. Aelius Tubero, C. Fannius, Q. Mucius Scaevola; *Cato Maior*: C. Laelius Sapiens, P. Cornelius Scipio Afr. Minor; *Lael.*: C. Fannius, Q. Mucius Scaevola.

<sup>5</sup> Es gibt hier keine feste Terminologie, und die beiden Begriffe decken bekanntlich auch noch eine Reihe anderer sozialer Bindungen. Um so nötiger wäre es, sie einmal zusammenfassend zu untersuchen.

beratung usw. aus eigener Anschauung ganz von den Einzelheiten her, aber zugleich von Grund auf kennen. Die nahe menschliche Bindung, die mindestens gelegentlich hier entstehen kann und die oft über das sogenannte *tirocinium fori* hinaus viele Jahre andauert; in jedem Fall aber ein Pietätsverhältnis begründet<sup>6</sup>, charakterisiert Cicero folgendermaßen: *ego autem a patre ita eram deductus ad Scaevolam sumpta virili toga, ut quoad possem et liceret a senis latere numquam discederem: itaque multa ab eo prudenter disputata, multa etiam breviter et commode dicta memoriae mandabam fierique studebam eius prudentia doctior*<sup>7</sup>. Es versteht sich von selbst, daß es bei solchem Zusammensein auch zu einer zwanglosen Form direkter Belehrung kommen muß, daß das Alter eigene Observationen mitteilt, Fehlgriffe der Jugend rügt, Mahnungen ausspricht oder sich dazu herbeiläßt, Fragen zu beantworten, und so entspricht es durchaus auch römischer Auffassung, wenn Cicero es in *De officiis* (I 122,3) als eine Hauptpflicht des Alters bezeichnet, die Jugend durch Autorität und guten Rat zu leiten, und als Hauptpflicht der Jugend, sich die Erfahrung des Alters zunutze zu machen<sup>8</sup>. In den Dialogen erscheinen die jungen Leute dementsprechend darum bemüht, *aliquid memoria dignum excipere, audire aliquid*, wie es immer wieder beinahe formelhaft heißt<sup>9</sup>. Die hier in einer Einzelsituation zutage tretende Sorge um die Erziehung ist ein altes Anliegen der Römer, das sie, soweit wir sehen können, von allem Anfang an den Griechen zur Seite stellt<sup>10</sup>. Sie findet zwar nicht wie in Griechenland in Form einer bestimmten, öffentlich anerkannten Unterrichtsdisziplin einen festen Niederschlag, ist überhaupt nicht einheitlich und außerdem ganz zwanglos, was Polybios und Plutarch Anlaß zu strengem Tadel gibt (Cic. *De rep.* 4, 3; Plut. *Numa* 26, 4 ff.), aber sie wirkt dafür mit stiller Gewalt im Leben, zuerst im Elternhaus<sup>11</sup> und dann in dem als selbstverständlich erachteten Anschluß und Umgang

<sup>6</sup> Zum *tirocinium fori*, das für diese Beziehungen indes nur den häufigen (so etwa bei Cicero selbst) Ausgangspunkt bildet; vgl. jetzt auch H. I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité* (1948) 319/20.

<sup>7</sup> *Lael.* 1; *De or.* 1, 97: *ego enim, qui ab ineunte aetate incensus essem studio utriusque vestrum, Crassi vero etiam amore, cum ab eo nusquam discederem ...* Die Worte *nusquam discedere* stimmen mit *Lael.* 1 überein; möglicherweise liegt eine formelhafte Wendung zugrunde, die das Verhältnis zu bezeichnen pflegt. Weitere Beispiele für *dicere*: *De rep.* 2, 1 (Scipio-Cato); *Cato Maior* 10 und Plut. *Cato Maior* 3, 5 (Cato – Fabius Maximus).

<sup>8</sup> Die Färbung des Abschnittes ist trotz der zugrundeliegenden griechischen Quelle ganz römisch. Vgl. außerdem die ebenfalls römischen §§ 28 f. des *Cato Maior*: *quid enim est incunctus senectute stipata studiis iuventutis? an ne tales quidem vires senectuti relinquamus, ut adulescentes doceat, instituat, ad omne officii munus instruat? quo quidem opere quid potest esse praeclarius? mihi vero et Cn. et P. Scipiones et ari tui duo, L. Aemilius et P. Africanus, comitatu nobilium iuvenum fortunati videbantur*; außerdem *Lael.* 101.

<sup>9</sup> Vgl. z. B. *Lael.* 1. 16. 33; *De or.* 1, 96 f. 101. 131. 148. 160. 205; 2, 363; *De rep.* 1, 33. 34 f.; *Cato Maior* 6. – Tadel von Fehlern etwa: *De or.* 1, 97; 2, 88 f. 96. 118. 305; 3, 46. – Natürlich ist etwa ἀποσθαι, ἐρωτᾶν oder τίθεναι (ein Thema stellen) zugleich ein Terminus griechischer Unterrichtspraxis; vgl. hiezu z. B. *De or.* 2, 28; *De nat. deor.* 1, 8; *De fato* 4; *De fin.* 5, 8; *Tusc.* 1, 7. An den zuerst angeführten Stellen liegt aber unzweideutig und in erster Linie das untechnische zwanglose römische Erziehungsmilieu zugrunde.

<sup>10</sup> Das Problem selbst und die verstreuten Äußerungen römischer Schriftsteller hiezu müssen einmal im Zusammenhang behandelt werden.

<sup>11</sup> Die Rolle des Vaters ist bekannt; vgl. z. B. R. Harder, *Über Ciceros Somnium Scipionis* (1929) 140 f.; bedeutsame Belege Plut. *Cato maior* 20 ff.; *Aem.* 6, 8 ff. Nach Cic. *Verr.* 2,



mit Älteren, Erfahreneren. Frühzeitig kommt sie dementsprechend auch in der Literatur zum Ausdruck. Das Werk des Cato Censorius, um nur einiges zu nennen, ist ohne die Rücksicht auf die Jugend, und zwar nicht bloß auf den eigenen Sohn, dem verschiedene Werke gewidmet sind, nicht zu denken<sup>12</sup>. Sallusts Vorschläge zu einer sittlichen Reform beschäftigen sich in besonderem Maße mit der Jugend<sup>13</sup>, und in den historischen Schriften ist Aufstieg und Verfall des Staates an ihrem Verhalten am deutlichsten zu erkennen<sup>14</sup>. Cicero selbst veröffentlicht zur Förderung der rhetorischen Studien der Jugend seine Konsulatsreden (*Ad Att.* 2, 1, 3), an sie wendet er sich mit seinem politischen Programm in der Rede *Pro Sestio* (96 ff.), und auf sie will er, wie eine charakteristische Ausführung von *De divinatione* zeigt (2, 4), mit seiner philosophischen Schriftstellerei Einfluß nehmen. Zahlreich sind auch die jugendlichen Adressaten in den Episteln des Horaz<sup>15</sup>. Im Gespräch der ciceronischen Dialoge treten freilich die jungen Leute, wie es römischer Zucht im Gegensatz zu der freieren griechischen Art der platonischen Dialoge entspricht, deutlich zurück, wenn auch die Belehrung, die ihnen zuteil wird, keineswegs altväterisch steif ist, sondern durchaus Raum für urbanen Scherz und Heiterkeit läßt<sup>16</sup>. Immerhin ist es die Jugend, an die sich zu Beginn und Ende von *De oratore*, *De re publica*, *Laelius* und *Cato maior* eine ernste und in ihrem Ethos durchaus römische Mahnung der Hauptredner wendet<sup>17</sup> und die, wie schon gesagt, das Gespräch in Gang bringt und seine Fortführung sichert<sup>18</sup>. Formelhaft heißt es dabei immer wieder – und dies gilt auch für die anderen philosophischen Schriften: *quid sentias, quaerimus* oder *sententiam tuam sciscitamus*, und die stereotype Antwort lautet: *respondeo* oder *dicam, quid sentiam*<sup>19</sup>. Die Lehre des Alters, die im übrigen als eine Gunst, als ein *gratum facere* erbeten und gegeben wird<sup>20</sup>, hat somit den Charakter des *responsum*, des Rechtsgutachtens der Juristen,

3, 161 ff. wird eine elterliche Erziehung der Jugend für den Staat von diesem selbst gefordert; die Censoren üben außerdem eine Art Aufsicht über die elterliche Erziehung aus (E. Schmähling, *Die Sittenaufsicht d. Censoren*, Würzb. Stud. 12 [1938] 35 ff.). Zur Bedeutung der Mutter: Plut. *Gracch.* 1, 6 ff.; Nik. Damask., F. Gr. Hist. 90 F 127, 6. 10; pass.; Sen. *Dial.* 6, 24, 1; Tac. *Dial.* 28.

<sup>12</sup> Zur Bedeutung Catos vgl. F. Klingner, *Röm. Geisteswelt* (1943) 45 (= Antike 10, 252 ff.); zur Frage der catonischen Enzyklopädie jetzt K. Barwick, *Würzb. Jb.* 1948, 117 ff. Mit der Widmung *ad filium* in literarischen Werken hat Cato bekanntlich geradezu eine Tradition begründet.

<sup>13</sup> *Ep. ad Caes.* 1, 5, 5. 6, 1. 6, 4; vgl. Verf., *Hermes* 1943, 95.

<sup>14</sup> *De coniur. Cat.* 7, 4; 12, 2; 13, 4; 14, 5; 16, 1; 17, 6; 37, 7; vgl. auch *Hist.* I fr. 16 M.

<sup>15</sup> *Ep.* 1, 2. 3. 8. 9. 17. 18; 2, 2.

<sup>16</sup> Es ist sehr bezeichnend, daß in *De orat.* innerhalb der eigentlichen Erörterung Scaevola und Catulus und nicht Cotta und Sulpicius die Rolle des Dialogpartners haben. Ähnlich scheint es in *De re publica* gewesen zu sein, wo Laelius, Philus, Mummius vor den jüngeren Teilnehmern hervortreten.

<sup>17</sup> *De orat.* 1, 30 ff.; 3, 230 ff.; *De rep.* 1, 32; 6, 29; *Lael.* 17. 104; vgl. auch *De orat.* 1, 19; 105. 246 und eine Reihe von Stellen im 2. Buch von *De orat.*

<sup>18</sup> *De orat.* 1, 96. 101 ff. 133 ff. 148. 160 ff. 207; 2, 366 ff.; *De rep.* 1, 31. 33; 2, 64; *Cato* 4. 6; *Lael.* 7. 16. 25 f.

<sup>19</sup> Zum Beispiel *De orat.* 1, 98. 105. 107. 113. 119. 148. 172. 207 f.; 2, 29. 40. 146; 3, 25. 86; *De rep.* 1, 34. 70; *Lael.* 16; vgl. auch S. 15 A. 27. Die abschließende Formel *haec habui ..., quae dicerem* gehört ebenfalls in diesen Zusammenhang: *Cato* 85; *Lael.* 104; vgl. *De orat.* 1, 159; 2, 350; 361; 3, 228.

<sup>20</sup> *De orat.* 1, 98. 106. 110. 164; *De rep.* 1, 34; 3, 32; *Cato* 6; *Lael.* 16; vgl. auch *De fato* 4.

oder den der *sententia*, der autoritativen Meinungsäußerung, wie sie dem Gutachten des Senators oder dem Urteilsspruch des Richters eigen ist<sup>21</sup>. Zusammenfassend läßt sich nunmehr sagen: Cicero hat in den genannten Dialogen in schöpferischer Nachahmung Platons, dessen Dialoge in der Begegnung des Sokrates mit der Jugend eine erzieherische Grundsituation des griechischen Lebens spiegeln<sup>22</sup>, dieser die entsprechende römische Form der Berührung von Alter und Jugend gegenüber gestellt. Er hat so aus platonischem Geist etwas genuin Römisches geschaffen. Die aristotelische Dialogform und die humane Weise der Gesprächsführung, um deren Erkenntnis sich die moderne Forschung bisher mit so viel Erfolg bemüht hat, sind demgegenüber etwas mehr Äußerliches. Sie treffen noch nicht den ursprünglichen Kern des ciceronischen Dialogs.

Aus dem Ausgeführten ergeben sich auch für die Schriften, in denen Cicero selbst Gesprächsperson ist, wichtige Beobachtungen: Zunächst einmal findet sich in ihnen ebenfalls das Motiv der Berücksichtigung der jüngeren Generation, zwar nicht mit derselben Konstanz und Ausführlichkeit, aber doch mit einer deutlichen Betonung. In den ersten zwei Büchern von *De finibus* ist der junge Triarius interessierter Zuhörer; im dritten Buch geben Cicero und Cato vor Beginn der philosophischen Erörterung ihrer Sorge um die Erziehung des verwaisten unmündigen Sohnes von L. Lucullus Ausdruck; im fünften Buch schließlich erhält ein junger Verwandter Ciceros von dem viel älteren Pupius Piso Belehrung, und es fehlt dabei weder die nun schon bekannte *cohortatio* an die Jugend noch die allgemeine Bemerkung, daß die Älteren zur Erziehung der Jüngeren beitragen müssen<sup>23</sup>. Die Tusculanen zeigen Cicero auf seinem Landgut umgeben von lerneifrigen *familiares* (1, 7; 3, 6), in *De fato* gilt die Belehrung Hirtius, der zwar designierter Konsul ist, aber immer noch mit dem um vieles älteren Cicero rhetorische Übungen treibt (2ff.). *De officiis* schließlich ist zwar kein Dialog, aber Cicero spricht doch fast ununterbrochen in der eigenen Person mahnend und erklärend zu seinem Sohn, das heißt also zu einem Gegenüber, das erzogen werden soll. Ebenso wenden sich die Schriften *Brutus* und *Orator* mehrfach mahnend, ja beschwörend an den späteren Cäsarmörder und mit ihm an die rhetorikbeflissene jüngere Generation Roms, die zeitlich früheren *Partitiones oratoriae* aber gelten wieder dem eigenen Sohn. An römische Weise erinnert weiter, daß überall in den philosophischen und rhetorischen Schriften, vor allem natürlich bei ethischen und politischen Fragen Ciceros eigener *sententia*, seinem *iudicium* ein beträchtliches Gewicht zukommt<sup>24</sup>. Dies gilt, obwohl Cicero an sich, der Skepsis der neueren Akademie folgend, geflissentlich und immer wieder die Zurückhaltung des eigenen Urteils betont<sup>25</sup>. So

<sup>21</sup> Bedeutsam sind in diesem Zusammenhang auch die Worte *adsentiri* und *adprobare* für die Zustimmung der anderen Gesprächspersonen; z. B. *De orat.* 1, 80. 110. 122. 126; 2, 51. 130; *De rep.* 1, 34; 5, 11.

<sup>22</sup> Das vom Verf., Mus. Helv. 7 (1950) 141ff. zu den Frühdialogen Bemerkte bedarf der Weiterführung im Hinblick auf die späteren Werke.

<sup>23</sup> 1, 13. 26f.; 2, 21f. 117; 3, 8f.; 5, 6. 8. 27. 71. 75. 86.

<sup>24</sup> Vgl. Cic. *Tusc. Disp.* erkl. v. M. Pohlenz I (1912) 15.

<sup>25</sup> Pohlenz a. O. 11ff.



sagt er etwa in *De fin.* 1, 6: *tuemur ea, quae dicta sunt ab iis, quos probamus, eisque nostrum iudicium et nostrum scribendi ordinem adiungimus.* Am Ende von *De fin.* 2 wird, um nur Weniges anzuführen, die Ablehnung der Lustlehre Epikurs nicht mit letzter Entschiedenheit ausgesprochen, zu Beginn des 3. Buches aber ist sie vorausgesetzt. In *De nat. deor.* 1, 10 heißt es ebenso wie sonst gelegentlich, für die Erkenntnis der Wahrheit komme es nicht auf die *auctoritas* des Redenden, sondern auf die Beweisgründe an<sup>26</sup>, am Schluß des Buches aber gibt Cicero doch – bezeichnenderweise ohne Begründung und ohne eigentliche Veranlassung – seine eigene Stellung an (3, 95); diese bildet dann ihrerseits den Ausgangspunkt für *De divinatione* (1, 8)<sup>27</sup>.

Aus all dem ergibt sich: Auch Cicero hat in höherem Alter, wie es an sich ganz natürlich ist, die eigene Stellung zur jüngeren Generation in typisch römischer Weise aufgefaßt bzw. bei seinen Meinungsäußerungen immer wieder die *auctoritas* des Alters ins Spiel gebracht. Die Schriften sind dabei zugleich ein Abbild des Lebens. In Ciceros Kreis gehört z. B. Caelius, der ihm, wie Quintilian ausdrücklich sagt, von seinem Vater zugeführt wurde, dann die Cäsarianer Dolabella, Hirtius und Pansa, mit denen er Rhetorik treibt (*Inst.* 12, 11, 6), schließlich auch Brutus. Im übrigen freilich folgen etwa die *Partitiones* mit ihrem schulmäßigen Wechsel von Frage und Antwort ganz griechischem Unterrichtsbrauch und in den *Tusculanen* und in *De fato* werden Themen gestellt, gegen und über die sich Cicero nach der Weise der mittleren und neueren Akademie<sup>28</sup> bzw. des Peripatos äußern soll<sup>29</sup>. Nun ist zwar auch schon in *De oratore* – bezeichnenderweise aber mehr scherzhaft – gelegentlich von *scholae* und einem *suburbanum gymnasium* die Rede<sup>30</sup>, in den eben genannten Schriften aber und in seinem eigenen Leben<sup>31</sup> geht Cicero weit über *De oratore* oder *De re publica* hinaus: Er hält geradezu rhetorische und philosophische Übungen und Kurse ab. Das griechische Unterrichtselement ist somit hier viel stärker in das zwanglose und dabei doch belehrende Zusammensein der römischen *nobiles* hereingenommen, als es dort der Fall ist, wo nicht Cicero selbst, sondern Personen der römischen Vergangenheit das Gespräch führen. Nichtsdestoweniger hat Cicero in all diesen Schriften ein Stück altrömischen Wesens und altrömischer Erziehungsform literarisch gemacht. Als belehrender *senex* tritt er bald in der Maske des Crassus, Scipio, Cato, Laelius, bald in eigenem Namen vor die Jugend schlechthin – und vor das römische Volk.

<sup>26</sup> Es ist schon ganz bezeichnend für die römische Situation, daß Cicero sich überhaupt dem Wunsch gegenüber gestellt sieht, er möchte zu den philosophischen Fragen seine eigene – autoritative – Meinung abgeben (1, 6).

<sup>27</sup> Auch in der Erörterung selbst kommt die *auctoritas* der Sprechenden immer wieder einmal ins Spiel: *De nat. deor.* 3, 5; *De fin.* 1, 72; *Luc.* 63; zur Rolle der *auctoritas* in *De officiis* vgl. 1, 4. – Zu *sententia, sentire* in den oben behandelten Dialogen: *De leg.* 1, 14; *De fin.* 1, 7. 22. 72; 3, 11; *De nat. deor.* 2, 2; 3, 6; *Luc.* 148.

<sup>28</sup> Zur Methode vgl. *De fin.* 2, 2; dazu 5, 10.

<sup>29</sup> Vgl. auch *Tusc.* 1, 7: *ut iam etiam scholas Graecorum more habere auderemus.*

<sup>30</sup> 1, 98; 2, 14; vgl. dazu 2, 15ff.

<sup>31</sup> Vgl. etwa *Tusc.* 2, 9; *De fato* 3f.; *Orat.* 144.

Vor das römische Volk. Dieser letzte Punkt bedarf noch der Erklärung. Nach altrömischer Auffassung ist nämlich der *senex*, der sich nach beendetem *cursus honorum* in das *otium* des Privatlebens zurückzieht, noch keineswegs aller Verpflichtungen gegenüber der Gemeinschaft ledig. Abgesehen von der Teilnahme am Senat und damit einer intensiven Teilnahme am politischen Leben überhaupt ist es für ihn Pflicht und Bedürfnis, durch eine dauernde private Beratung seiner Mitbürger noch weiter für deren Wohl tätig zu sein. Cicero faßt diese Tätigkeit gern unter dem Bild des alten Rechtsgelehrten, der *in solio sedens* jedem, der ihn fragt, seine Kenntnisse zur Verfügung stellt, und er verfehlt dabei nicht, darauf hinzuweisen, daß sich bei den *maiores* diese Beratung, die ein bedeutsamer Ausdruck erworbener *auctoritas* ist, nicht bloß auf rechtliche, sondern darüber hinaus auf alle praktischen Lebensfragen erstreckte<sup>32</sup>. Von der Sehnsucht nach altrömischer Lebensform und einem *nobile otium* als Abschluß des durchlaufenen *cursus honorum* erfüllt, gibt er dem Wunsch nach einer solchen Tätigkeit schon in den fünfziger Jahren Ausdruck, als er – entgegen der Tatsache, daß er bereits *senex* ist<sup>33</sup> und den *cursus honorum* vollendet hat – noch durch die Ungunst der Verhältnisse im Dienste der advokatorischen und politischen Aufgaben des Tages auf dem Forum festgehalten wird<sup>34</sup>. Erst recht wurde dieser Wunsch stark, als der Sieg Caesars ihm jede Teilnahme am Staat verwehrte. Von hier aus ist es verständlich, wenn er nun seine ganze schriftstellerische Tätigkeit als eine Belehrung der Mitbürger zu

<sup>32</sup> *De leg.* 1, 10; *De orat.* 1, 199f.; 2, 143; 3, 133. – R. Till, N. Jb. 1940, 170f. meint, das Alter des Römers sei ursprünglich durchaus tatenlos gewesen (*Cic. 26: languida atque iners senectus*); erst der alte Cato habe es in seinem rastlosen Tätigkeitsdrang für ein Wirken im Dienst der Bürger ausgenützt und deshalb den berühmten Ausspruch über das *otium* getan (*Cic. Pro Plancio* 26). Es ist aber unwahrscheinlich, daß Cato seine persönliche Eigenart ohne weiteres als Vorbild für alle *senes* der Nobilität hätte hinstellen können, wenn nicht schon vorher das Greisenalter als durchaus noch zu praktischer Tätigkeit bestimmt angesehen worden wäre. Man denke nur an die markanten Greisengestalten des Appius Claudius und Fabius Maximus; auch dürfte für Pontifikat und Augurat in alter Zeit ein höheres Alter mindestens in der Regel die Voraussetzung gewesen sein; vgl. etwa *Cato maior* 22; nicht umsonst heißt es schließlich ebenda 61: *apex est enim senectutis auctoritas*; vgl. außerdem *De leg.* 1, 10: *ego aetatis potius vacationi confidebam, cum praesertim non recusarem, quominus patrio more sedens in solio consulentibus responderem senectutisque non inertis grato atque honesto fungerer munere*. Die Gestalt des einflußreichen *senex* stellt – ganz abweichend von den Griechen, die das Alter sehr anders sehen – einen Grundtypus im Aufbau des römischen Lebens dar; vgl. auch S. 28.

<sup>33</sup> *Cic. Cato* 46: ... *cuius inter primum et sextum consulatum sex et quadraginta anni fuerunt. Ita quantum spatium aetatis maiores ad senectutis initium esse voluerunt* ...

<sup>34</sup> Vgl. außer *De leg.* 1, 10 bes. *De orat.* 1, 1f. Das *otium*, das hier gemeint ist, ist etwas ganz anderes als der griechische *βίος θεωρητικός* oder überhaupt ein unpolitisches Leben. Diese beiden hat Cicero niemals erstrebt; vgl. M. Kretzschmar, *Otium, studia litterarum und βίος θεωρητικός*, Diss. Leipzig 1938, über deren Feststellungen man noch wesentlich hinauskommen kann. Nach römischer Auffassung braucht das Leben des Politikers nach vollendetem *cursus honorum* zwar nicht mehr im selben Maße vom *infinitus rerum forensium labor* und der *ambitionis occupatio* (*De orat.* 1, 1) des noch in der Karriere Stehenden erfüllt zu sein, andererseits aber soll es den gesicherten Besitz und die Ausübung wohlervorbener *auctoritas* bieten (*ad Q. fr.* 3, 5, 4). Von dieser Grundlage aus sind Ciceros Äußerungen in den fünfziger Jahren, seine Enttäuschung und das immer neue Pochen auf die Leistungen des Konsulats zu verstehen, ebenso der illusionäre Glaube, er könnte durch sein bloßes autoritatives Wort auf die politischen Verhältnisse Einfluß nehmen.



ihrem Nutzen<sup>35</sup> und als eine Pflicht gegenüber der Heimat auffasst<sup>36</sup>. In *De div.* 2, 7 erscheint ihm die Schriftstellerei geradezu als eine Fortsetzung seines Wirkens auf dem Forum und im Senat <sup>36a</sup>. So bestimmt der erzieherische Gedanke auch in den Schriften, in denen er nicht mehr so direkt und ausführlich zum Ausdruck kommt, wenigstens den Plan der Schriftstellerei im Ganzen. Natürlich soll nicht verkannt werden, daß eine Reihe rein persönlicher Gründe – Unzufriedenheit mit der politischen Gegenwart, der Tod Tullias – Ciceros ausgedehnte literarische Tätigkeit mit veranlaßt hat<sup>37</sup>; daneben aber ist eines der hauptsächlichen, bisher kaum gewürdigten Motive dies, daß er auch im Alter dem Vorbild der *maiores* entsprechend und in einer ihnen ähnlichen Weise ratgebend und belehrend zum öffentlichen Wohl beizutragen wünscht. In diesem Sinn versteht auch Quintilian Ciceros Streben, wenn er unter deutlicher Anspielung auf *De orat.* 1, 200, das vom alten Rechtsgelehrten handelt<sup>38</sup>, die Tätigkeit seines Orator nach Abschluß des Wirkens auf dem Forum folgendermaßen darstellt (*Inst.* 12, 11, 4 ff.): *aut ille monumenta rerum posteris*<sup>38a</sup>, *aut, ut L. Crassus in libris Ciceronis destinat (De or. 1, 190), iura quaerentibus reddet aut eloquentiae componet artem aut pulcherrimis vitae praeceptis dignum os dabit. frequentabunt vero eius domum optimi iuvenes more veterum et vere dicendi viam velut ex oraculo petent. hos ille formabit quasi eloquentiae parens ... ac nescio an eum tunc beatissimum credi oportet, cum iam secretus et consecratus, liber invidia, procul contentionibus famam in tuto collocarit et sentiet vivos eam, quae post fata praestari magis solet, venerationem et quid apud posteros futurus sit videbit.*

Die Aufnahme griechischer Gehalte in die römische Form des Unterweisens vollzieht sich freilich bei Cicero nicht ohne Schwierigkeiten. Bekanntlich muß er sich immer wieder des Vorwurfs erwehren, daß seine rhetorische und philosophische Schriftstellerei – zumal in ihrem Umfang – und ebenso die mündliche Belehrung auf diesen Gebieten eines römischen Senators unwürdig sei<sup>39</sup>; bezeichnenderweise ist diese Problematik der Jugendschrift *De inventione* noch ganz fremd. Die Argumente, deren er sich dabei im einzelnen bedient, können hier außer Betracht bleiben; wichtig ist nur, daß er im *Orat.* 140 ff. die rhetorische Unterweisung mit der Parallele des Rechtsunterrichts und in *De fin.* 1, 11 ff. die philosophische

<sup>35</sup> *De fin.* 1, 7, 10 ff.; *Ac.* 11; *Luc.* 7; *Tusc.* 1, 5; *De nat. deor.* 1, 8; *De div.* 2, 1, 4; *De off.* 1, 5; 2, 5; 3, 5. Für den Römer muß sich jede Art von literarischer Tätigkeit durch ein praktisches Bedürfnis oder einen Nutzen rechtfertigen. Die trefflichen Ausführungen D. van Berchems, *Mus. Helv.* 5 (1948) 143 ff. lassen sich unter diesem Gesichtspunkt noch beträchtlich erweitern. Vgl. dementsprechend, um nur ein Beispiel anzuführen, *Hor. Ep.* 2, 1, 162 f.: ... *et post Punica bella quietus quaerere coepit* (sc. *Romanus*), *quid Sophocles et Thespis et Aeschylus utile ferrent.*

<sup>36</sup> *De fin.* 1, 10; *De leg.* 1, 5; 8; an der letzten Stelle erscheint ein Werk über die Geschichte Roms als Pflicht des Greisenalters.

<sup>36a</sup> Aus dem freilich ziemlich anders gefassten Gedanken von *De rep.* 1, 12 mag man ausserdem auf eine zusätzliche griechische Anregung schließen.

<sup>37</sup> In *De nat. deor.* 1, 9 erscheint die *aegritudo* aber bezeichnenderweise nur als ein zusätzliches Motiv.

<sup>38</sup> *est enim sine dubio domus iuris consulti totius oraculum civitatis.*

<sup>38a</sup> Vgl. *S. A.* 36.

<sup>39</sup> *Or.* 140 ff.; *Luc.* 5 f.; *De fin.* 1, 1, 11 f. – Vgl. auch *De or.* 2, 364.

Schriftstellerei mit der Parallele der juristischen Literatur verteidigt. Beide sind genuin römische, in ihrer Nützlichkeit unbestrittene und ganz auf die Praxis ausgerichtete Beschäftigungen von belehrender bzw. beratender Art, beide seit je eine Domäne des Senatorenstandes. Speziell die Belehrung in Jurisprudenz vollzieht sich damals noch fast ganz im Rahmen des eben charakterisierten Nahverhältnisses von Alter und Jugend, und zwar indem der Jurist die jungen Leute, die bei ihm lernen wollen, bei seiner Respondententätigkeit zuhören läßt<sup>40</sup>. Cicero gibt also durch die Parallelen hinreichend zu erkennen, daß er sein Wirken als etwas mit altrömischer Art Übereinstimmendes verstanden wissen will. Entsprechend der Tatsache aber, daß der Rechtsunterricht ganz praktisch und untheoretisch ist<sup>41</sup>, läßt er im *Orator*, wo er seinen eigenen «Rhetorikunterricht» verteidigt, diesen in der Hauptsache auf den zwanglosen Formen von Mahnung, Ermunterung, Frage und Gedankenaustausch beruhen; das einem wirklichen Unterrichten näherstehende gemeinsame Lesen, Vortragen und Zuhören sowie das eigentliche Belehren erwähnt er nur mit Zurückhaltung.

Mit diesen Feststellungen ist im Grunde schon gesagt, daß der griechische Stoff in der ciceronischen Form der Darbietung eine tiefe innere Umwandlung erfahren muß, und zwar je mehr die altrömische Form des Unterweisens auch auf die Gestaltung des Dialogs Einfluß gewinnt, das heißt also vor allem in *De oratore*, *De re publica*, *Cato* und *Laelius*. Das Gespräch ist hier zunächst einmal infolge des deutlich herausgestellten Nahverhältnisses der Dialogteilnehmer fast durchgehend von einem Fluidum persönlich-intimer Wärme erfüllt<sup>42</sup>. Das Alter läßt der Jugend seine väterliche *cura* angedeihen, und die Jugend gibt immer wieder der Begeisterung für den Lehrer Ausdruck, einer Begeisterung, die nicht wie bei Sokrates ironisch zurückgewiesen oder auf den Gegenstand des Studiums abgeleitet wird, sondern die persönliche Verbundenheit stärkt, die schon unabhängig von der gemeinsamen Sache besteht. Nicht nur gegenüber der nüchternen rhetorischen oder philosophischen Fachschrift – da wäre es selbstverständlich –, sondern auch gegenüber dem platonischen Dialog mit seiner kühlen, immer wieder hergestellten Distanz von allem Nur-Persönlichen ist hier ein neuer, väterlicher, römischer Ton in dem Bereich der antiken Erziehung angeschlagen, der der Pädagogik des Abendlandes nicht mehr verloren gegangen ist. Ebenso römisch ist die enge Verbindung, die das sachliche Belehren mit dem Medium der belehrenden Person eingeht; als Parallelen späterer Zeit seien nur Horaz und Senecas Briefe an Lucilius genannt<sup>43</sup>. Da die altrömische

<sup>40</sup> *Brut.* 306; *Or.* 143.

<sup>41</sup> Vgl. B. Kübler, RE I A 394f. s. v. *Rechtsunterricht*; dem entspricht vielfach die Rechtsliteratur, die Responsa-Sammlungen gibt, auch wenn sie didaktische Zwecke verfolgt (*De or.* 2, 142).

<sup>42</sup> Vgl. hiezu auch *Lael.* 101 *hac nos adulescentes benevolentia senes illos, L. Paulum, M. Catonem, C. Galum, P. Nasicam, Ti. Gracchum, Scipionis nostri socerum, dileximus ... vicissim autem senes in adolescentium caritate acquiescimus, ut in vestra, ut in Q. Tuberonis ...*; *Cato* 26; *De or.* 1, 97.

<sup>43</sup> In den Geschichten, die Diogenes Laertios von den Schülerverhältnissen griechischer Philosophen erzählt, ist kaum einmal die Person des Lehrers in ihrer besonderen Eigenart für den pädagogischen Zweck in gleichem Maße wie bei den Römern wichtig. – Zu Seneca



Erziehung weiterhin immer vom konkreten Fall ausgeht, an diesem zunächst mit allen seinen Einzelheiten haften bleibt und ohne Rücksicht auf Systematik und Theorie einseitig auf das Leben und die Praxis ausgerichtet ist<sup>44</sup>, so haben die Gesprächsführer der genannten Dialoge alle Mühe, den theoretischen Charakter der griechischen Lehren zu verhüllen bzw. zu rechtfertigen. Nur widerstrebend lassen sie sich zu zusammenhängenden Erörterungen herbei, verspotten oder übertreiben ironisch den schulmeisterlichen Ton griechischer Unterweisung, und immer wieder heißt es, sie sprechen in erster Linie auf Grund ihrer Erfahrungen als Römer, *ut unus e togatorum numero, non tamquam magister*<sup>45</sup>. Immer wieder finden sich auch persönlich bedingte Abschweifungen oder Mitteilungen über eine spezifisch römische Erfahrung. Schon die Form der Fragestellung, *quid sentias de ea re, quaerimus*, deutet im Grund hierauf. Sie ist nicht logisch präzise, verlangt keine sachlich erschöpfende Auskunft oder Definition, wie es griechischer Art naheliegen würde, sondern eine im Belieben des Antwortenden stehende, nach Umfang und Art je nachdem verschiedene gutachtliche Orientierung<sup>46</sup>. Alle diese römischen Charakteristika werden nun besonders deutlich in *De oratore*. Hier mußte für den Aufbau weiter Teile wohl oder übel das System der griechischen τέχνη bestimmend sein, und Cicero mußte sich deshalb noch stärker als sonst um die Aufrechterhaltung römischer Unterweisungsart bemühen. Die Hauptpersonen des Dialogs, die Redner Crassus und Antonius, reden dementsprechend nicht über die Redekunst als Disziplin, sondern über ihre eigene Fähigkeit und über ihr eigenes Verfahren<sup>47</sup>. Sie disponieren und deduzieren nicht mit logischer Schärfe, sondern verfahren zwanglos, eklektisch und in der Ausführlichkeit wechselnd<sup>48</sup>; auch verweilen sie

---

vgl. R. Heinze, *Vom Geist d. Römertums* (1938) 250: «Wenn Seneca einen Menschen zur sittlichen Persönlichkeit erziehen will, glaubt er dies nur dadurch erreichen zu können, daß er ihn an seiner eigenen Selbsterziehung teilnehmen läßt.» Hier ist die Rolle des Persönlichen also noch wichtiger. Ähnliches gilt für Horaz und Marc Aurel, wie Heinze hervorhebt, weniger dagegen, wie mir scheint, für Epiktet, den Heinze ebenfalls nennt. – Zur Rolle des Lehrers vgl. auch R. Harder, *Eigenart der Griechen* (1949) 34ff.

<sup>44</sup> Vgl. das oben zum Rechtsunterricht Gesagte; außerdem etwa Hor. *Serm.* 1, 405ff.; Plin. min. *Ep.* 8, 14, 5ff. (*omnem denique senatorum morem, quod fidissimum praecipiendi genus, exemplis docebantur* [sc. *adulescentes*]); H. Volkmann, *Das neue Bild d. Antike* 2 (1942) 255ff.; H. Kornhardt, *Exemplum*, Diss. Gött. (1936) 26ff.; Neigung zur konkreten Einzelheit als römischer Wesenszug: Vf., *Sueton u. d. antike Biographie*, *Zetemata* 1 (1951) 113ff.

<sup>45</sup> *De or.* 1, 111. 132. 159; *De rep.* 1, 36; eine ähnliche Bemerkung im späteren *De fato* 4, als Cicero sich dazu entschließt, in ganz griechischer Weise *πρὸς θεῶν* zu disputieren; vgl. auch *Lael.* 25 (Scheidung von römischer und griechischer Erörterungsweise).

<sup>46</sup> Höchst bezeichnend in diesem Betracht auch die allgemeine Formulierung von *De or.* 1, 98; 2, 29; 3, 25 (*de universo genere dicendi*) zu Beginn der Ausführungen des Crassus und Antonius; ebenso 3, 81. Die Feststellung gilt, obwohl beide Redner an sich über den Rahmen der τέχνη hinausgreifen.

<sup>47</sup> 1, 5. 97. 135ff. 161. 208; 2, 33. 72. 87. 117. 175. 180. 204. 294. 315. 340; vgl. auch die Frage des Cotta an Crassus 1, 133: ... *ut explices, quidquid est istud, quod tu in dicendo potes*.

<sup>48</sup> In diesem Punkt muß ein durchgehender Vergleich mit den anderen τέχναι durchgeführt werden. Daß Cicero außerdem nicht einfach den üblichen Lehrstoff bietet, zeigt – gegen W. Kroll, *Rh. Mus.* 1903, 553. 598 – F. Solmsen, *Class. Ph.* 1938, 390ff.; *AJPh* 1941, 35ff. 169ff.

immer mit besonderer Vorliebe bei Beispielen römischer Beredsamkeit<sup>49</sup>. Die Verbindlichkeit der Vorschriften wird dadurch indes in keiner Weise eingeschränkt, nur beruht sie mehr als auf der theoretischen Richtigkeit auf der durch Erfahrung bestärkten Autorität und Vorbildlichkeit<sup>50</sup>. Mitunter ersetzt – echt römisch – das persönliche *exemplum* geradezu das *praeceptum*, so wenn Antonius bei Besprechung der *πάθη*, die der Redner bei seinen Hörern erwecken soll, bemerkt: *hic ego quid dicam me artem aliquam adhibuisse? quid fecerim, narrabo; si placuerit, vos meam defensionem in aliquo artis loco reponetis* (2, 198), und wenn Sulpicius darauf erwidert: *quae cum abs te commemorarentur, equidem nulla praecepta desiderabam; ipsam tamen istam demonstrationem defensionum tuarum doctrinam* (= theoretische Belehrung) *esse non mediocrem puto*<sup>51</sup>. Auch wo technische *praecepta* vorgetragen werden, können sie ohne weiteres als Ergebnis rednerischer Erfahrung bezeichnet werden, so etwa die Topik für die epideiktische Rede oder die Vorschriften zur Erregung der Affekte (2, 45 ff. 204 ff.); mindestens erhält das *praeceptum* die gewichtige Zustimmung, die die Erfahrung zu vergeben hat<sup>52</sup>. Auf diese Weise wird die griechische *τέχνη* in ihrem Wesen verwandelt, und diese Verwandlung ist zugleich der Ausdruck einer bestimmten sozialen Einschätzung der Rhetorik und der Rhetoren. Da die Rhetorik als Disziplin ein Teil des Jugendunterrichts ist, so gilt sie ebenso wie die von ihr verwendete Unterrichtsmethode dem praktischen Römer als schulisch und primitiv (*puerilis*), die Rhetoren aber, die keine praktischen Redner sind, als Schulmeister<sup>53</sup>. Bestärkt wird diese römische Haltung durch die griechische Philosophie, die der Rhetorik den Charakter einer wirklichen *τέχνη* bestreitet, ihr inhaltliche Dürftigkeit, vor allem den Mangel an politischen und ethischen Gehalten vorrückt und schließlich den nicht philosophisch gebildeten Redner als *operarius*, als Banausen bezeichnet<sup>54</sup>. Cicero, der in der Akademie

<sup>49</sup> Mitunter überwuchern diese geradezu das theoretische Gerüst der Erörterung, so etwa bei Behandlung des *πάθος* (2, 185 ff.), bei den ziemlich stark römisch gefärbten Ausführungen über den Witz (2, 217 ff.) und – noch bezeichnender – außerhalb des Rahmens der *τέχνη* beim Nachweis, daß juristische Kenntnisse für den Redner nötig sind (1, 166 ff.).

<sup>50</sup> Am deutlichsten zu fassen am Beginn des 2. Buches: bei Diskussion der Frage, ob eine umfassende griechische *eruditio* für den künftigen Redner nützlich sei, sagt Cicero zu seinem Bruder: *si homines* (gemeint sind Crassus und Antonius) *non eruditi summam essent prudentiam atque incredibilem eloquentiam consecuti, inanis omnis noster labor et stultum in nobis erudiendis patris nostri ... studium*. Vgl. etwa auch *Pro Archia* 16 und *De rep.* 6, 1; *Quint. Inst.* 10, 3, 1 (*auctoritas in De oratore*).

<sup>51</sup> Als Parallele vgl. etwa Cic. *Pro Sestio* 14: *de quo quidem tribunatu ita dictum est a Q. Hortensio, ut eius oratio ... videretur ... memoria dignam inventuti rei publicae capessendae auctoritatem disciplinamque praescribere*. – Zur römischen Vorliebe für *exempla* *Quint. Inst.* 12, 2, 30: *quantum enim Graeci praeceptis valent, tantum Romani, quod est maius, exemplis*; der Gedanke selbst liegt bereits bei Cicero vor (*Tusc.* 1, 1 ff.); nur verbindet er sich dort mit der Hoffnung, daß die Römer künftig auch auf theoretischem Gebiet die Griechen überflügeln möchten.

<sup>52</sup> Hiefür bietet besonders die Rede des Antonius im 2. Buch eine Reihe von Beispielen; grundsätzlich 2, 362 ff.; schon der bloße Akt der Übernahme einer griechischen Lehre enthält somit ein Urteil.

<sup>53</sup> 1, 20. 102. 163; 2, 18. 75. 78 ff. 100. 108. 130. 139. 162; 3, 75. 81.

<sup>54</sup> 1, 90 ff. – 1, 84. 86 – 1, 83; vgl. 1, 46 f. 52. Hinter dem Vorwurf «*operarius*» steht natürlich letztlich der Einfluß von Platons Theaitet-Exkurs.



gebildet ist, wo seit Philon auch Rhetorikkurse abgehalten werden (*Tusc.* 2, 9), nimmt auf diese Wertung in dem berühmten Satz Bezug: *fateor me oratorem ... non ex rhetorum officinis, sed ex Academiae spatiis exstitisse* (*or.* 12)<sup>55</sup>. Er läßt dementsprechend die philosophischen Argumente gegen die Rhetorik mit Zustimmung referieren, bezeichnenderweise mißt er aber nur dem zweiten<sup>56</sup>, nicht dem ersten, «wissenschaftstheoretischen», eine wirkliche Bedeutung bei<sup>57</sup>. Außerdem wird in *De oratore* auch die rhetorische Lehre, die der Peripatetiker Staseas geben könnte, obwohl sie doch von einem Philosophen stammt, als *cotidiana loquacitas sine usu et ex scholis cantilena* charakterisiert (1, 104f.; vgl. 102)<sup>58</sup>. Ausgangspunkt von Ciceros Kritik ist eben nicht der griechische Schulstreit zwischen Philosophie und Rhetorik, sondern die von keiner griechischen Maxime beeinflusste forensische Erfahrung. In diesem Sinne erzählt Catulus gewissermaßen programmatisch zu Beginn der eigentlich technischen Vorschriften des 2. Buches die Geschichte des Peripatetikers Phormio, der in Gegenwart des alten Hannibal einen Vortrag über Strategie zu halten wagt und von diesem darob arg verspottet wird (2, 75ff.).

Welches ist nun die Folge der Kritik an der *τέχνη*? Zunächst und vor allem: Sie wird dadurch keineswegs schlechthin entwertet; Crassus und Antonius betonen vielmehr beide wiederholt und mit Nachdruck, daß der Redner sie sehr genau kennen muß<sup>59</sup>. Lediglich ihre Grenzen werden stärker als in anderen rhetorischen Schriften betont, und sie erhält außerdem auch deswegen eine sekundäre Rolle, weil ihre Lehren nicht mehr eigentlich als Gegenstand des Unterrichts wichtig sind – als solcher sind sie vorausgesetzt –, sondern als ein Mittel, mit dem der praktische Redner die eigenen Fähigkeiten und Leistungen richtiger zu beurteilen und sich vor Fehlgriffen zu schützen vermag<sup>60</sup>. In diesem Zusammenhang verwendet *De oratore* die historisch richtige Einsicht der Griechen, daß die Rhetorik als Lehre nicht aus der Theorie, sondern durch Beobachtung des spontan sich entwickelnden *usus* der Redner entstanden ist<sup>61</sup>. Bedeutsam ist ferner, daß Antonius vor Beginn der eigentlichen *praecepta* eine tiefgehende Kritik der wichtigsten technischen Regeln gibt (2, 78ff.). Er bemerkt dabei unter anderem (letztlich

<sup>55</sup> In diesen Zusammenhang gehört, daß Cicero an der Akademie besonders die Weite der Interessen und der Bildung sowie Weltläufigkeit und Lebensnähe bewundert; das zeigt deutlich *De fin.* 4, 3ff. und 5, 7, obwohl dort natürlich – in einer übrigens sehr freien Formulierung – griechische Gedanken wiedergegeben werden (Die Frage «philonische oder antiochische Akademie» ist in diesem Betracht ohne Bedeutung).

<sup>56</sup> z. B. 1, 93; 2, 1ff.; 3, 75. – Zu *operarius* vgl. 1, 263; 2, 40.

<sup>57</sup> 1, 102. 107; 2, 30ff. 356; *Brut.* 25 (die Frage gilt als untergeordnet oder wird offengelassen); vgl. aber auch 2, 232 und A. 61.

<sup>58</sup> Von hier aus erklärt sich, weshalb Crassus und Antonius sich bemühen, das bei den Griechen Gelernte zu verbergen (1, 99; 2, 4. 29. 153); vgl. außerdem Crassus' Befürchtung die Ausführung über den Prosarhythmus könne *puerilis* sein (3, 173), und seine Reaktion auf die Frage von 1, 102.

<sup>59</sup> Vgl. 1, 109. 137. 149; 2, 85. 262.

<sup>60</sup> z. B. 1, 145; 2, 84; *Brut.* 263.

<sup>61</sup> 1, 109. 146; 2, 32. 232.

im Anschluß an Platon und Aristoteles<sup>62</sup>, wie er selbst aber betont, aus eigener Erfahrung schöpfend) die Vorschrift, daß das Procemium den Hörer geneigt, gelehrig und aufmerksam stimmen, und die weitere, daß die darauffolgende Erzählung wahrscheinlich, kurz und klar sein solle, sei zwar nicht zu tadeln, in Wahrheit aber handle es sich um Vorschriften, die in der ganzen Rede zu beachten seien. Hier äußert sich vorweg und ostentativ, was beides den Griechen nicht im selben Maße eigentümlich ist, eine grundsätzliche Kritik an der scholastischen Einteilungssucht der Rhetoren und eine Besinnung auf den lebensmäßigen Sinn der Regeln. Sie sind nur Hilfsmittel und keine strengen Vorschriften, und so kommt es zu einer weitgehenden Vereinfachung des technischen Regelwerks, vor allem auf dem Gebiet der *inventio*, das in der Theorie den umfangreichsten und kompliziertesten Teil ausmacht, zu dessen Beherrschung aber auch die rednerisch-advokatorische Praxis am meisten beizutragen vermag. So erklärt etwa Antonius, aus der Einsicht in die allgemeine Art des Rechtsfalles (*status causae*) ergebe sich, wenn man nur natürliche Klugheit besitze, ohne weiteres und ohne die subtilen Deduktionen der Rhetoren der jeweilige Streitpunkt, d. h. der Punkt, dessen Wegfall den Rechtsstreit unmöglich machen würde (2, 132)<sup>63</sup>. Immer wieder heißt es auch, der erfahrene Redner werde an der und der Stelle ohne besondere Regel nach Analogie seiner sonstigen Kenntnisse sinngemäß verfahren<sup>64</sup>, oder es bedürfe überhaupt keiner Vorschrift, sondern nur eines mittelmäßigen Verstandes (*mediocris intellegentia*), um das Richtige zu finden<sup>65</sup>. Beide Hinweise, der auf die Analogie und der auf den Verstand des Schülers, entstammen zwar an sich, wie leicht zu erkennen, der technischen Unterweisung und damit der Schule<sup>66</sup>, speziell ciceronisch aber ist, daß auf diese Weise eine Reihe wichtigster Dinge übergangen oder dem eigenen Studium des Redners überlassen wird, so etwa ein großer Teil der *argumentatio* und der dazu gehörigen *Topoi*, daneben aber auch bestimmte stilistische *praecepta*<sup>67</sup>. Die so zustande kommende Lösung von der scholastischen Einzelheit, der eine auch sonst mehrfach zutage tretende Neigung zu kurzer Zusammenfassung entspricht<sup>68</sup> und die auch dem Ton der Ausführungen nach auf einem eigenen Urteil Ciceros beruhen muß, macht aber nun den Blick auf das Grundsätzliche und für die praktische Wirkung des Redners Wesentliche frei, und Cicero bemüht sich deshalb in weit höherem Maße als das sonst in den rhetorischen Lehrschriften üblich ist, die natürlichen Grundlagen der einzelnen Regeln

<sup>62</sup> Plat. *Phaidr.* 266 d ff.; Aristot. *Rhet.* 3, 14, 9; 16, 4.

<sup>63</sup> Vgl. die parallele Formulierung in 2, 104; außerdem 2, 147.

<sup>64</sup> 2, 44f. 47. 49. 69. 174. 291. Daß es sich hier zum Teil um Dinge handelt, die nicht direkt in den Bereich der *τέχνη* fallen, ist gleichgültig; bezeichnend ist die Sicherheit, mit der Cicero auf die Erfahrung des Redners vertraut.

<sup>65</sup> 2, 119 (120). 132. 133ff. 146. 175. – 2, 84 ist für diese Vorstellung die Voraussetzung. Das Urteil Ciceros wirkt nach in Quintilians Bemerkung, Cicero hätte die *minora* mit Absicht ausgelassen (*Inst.* 3, 1, 20).

<sup>66</sup> Vgl. etwa Cic. *De inv.* 2, 13; 44.

<sup>67</sup> 2, 117. 127. 130. 175; vgl. auch 1, 203; 2, 162. 172. 174. 178. 291.

<sup>68</sup> So kürzt Cicero etwa auch bei Behandlung der Jurisprudenz und setzt Kenntnisse voraus (1, 190).



deutlich zu machen. Der Gedanke z. B., daß eine übermäßige Verwendung derselben stilistischen Schmuckmittel Überdruß beim Hörer hervorruft, findet sich auch in anderen rhetorischen Schriften<sup>69</sup>, aber nur Cicero hat es, soweit wir sehen, für nötig gehalten, ihn mit Belegen aus allen Sinneserfahrungen als eine empirische Gesetzmäßigkeit aufzuweisen und ihn dann programmatisch den gesamten Ausführungen über den Schmuck der Rede voranzustellen (3, 98ff.). Natürlich ist hier wieder philosophischer Einfluß im Spiel<sup>70</sup>, das dritte Buch, das den Stil behandelt, macht immer wieder die natürlichen Grundlagen der Regeln sichtbar und verweist etwa beim Prosarhythmus geradezu auf peripatetische Quellen (3, 182. 184. 187). Auf der anderen Seite aber entspricht diese Haltung, die auf der Erfahrung fußt und unter Ablehnung der schulisch-technischen Einzelheit das Wichtige herausstellt, auch Ciceros eigener Überzeugung. So tritt in der Wahl der Quellen zugleich Ciceros Eigenstes zutage. Man braucht die entsprechenden Ausführungen des zweiten und dritten Buches, ja überhaupt die ganze Schrift nur zu lesen, um zu erkennen, daß hier nicht etwa bloß nüchtern Quellen referiert werden – so etwas findet sich erst in den philosophischen Schriften der vierziger Jahre –, sondern daß hier das Hochgefühl eines Mannes spricht, der, was er sagt, erlebt hat und von den Aufgaben seines Berufes zutiefst erfüllt ist. Eines der schönsten Beispiele hiefür gibt die Lehre von der Erregung der Affekte des Hörers durch die Rede. Während die damals übliche Theorie lediglich bei der Behandlung von Epilog oder Prooemium Topen anzugeben pflegt, durch deren Ausnutzung die affektische Wirkung erzielt werden kann – Mitleid z. B. wird nach alter Regel dadurch ausgelöst, daß der Schilderung des augenblicklichen Elends die des früheren Glücks gegenübergestellt oder daß eine Mißhandlung der Tugend vorgeführt wird – sichert Antonius zunächst einmal dem *πάθος* (und dem *ἡθος*) dadurch einen bedeutsamen Platz, daß er es aristotelischer Tradition folgend im Zusammenhang der *πίστεως* behandelt (2, 180 ff.); außerdem zieht er ausführlich die im Peripatos ausgebildete Lehre von der *συμπάθεια*, d. h. der spontanen Affektübertragung heran, alles Dinge, an die sich der normale rhetorische Lehrgang nicht gewagt hat<sup>71</sup>. Des weiteren schärft Antonius dann mit immer neuen Rückgriffen auf eigene Erfahrung und indem er – ganz römisch – ein Bild des pathetisch wirkenden Redners als *exemplum* hinstellt, seinen Hörern die untech-

<sup>69</sup> Im Zusammenhang mit der *tractatio*: Cic. *De inv.* 1, 76; *Part. or.* 47; *De or.* 2, 177; *Or.* 123; *Ad Herenn.* 2, 18, 27. Eine noch nähere Parallele bietet *Ad Herenn.* 4, 11, 16, das den Gedanken im Zusammenhang mit der *λέξις* bringt, und zwar im Anschluß an die *figurae*, mit denen die Schrift diesen Abschnitt beginnt (anders W. Kroll a. O. 569). *De oratore* unterscheidet sich hievon jedoch durch die betonte Voranstellung des Gedankens und durch seine Ausdehnung auf den ganzen Bereich des *ornatum*.

<sup>70</sup> Dabei ist fraglich, ob Cicero selbst ältere philosophisch-peripatetische Quellen zur Rhetorik beizog oder ob ihm dies Gut durch die Rhetorikkurse der zeitgenössischen Akademie vermittelt wurde. F. Solmsen, *Class. Ph.* 1938, 399 entscheidet sich für das erstere, die Frage bedarf aber noch einer ausführlicheren Untersuchung.

<sup>71</sup> *De or.* 1, 87; 2, 201; *Part. or.* 8; *Philod. Rhet.* 1, 370. Die Abweichung von der damals geläufigen Rhetoriktradition ist von Solmsen a. O. 390ff. nachgewiesen (vgl. indes auch Dion. Hal. *De Lys.* 19, p. 30, 21 Us.-Rad.), ebenso daß Cicero eine allgemeine *πάθος*-Lehre gibt, während die übliche Rhetorik sich auf *indignatio* und *conquestio* beschränkt.

nische, aber für die Praxis entscheidende Regel ein, daß der Redner selbst den Affekt empfinden muß, wenn er auf sein Publikum wirken will (2, 188ff. 194ff. 197ff. 202ff.); die technischen Topen, die übrigens wieder als Ergebnis eigener Erfahrung bezeichnet werden (204ff.), treten dadurch in den Hintergrund. Wie stark hier aber auch griechische Lehre mit der Atmosphäre des Forums erfüllt sein mag, Cicero hat noch eine weitere Nuance bereit, die ganz untechnisch und römisch ist, und so bemerkt er gleich zu Beginn: Beim Prozeß steht für den Anwalt das Ansehen seines Talents (*ingenium*) und seine Berufsehre (*fides, officium, diligentia*) auf dem Spiel; es ist daher unmöglich, daß ihm das Leid seines Klienten nicht zu Herzen dringt, daß er diesen, mag er ihm auch noch so fern stehen, weiter als einen fremden Menschen ansehen kann (2, 192).

Wie tief einschneidend die Veränderung der τέχνη ist, zeigt schließlich beispielhaft das erste *praeceptum* des Antonius im 2. Buche, wo die im strengen Sinn technische Erörterung beginnt. Antonius erzählt hier von seiner Begegnung mit dem jungen Sulpicius anläßlich von dessen erstem Auftreten als Anwalt in einem Prozeß und den Ratschlägen, die er ihm dabei erteilte (2, 88ff.). Dann fährt er fort: *ergo hoc sit primum in praeceptis meis, ut demonstremus, quem imitetur*. Hier ist unter völliger Mißachtung der Disposition der Lehrschriften das *praeceptum* über die Nachahmung (*μίμησις, imitatio*) und die dazugehörige Übung, (2, 90. 96)<sup>72</sup> an den Beginn der ganzen Unterweisung gestellt, während es eigentlich erst dann zur Sprache kommen kann, wenn der Adept der Rhetorik die allgemeinen, grundlegenden und für jeden verbindlichen Regeln gelernt hat. Sachlich möglich und sinnvoll ist das Verfahren Ciceros nur dadurch, daß er sich an jemand wendet, der die Rhetorik im Sinne der Schulregeln bereits kennt und sich nunmehr der Praxis als Redner zuwendet. Die Unterweisung, die *De oratore* gibt, ist somit etwas grundsätzlich Anderes als die der gewöhnlichen Lehrschrift. Während der übliche Rhetorikkurs ein Element der antiken Schulbildung und darüber hinaus der allgemeinen Bildung ist, so daß der Absolvent dadurch noch keineswegs zum praktischen Redner wird oder dieses Ziel auch nur anzustreben braucht, ist in *De oratore*, wie Antonius sagt, das Forum die Schule<sup>73</sup>. Mit dieser Gestaltung, die natürlich eng mit der Hereinnahme der Rhetorik in den Bereich römisch-praktischer Erziehung zusammenhängt und sich daraus ergibt, steht Ciceros Schrift unter den rhetorischen Fachschriften, die alle den Geruch der Schulstube an sich haben<sup>74</sup>, als etwas Einzigartiges da, und man kann diese Eigenart auch kaum auf eine philosophische Quelle zurückführen. Nur Tacitus' *Dialogus*, der aber die eigentliche τέχνη nicht behandelt, steht hier in der Tradition Ciceros. Er allein redet in c. 34 ausführlich von der Unterweisung durch berühmte Redner als Fortführung der

<sup>72</sup> Vgl. Quint. *Inst.* 10, 1, 1ff.

<sup>73</sup> 2, 89: ... *et eum sum cohortatus, ut forum sibi ludum putaret esse ad discendum, magistratum autem, quem vellet, eligeret* ...; vgl. auch 3, 74.

<sup>74</sup> Dies gilt auch für Quintilian, der sich zwar vielfach an Cicero anschließt, aber doch eine Anleitung zur Beredsamkeit von Grund auf und in aller Ausführlichkeit geben will; vgl. etwa *Inst.* 3, 1, 20.



eigentlichen Schulbildung, von der praktischen Schulung in deren Gefolge auf dem Forum – bezeichnenderweise taucht der Begriff der *deductio* auf<sup>75</sup> –, er selbst hat schließlich *Aper* und *Secundus*, die bedeutendsten Redner seiner Zeit, nicht nur auf dem Forum gehört, sondern war auch in der Öffentlichkeit und privat ihr ständiger Begleiter, damit er auf diese Weise ihre Kunst ganz und gar in sich aufnehmen (c. 2). Aus Tacitus aber wird auch deutlich, daß *De oratore* die Situation der Berufswahl und Berufsbildung zugrunde liegt, was der rhetorischen Fachschrift ebenfalls ganz fern liegt. Aus diesem Grund prüft Antonius vor aller Unterweisung die Fähigkeiten des jungen Adepten und rät ihm je nachdem zum Rednerberuf zu oder von ihm ab (2, 85ff.); aus diesem Grund fragt Sulpicius, als Crassus die vielfältigen Voraussetzungen einer vollkommenen rednerischen Leistung enthüllt hat: *num tu igitur ... me aut hunc Cottam ius civile aut rem militarem iubet discere* (1, 31)? Die leidenschaftliche Anteilnahme der jungen Leute am Gespräch enthüllt sich jetzt als Ausdruck eines typisch römischen Berufsethos, das Crassus selbst 1, 134 in denkwürdigen Worten charakterisiert. Es ist deshalb kein Wunder, daß von den *cohortationes* des Crassus und Antonius an (1, 30ff.; 2, 33ff.) den ganzen Dialog eine gewaltige protreptische Energie erfüllt. Dadurch aber daß Crassus und Antonius sowohl in bezug auf die *τέχνη* als auch auf die außerhalb derselben liegenden Forderungen keine ausführliche Darlegung, sondern nur Hinweise geben<sup>76</sup>, wird sie noch weiter gesteigert, und Scaevola kann deshalb Crassus' Rede im 1. Buch geradezu mit den Gesprächen des Sokrates vergleichen, der zu sagen pflegte, *perfectum sibi opus esse, si qui satis esset concitatus cohortatione sua ad studium cognoscendae percipiendaeque virtutis* (1, 204). Im übrigen unterstreicht die Tatsache, daß die Nachahmung an der Spitze aller Vorschriften steht, noch nachträglich die Bedeutung, die die Dialogsituation für die Schrift hat: Die jüngeren Politiker schließen sich an die älteren als an ein Vorbild an, *cuius vestigia persequi cupiunt* (1, 105); Nachahmung eines Vorbildes aber ist bekanntlich eine tief eingewurzelte Eigentümlichkeit des römischen Lebens. Die griechische *μίμησις*-Theorie steht also hier zugleich im Dienst eines spezifisch römischen Anliegens, sie erhält dadurch einen tieferen, umfassenden Sinn.

Eine ähnlich bedeutsame Umgestaltung findet sich zu Beginn des 3. Buches. Hier beginnt der Abschnitt «Stilistische Darstellung» mit einer Ausführung über die verschiedenen Möglichkeiten des Stils, gibt aber dabei nicht die geläufige Lehre von den drei Stilarten, dem *genus grande*, *medium* und *tenue*, mit der etwa *Ad Herenn.* 4, 8 beginnt, die aber in *De oratore* 3, 199 erst nach den *virtutes* und

<sup>75</sup> ... *iuvenis ille, qui foro et eloquentiae parabatur, ... refertus honestis studiis deducebatur a patre vel a propinquis ad eum oratorem, qui principem in civitate locum optinebat, hunc sectari, hunc prosequi, huius omnibus dictionibus interesse sive in iudiciis sive in contionibus adulescebat*; vgl. auch die kurze Bemerkung bei Quint. *Inst.* 10, 5, 19. – Daß Tacitus' Dialogperson Messalla hier von einem Brauch der Vorfahren spricht und ihn dem entarteten Deklamationsbetrieb der eigenen Zeit gegenüberstellt, kann hier außer Betracht bleiben.

<sup>76</sup> Vgl. S. 22. Der Mangel an Vollständigkeit ist übrigens zugleich Reminiszenz an Platons Dialoge.

dem Rhythmus kurz gestreift wird<sup>77</sup>, sondern begründet weit ausgreifend und mit Analogien aus anderen Künsten, daß es bei gleichem Grad künstlerischer Vollkommenheit verschiedene Arten derselben geben könne (3, 25ff.). Hieraus leitet dann Crassus für sich das Recht ab, nur die Stilform zu behandeln, der er persönlich den Vorzug gibt (3, 37). Damit ist wieder die allgemein gehaltene Fachschrift im Kern verwandelt: Crassus verfährt – das würde auch eine Prüfung der Einzelvorschriften lehren – nach individuellem Urteil, er stellt sein eigenes Stilideal dar. Dieses ist zugleich das des Cicero, und indem Cicero es Crassus in den Mund legt, verleiht er ihm die Autorität eines römischen *exemplum*. Cicero hat die prinzipielle Umgestaltung der τέχνη übrigens durchaus – das sei bereits hier gesagt – als eine eigene Leistung und als Anpassung an die römischen Verhältnisse empfunden. Zeugnis dafür sind die Urteile der Gesprächsteilnehmer über Antonius' und Crassus' Ausführungen (2, 362; 3, 228), ebenso auch die programmatischen Worte von 3,95<sup>78</sup>, die auf Ciceros Lehrtätigkeit vorausweisen, wie sie dieser dann selbst in dem schon behandelten *Orat.* 140ff. zeichnet<sup>79</sup>.

In den eben behandelten Zusammenhang gehört der auf die Person zielende Titel *De oratore*, dem der des zehn Jahre später geschriebenen *Orator* zur Seite steht. Er ist im Zusammenhang der rhetorischen Fachschriften durchaus ungewöhnlich. Zwar gibt es für Fachschriften aller Art eine geläufige Disposition nach den Gesichtspunkten τέχνη – τεχνίτης, und der τεχνίτης-Teil pflegt dabei die nicht im strengen Sinn technischen Voraussetzungen, Bedingungen und Ziele zu behandeln, die der τεχνίτης zu erfüllen bzw. im Auge zu behalten hat<sup>80</sup>. Von einer solchen Disposition findet sich aber bei Cicero keine Spur. Bedeutsamer könnte scheinen, daß manche Lehrer der Rhetorik – auch Cicero selbst gehört zu ihnen – die dem Schaffensvorgang des Redners folgenden Teile der τέχνη *inventio*, *dispositio*, *elocutio*, *memoria*, *actio* als Leistungen des Redners (*opera oratoris*) und nicht als Teile des Systems (*partes rhetorices*) bezeichnen<sup>81</sup>. Trotz der Herausstellung des Begriffs «Redner», die dieser Terminologie eignet, handelt es sich aber lediglich um eine der Formulierungsfinessen, an denen die rhetorische Literatur so reich ist: Auch da nämlich, wo von den *officia* oder *opera oratoris* die Rede ist, z. B. in

<sup>77</sup> *Ad Herenn.* ist hierin und in dem Abweichen von dem theophrastischen System der vier *virtutes* modern, während Cicero auf ältere Tradition zurückgreift; vgl. hiezu F. Solmsen, *AJPh* 1941, 181.

<sup>78</sup> Vgl. außerdem 2, 87. – Vom Willen Ciceros, eine römische τέχνη zu schaffen, handelt bereits das allerdings nur kurz andeutende Referat von J. Stroux, *Ber. über d. 55. Philol. Vers.* (1925) 28.

<sup>79</sup> Vgl. S. 17f.

<sup>80</sup> Vgl. den grundlegenden Aufsatz von E. Norden, *Hermes* 1905, 481ff., der indes in der Rückführung der Gliederung auf Schriften des eisagogischen Typus irrte. Zur Rhetorik bes. K. Barwick, *Hermes* 1922, 1ff. 58ff. In der Poetik wurde die Gliederung vielleicht zuerst von Herakleides Pontikos angewandt, der *περὶ ποιητικῆς καὶ τῶν ποιητῶν* schrieb (Diog. Laert. 5, 88; C. Jensen, *Philodemos über d. Gedichte*, 5. Buch [1923] 127); für die Rhetorik will O. Immisch, *Horazens Epistel über d. Dichtkunst*, *Philol. Suppl.* 24, 3 (1932) 10 das erste Beispiel in der Rhetorik des Anaximenes erkennen.

<sup>81</sup> Vgl. *De or.* 1, 142. 264; *Or.* 44; *Part. or.* 3ff. Anders dagegen *De inv.* 1, 9 und vor allem Quint. *Inst.* 4, 3, 11, der eine treffende Kritik der auch von Cicero bevorzugten Auffassung gibt.



Ciceros *Partitiones oratoriae* (3ff.) oder in den *Rhetorica ad Herennium* (1, 2, 3, 4), steht die Person des Redners nirgends im Mittelpunkt. In *De oratore* aber ist dies der Fall. Schon das hymnenartige Preisen der Beredsamkeit, mit dem Crassus und Antonius einer alten Gepflogenheit rhetorischer Literatur folgend<sup>82</sup> das 1. und 2. Buch eröffnen (1, 30ff.; 2, 33ff.), gilt weniger dieser als vielmehr dem Redner<sup>83</sup>. Im Verlauf der Erörterung aber reden nicht nur Crassus und Antonius immer wieder von sich selbst, sondern auch die Person des zu bildenden Redners wird nicht aus dem Blick verloren<sup>84</sup>. Pointiert formuliert darf man sagen: *De oratore* hat weniger die technische Unterweisung als vielmehr die Bildung eines bestimmten Menschentypus zum Ziel. Damit sind wir erneut im Bereich römischer Vorstellungen: In Rom ist nämlich in alter Zeit *orator* geradezu die Bezeichnung des Staatsmanns, der im Frieden mit seiner *sapientia* die Geschicke des Staats lenkt. In einem berühmten Fragment von Ennius' *Annalen* (268ff. V.) und in dem Zeugnis über die für uns älteste römische Leichenrede aus dem Jahr 221 (Plin. *Hist. nat.* 7, 140) wird entsprechend der römischen Zweiteilung der Lebensbereiche in die Bezirke *domi* – *militiae* der *orator* dem *miles* bzw. *bellator* gegenübergestellt und ebenso taucht der Begriff *sapientia* in seiner altrömischen Bedeutung von politischer Klugheit auf<sup>85</sup>. Cicero kann daher an eine überlieferte Auffassung anknüpfen, wenn er die griechische Anschauung übernimmt,

<sup>82</sup> Vgl. etwa die *praeteritio Brut.* 25.

<sup>83</sup> Richtig erkannt von H. K. Schulte, *Orator*, Frankf. Stud. 1 (1935) 12ff. 37ff. Daß dies Buch indes im ganzen unfruchtbar ist, hat F. Solmsen, *AJPh* 1938, 108 zutreffend bemerkt.

<sup>84</sup> 2, 41. 85ff. 99 (bezeichnend die ungeduldige Formulierung des Praktikers: ... *ut aliquando ad causas deducamus illum* ...). 123f. 162.

<sup>85</sup> Vgl. auch Naev. *Praetext.* 8 bei Cic. *Cato Maior* 20; Cic. *Pro Murena* 30; zum Redner als Politiker vgl. auch Cic. *Post. red. ad Quir.* 20; *De or.* 3, 122; *De off.* 2, 66; Q. Cicero, *Comm. pet. cons.* 2ff.; auch die Geschichte der römischen Beredsamkeit, die Cicero im *Brutus* entwickelt, beruht auf der stillschweigenden Voraussetzung, daß der Staatsmann in Altröm durch die Kraft des autoritativen Wortes wirkt (bes. 52ff.); vgl. außerdem etwa *Pro Murena* 24. – Daß der Einfluß des Staatsmanns auf der Rede beruht, ist auch Überzeugung der attischen Demokratie des 5. Jahrhunderts (vgl. etwa Eur. *Hik.* 409ff. oder die Darstellung des Perikles bei Thukydides oder Plutarch; die rhetorische Ausbildung, die die Sophisten geben, soll politische Führer heranbilden). Zur Erklärung dieser auffallenden Parallele gibt es zwei Möglichkeiten: Entweder haben ähnliche Verhältnisse – insbesondere die Struktur des antiken Stadtstaates mit seinen Institutionen von Gericht und Volksversammlung – unabhängig voneinander ähnliche Anschauungen entstehen lassen, oder aber es liegt eine Stufe griechischen Einflusses aus der vorliterarischen Zeit Roms vor, so daß die Römer die einmal übernommene Anschauung zugleich als etwas Römisches ansehen konnten. Daß sie das ist, kann schon auf Grund der Antithese und des ganzen Tons der frühen Belege unmöglich bestritten werden. Außerdem ist der römische und der griechische Begriff staatsmännlicher Weisheit ein ziemlich verschiedener: Für den Römer ist wichtig eine genaue Kenntnis von *instituta*, *exempla* und *consuetudo* des eigenen Staates, da sich an der Sitte der Vorfahren das eigene Verhalten immer wieder orientiert. Dem Griechen dagegen sind *παράδειγμα* zwar keineswegs gleichgültig (K. Jost, *Beispiel u. Vorbild b. d. attischen Rednern*, *Rhet. Stud.* 19 [1936]), aber sie stellen sich eher in Form einer allgemeinen Lehre dar. Außerdem legt der Grieche – weniger beschwert durch Tradition – den Hauptnachdruck auf *τὰ δέοντα λέγειν καὶ πράττειν*, das heißt also auf die Erfassung der *καίρι*. Das zeigen etwa, um nur wenige Beispiele zu nennen, das Geschichtswerk des Thukydides, die Reden des Isokrates oder auch die ethisch-politischen Schriften des Aristoteles; sein Schüler Theophrast schrieb gar *Πολιτικά πρὸς τοὺς καιρούς*. Vgl. im übrigen auch S. 29 A. 94.

daß die Redegabe in jedem freien, geordneten Staat die erste Rolle spiele<sup>86</sup> und wenn er, einem Anspruch griechischer Rhetoren folgend, auf der *sapientia* des Redners das Wohl des gesamten Staates beruhen läßt und diese von vornherein als einen selbstverständlichen Besitz für den Redner in Anspruch nimmt<sup>87</sup>. In der nahen Verbindung von Redner und Politiker<sup>87a</sup> spricht Cicero übrigens zugleich aus eigener Erfahrung. Der politische Aufstieg des *homo novus* aus Arpinum und dessen Erfolg als Konsul beruhen ja in der Hauptsache auf dem rednerischen Wirken<sup>88</sup>, und so stellt er denn in dem bekannten Vers *cedant arma togae, concedat laurea linguae* (fr. 16 p. 72 M.) ganz altrömisch Krieger und Redner gegeneinander, um freilich dabei – und das ist nicht mehr altrömisch<sup>89</sup> – dem Redner vor dem Krieger den Vorzug zu geben. Daneben macht er auch das Wohl der meisten Privatleute vom Wirken des Redners abhängig (*De or.* 1, 34), er denkt ihn sich also, wie das im Grund selbstverständlich ist, als Gerichtspatron. Mit den Begriffen *orator* und *patronus*, die sachlich nicht scharf zu trennen sind, fassen wir nun Beispiele einer soziologischen Typenbildung, die, in ihrer Gesamtheit bisher noch niemals richtig gewürdigt, den Aufbau des römischen Lebens weithin bestimmt und für die als weitere Beispiele etwa *imperator*, *magistratus*, *senator*, *iurisconsultus*, *princeps*, *pater familias*, *senex*, *amicus* und andere angeführt werden könnten. In Typen dieser Art tritt dem Römer leibhaftig eine ganze Welt persongebundener Werte entgegen, nicht individueller, versteht sich, denn der Typus ist es, der das Individuum prägt und ihm das persönliche Gewicht verleiht. Alle diese Typen haben durch die Sitte der Vorfahren festgelegte Funktionen und Verpflichtungen, die nicht so sehr amtlich oder durch rechtliche Bestimmungen fixiert als vielmehr von menschlich-moralischem Charakter sind. Es wird deshalb gegenüber diesen Typen ein bestimmtes Verhalten von seiten der Umgebung gefordert, der Beamte fordert es vom Privatmann, der *pater familias* von den Familienangehörigen, der Gerichtspatron vom Klienten, der Freund vom Freund. An dieser Stelle liegt der tiefste Grund für die Orientierung von *De oratore* auf den Redner hin und ihre Betitelung. Was speziell die Pflicht des *patronus* angeht, so heißt sie *fides*<sup>90</sup>, und seine Aufgabe ist vor allem der Schutz der Unglücklichen und Schwachen<sup>91</sup>, daneben auch die Anklage der Bösen, eine Wendung, die formelhaft in mehreren

<sup>86</sup> 1, 30; 2, 33; Auct. *περί ὕψους* 44, 2 (... ἐκείνῳ τῷ θρυλουμένῳ ...); Tac. *Dial.* 36ff.; 40, 2ff. – Natürlich soll damit nicht behauptet sein, daß es im alten Rom eine Redekunst in eigentlichen Sinn des Wortes gegeben habe.

<sup>87</sup> *De or.* 1, 34. Der Gedanke selbst ist mindestens so alt wie die Sophistik. – Daß Cicero mit diesen Thesen nicht etwa unter dem Einfluß der Akademie mit ihren Rhetorikkursen steht, zeigt die Polemik von seiten aller Philosophen, der sich Crassus in *De or.* 1 sofort zu erwehren hat (1, 81ff.).

<sup>87a</sup> Sie gilt nicht schlechthin, sondern nur für den *perfectus orator* (1, 34), was vorläufig außer Betracht bleiben kann; vgl. S. 34.

<sup>88</sup> Vgl. Q. Cic. *Comm. pet.* 2ff.

<sup>89</sup> *De off.* 1, 74; *Pro Murena* 30ff.

<sup>90</sup> Vgl. bes. R. Heinze, *V. Geist d. Römertums* (1938) 47ff. und schon vorher M. Gelzer, *Die Nobilität d. röm. Republik* (1912) 49ff.

<sup>91</sup> Hauptaufgabe des römischen *patronus* ist die Verteidigung: *De or.* 1, 32. 169; *De inv.* 1, 5; *De off.* 2, 66; Hor. *Carm.* 2, 1, 13; *Laus Pis.* 30.



Schriften Ciceros auftaucht und offenbar geläufige Anschauungen wiedergibt<sup>92</sup>. Bezeichnenderweise hat dieselben Aufgaben auch der Staatsmann und außerdem sind – entsprechend der Durchdringung des römischen öffentlichen Lebens mit moralischen Prinzipien<sup>93</sup> – der Schutz der Schwachen und die Niederringung der Bösen grundlegende Maximen römischer Politik im Umgang mit fremden Völkern<sup>94</sup>. Es ist durchaus verständlich, daß angesichts dieser römischen Verbindung von Redekunst und politischem Führertum und der moralischen Gegebenheiten des Patronats das griechische Problem des Verhältnisses zwischen Rhetorik, der Kunst des Überredens, und den Grundsätzen der Moral, das Platon zuerst mit aller Schärfe aufwarf und das in der Folge nicht mehr zur Ruhe kam, für Cicero nicht im selben Maße brennend ist<sup>95</sup>. Dagegen läßt er im 2. Buch Antonius mehrfach Dinge ausführen, die nur von der Vorstellung des Patronats her verständlich werden. Gleich zu Beginn seiner Rede (99 ff.) fordert Antonius, der Redner müsse sich mit dem von ihm zu behandelnden Rechtsfall genau und sorgfältig vertraut machen. Das ist keine Schulregel, wie ausdrücklich gesagt wird; in der Tat gibt es hier nichts zu lernen, sondern es wird eine Haltung verlangt, die der Sorgfaltspflicht des *patronus* (2, 99) entspricht. Erfüllt er sie nicht, so steht das Ansehen seines Talents auf dem Spiel und er unterliegt allgemeinem Tadel wegen Nachlässigkeit (*negligentia*), eventuell sogar wegen Verletzung der Treupflicht (*perfidia*). Das sind Gesichtspunkte, die schon bei der Behandlung des *πάθος* aufgetaucht sind<sup>96</sup>; sie zeigen, daß der Patron sich wirklich mit seiner ganzen Person für den Klienten einzusetzen hat. An dieser Stelle wendet sich Cicero speziell gegen eine damals eingerissene und noch zu Quintilians Zeit bestehende Unsitte (*Inst.* 12, 8, 1), daß Anwälte durch eine ostentative Vielgeschäftigkeit sich den Anschein einer großen Praxis und einer entsprechenden Berühmtheit zu geben suchen, dabei aber

<sup>92</sup> Cic. *Div. in Caec.* 70: *accusare improbos et miseros calamitososque defendere*; *Verr.* 2, 4, 81; *De or.* 1, 202; 2, 35; *De leg.* 1, 62.

<sup>93</sup> Vgl. etwa Sall. *Cat.* 54, 4, wo bei der Charakteristik Caesars und Catos dem ersten der Schutz der Unglücklichen, dem zweiten das Vorgehen gegen die Bösen zugewiesen und auf diese Weise die Einseitigkeit beider Politiker herausgestellt wird. Zur Verbindung von *severitas* und *clementia* jetzt auch E. Bux, *Würzb. Jb.* 1948, 201 ff.

<sup>94</sup> Vgl. etwa Sall. *Bell. Iug.* 14; Verg. *Aen.* 6, 851 ff.; Cic. *Div. in Caec.* 66; Bux. a. O.; H. Haffter, *Stud. It.* 1940, 97 ff.; R. Harder, *Hermes* 1934, 64 ff. (zur *clementia* als alt-römischer Adelstugend). Obwohl am römischen Charakter dieser Vorstellungen kaum je ein Zweifel geäußert wurde und wohl auch kaum geäußert werden kann, besteht die beunruhigende Tatsache, daß etwa in *De leg.* 1, 62 und *De or.* 2, 35 in einem ohne Frage griechisch bestimmten Zusammenhang der Schutz der Unglücklichen und der Kampf gegen die Bösen als Aufgabe des *γένος δικανικόν* bezeichnet werden und daß diese beiden Punkte außerdem zugleich ein essentieller Bestandteil der Ideologie der attischen *ἀγχή* sind (Thukydides, Epitaphien, Isokrates). Wir kommen damit wieder auf die schon S. 27 A. 85 angeschnittene Frage zurück, ob und inwieweit griechische Einflüsse auf das Rom der vorliterarischen Zeit gewirkt haben. Als ein zentrales historisches Problem ist sie zuerst von F. Altheim gesehen und in seinen Forschungen zur politischen und religiösen Frühgeschichte Roms auch wesentlich gefördert worden.

<sup>95</sup> Vgl. etwa *De or.* 2, 85, das mit den Worten *vir bonus* an die bekannte Definition des Redners durch den alten Cato erinnert (S. 80 Nr. 14 J.); außerdem Quint. *Inst.* 12, 1, 24 (12, 1, 1 bietet wieder das Cato-Zitat).

<sup>96</sup> Vgl. S. 24.

nicht genügend Zeit für den einzelnen Fall aufwenden<sup>97</sup>. Wie untechnisch und römisch Cicero an dieser Stelle vorgeht, zeigt die folgende Vorschrift. Nach einer Orientierung über den Fall durch den Klienten selbst – auch das ist damals in Rom nicht selbstverständlich – soll der Patronus sofort in einer Auswahl der günstigen und ungünstigen Punkte des Rechtsfalls den Stoff für sein Plädoyer zusammenstellen. Die τέχνη nennt diese Tätigkeit *iudicium* (κρίσις), läßt ihr aber – sachlich mit Recht – die *inventio* vorangehen<sup>97a</sup>. Diese hat zunächst einmal die Art des Rechtsfalles (*status causae*) festzustellen und im Anschluß daran die Beweise mit Hilfe der äußeren Gegebenheiten des Falles und einer differenzierten Beweistopik zu ermitteln. Cicero läßt dieses ganze Feld hier außer Betracht. Es kommt ihm nämlich nur darauf an, durch die Forderung einer gründlichen Prüfung der einzelnen Punkte die weitere einleuchtend zu machen, daß die Stoffbehandlung von der Vorbereitung des Plädoyers, d. h. also der stilistisch-darstellerischen Seite getrennt werden muß. Der Anwalt soll sich nicht, wie das damals oft vorkam, erst kurz vor der Verhandlung über den Fall oberflächlich orientieren und dann ohne Kunst drauflos improvisieren (103)<sup>97b</sup>. Hier ist wieder der Gesichtspunkt der *diligentia* des *patronus*, und er deckt diesmal – für Cicero sehr bezeichnend – eine Forderung, die zugleich eine künstlerische ist<sup>98</sup>; in diesem Zusammenhang pflegt als Begründung anderwärts das Prinzip durchgehender oratorischer Vollendung angeführt zu werden<sup>99</sup>. Die *diligentia* als Grundtugend des Redners tritt im 2. Buch dann noch mehrfach beherrschend hervor. In 2, 147, angesichts der Forderung, daß der Redner die *Topoi*, aus denen jeweils die Beweise zu entnehmen sind, im Kopf haben muß, ehe er an die Behandlung der einzelnen Fälle herangeht – auch dies wieder ein praktischer Wink, nicht eine technische Vorschrift – stimmt Antonius geradezu einen Hymnus auf sie an. Er kommt nämlich hiebei in einer Art Exkurs auf das Verhältnis der drei Grundfaktoren «Begabung, Belehrung, Übung» (*φύσις, διδασκαλία, ἄσκησις*) für das Zustandekommen der rednerischen Leistung zu sprechen, das seit Protagoras immer wieder verhandelt wird. Wie nicht anders zu erwarten, beschränkt Antonius dabei die Rolle der *διδασκαλία* (τέχνη) gegenüber den anderen Faktoren stark<sup>100</sup>. Für ἄσκησις (*γυμνασία*), dem im Griechischen *μελέτη* zur Seite stehen kann, was stärker als die Übung den Eifer im Betreiben einer Sache bezeichnet, verwendet er aber das lateinische Wort *diligentia*<sup>101</sup>. Damit erhält die ganze Ausführung einen neuen

<sup>97</sup> U. E. Paoli, *Leben im alten Rom* (1948) 203ff. meint zu Unrecht, es habe damals in Rom keine Rechtsanwälte gegeben, die ihren Beruf nicht ernst genommen hätten.

<sup>97a</sup> Or. 48; Quint. Inst. 6, 5.

<sup>97b</sup> Auf Grund der Ablehnung der Improvisation wird schon in *De orat.* 1, 18 besonderer Nachdruck auf die *memoria* (μνήμη) gelegt; zur Notwendigkeit derselben bei sorgfältiger Ausarbeitung – Alkid. *Περὶ τῶν σοφιστῶν* 18.

<sup>98</sup> Ähnlich 1, 129, wo Cicero die *diligentia* des Schauspielers als Vorbild für eine entsprechende Bemühung des Redners um die *actio* anführt.

<sup>99</sup> Zum Begriff der *perfectio* S. 34ff.

<sup>100</sup> Schon die Formulierung bei Protagoras B 3 D.-Kr.<sup>5</sup> scheint eine solche Einschränkung vorauszusetzen.

<sup>101</sup> *acumen*, das zuerst für *ingenium* auftaucht, ist natürlich durch den Zusammenhang der *inventio* veranlaßt.



Sinn. Eine Reihe von Forderungen, die alle nichts mit der gerade hier zur Erörterung stehenden nach Kenntnis der Beweistopik zu tun haben und über den vorliegenden Zusammenhang hinaus in einer allgemeinen Weise die Prozeßführung betreffen, dabei aber nicht in den Bereich der Übung, sondern den der Sorgfalt fallen, kommen zur Sprache. Dabei tauchen die der *diligentia* verwandten Tugenden *cura*, *attentio animi*, *vigilantia*, *adsiduitas*, *labor* auf. Sie stehen der *ἀσκησις* oder *μελέτη*, die überhaupt keine Tugend ist, durchaus fern, sind aber Teilaspekte der römischen Grundtugend, der aktiv-energisch und mit Umsicht ins Leben eingreifenden *virtus*, die hier in ihrer Anwendung auf den Redner und unberührt von griechischer Spekulation dem Leser vor Augen tritt. Antonius kann deshalb mit Recht sagen, was für die griechische *ἀσκησις-μελέτη* unmöglich wäre: ... *complectar uno verbo, quo semper iam usi sumus, diligentia: qua una virtute omnes virtutes reliquae continentur* (150). Im selben Sinn, aber mit einer eigenartigen Wendung verwendet den Begriff schließlich Catulus: Am Schluß von Antonius' Rede hebt er hervor, daß dieser sich völlig beschlagen in griechischer *doctrina* gezeigt habe (2, 362), und fährt dann fort: *neque eo minus eloquentiam tuam<sup>102</sup> et multo magis virtutem et diligentiam admiror*. Die Beschäftigung mit den Griechen beweist also in Catulus' Augen, daß Antonius seine Pflichten als römischer Sachwalter ernst nimmt<sup>103</sup>.

Der Begriff der Eloquenz greift bei Cicero weit über den engeren Bereich des rhetorischen Lehrsystems hinaus. Sie ist ein *artificium*, unermesslich größer als die anderen *τέχναι* (2, 83), *maius ... quiddam quam homines opinantur et pluribus ex artibus studiisque conlectum* (1, 16). Ihre Bedeutung läßt sich von den Lehrern der Rhetorik überhaupt nicht und auch von Crassus nicht in Kürze darstellen (1, 203), sie ist die schwierigste und bedeutendste aller Disziplinen (1, 16; 3, 84). Im *Brutus* 25 heißt es gar, jeder der fünf Teile der Rhetorik (*inventio* usw.) mache für sich eine eigene *ars* aus. Für diese Bedeutungserweiterung und Erhöhung der *τέχνη*, die zwar in der Selbstreklame griechischer Sophisten ihre Wurzel hat<sup>103a</sup>, dabei aber doch nach dem Maßstab griechischer Begrifflichkeit eigentümlich unpräzise ist, gibt es mehrere Gründe: Zunächst wird neben dem eigentlichen rhetorischen Lehrgang die Beschäftigung mit weiteren *studia* und *artes* für nötig erachtet, vor allem Philosophie, daneben etwa Rechtswissenschaft und Geschichte, schließlich die Schauspielkunst. Außerdem erscheint Cicero, der die Forderungen der griechischen Rhetorik vor dem Hinter-

<sup>102</sup> Vgl. hiezu S. 21 A. 58.

<sup>103</sup> In einer ähnlichen Weise römisch gefärbt ist 2, 291–306, wo das *iudicium* (κρίσις) behandelt wird. Zwar bieten für die 1. Vorschrift von 294 *Or.* 49 und *An. Seg.* 108 (I 371 Sp.), für 304 *Ad Herenn.* 2, 43 und *Cic. De inv.* 1, 92 – allerdings in anderem technischen Zusammenhang – parallele Vorschriften, aber in *De oratore* tauchen daneben wieder das Prestige des Redners (z. B. 302: *turpius*) sowie *perfidia* und *diligentia*, das heißt also moralische Gesichtspunkte auf. Auch eine Reihe von Einzelheiten ist römisch und das Prinzip allseitiger Sicherung nicht bloß dem immer in erster Linie auf Verteidigung eingestellten römischen Advokaten, sondern auch speziell Antonius eigen; vgl. 3, 32: *praemunitum et ex omni parte causae saeptum*; 2, 296.

<sup>103a</sup> Vgl. etwa Plat. *Gorg.* 448C; 451C.

grund der zeitgenössischen römischen Redepraxis mißt (1, 118), auch eine Anzahl der spezifisch technischen Vorschriften als etwas Ungewöhnliches, ja Großartiges. Er erfüllt sie zwar selbst<sup>104</sup>, aber als allgemeine Forderung sind sie für Rom zum mindesten in diesem Ausmaß und in dieser Strenge ein Novum. Auf diese Weise kommt schon innerhalb der *τέχνη* eine durch die römischen Verhältnisse bedingte Schwergewichtsverteilung zustande, für die es in den übrigen rhetorischen Schriften keine Analogie gibt. Gleich im Prooemium des 1. Buches werden alle diese Forderungen programmatisch nebeneinander aufgeführt (17 ff.)<sup>105</sup>. Innerhalb der *τέχνη* sind besonders wichtig *πάθος*<sup>106</sup> und Witz<sup>107</sup>, dann eine kunstvolle Auswahl und Fügung der Worte, der Rhythmus, schließlich das tadellose Auftreten des Redners<sup>108</sup> und überhaupt der Vortrag. Um die Dringlichkeit dieser spezifisch künstlerischen Forderung zu unterstreichen, wird die Eloquenz mit Dichtung<sup>109</sup> und Schauspielkunst in Parallele gesetzt, d. h. also mit Künsten, *in quibus non utilitas quaeritur necessaria, sed animi libera quaedam delectatio* (1, 118). Eine solche Zielsetzung für die Rede erinnert an Isokrates, gilt aber sonst nur für eine der drei Redegattungen, die epideiktische, nicht aber für Gerichts- und politische Rede. Geläufiger Meinung entsprechend<sup>110</sup> wird zwar von Cicero nicht bestritten, daß ein weniger vollkommener Redner immer noch eher vom Publikum ertragen wird als ein ebensolcher Schauspieler oder Dichter (1, 118; 3, 198), auf der anderen Seite aber merkt dieses doch auch hier den Verstoß sehr deutlich (3, 198), und Antonius erklärt sogar, ein wirklicher Fehler finde beim Redner weniger leicht Verzeihung als beim Künstler, weil nur beim *patronus* das Ansehen der ganzen Person fortwährend auf dem Spiele stehe (1, 124)<sup>111</sup>. Es muß deshalb die *diligentia* des Schauspielers, der – obwohl *in artificio perquam tenui et levi* – nur mit einer vollkommenen Leistung sich zufrieden gibt, auch für den Redner, der ja dieselbe Tugend zu bewahren hat<sup>112</sup>, vorbildlich sein (1, 129). Unter diesen Umständen sind eingehende Übungen (*exercitationes*) erforderlich (1, 147)<sup>113</sup>. In dem von Cicero gewünschten Umfang sind auch sie in Rom etwas Neues, vor allem der allein eine genaue Ausarbeitung garantierende und schon wegen des Rhythmus nötige (3, 190) *stilus* (1, 150; 2, 96); Der Römer verläßt sich lieber für Übung (1, 150) und Ernstfall aufs Improvisieren<sup>114</sup>, was Cicero ebenso wie Isokrates scharf ablehnt. Er betont viel-

<sup>104</sup> Vgl. *Brut.* 317 ff.

<sup>105</sup> Vgl. außerdem *De or.* 1, 158; *Brut.* 322 ff.; *Or.* 113 ff.

<sup>106</sup> Vgl. *Or.* 128. Daß demgegenüber die *inventio* im Sinne des eigentlichen Beweisverfahrens zurücktritt, wurde schon S. 22 gesagt.

<sup>107</sup> Als besondere Domäne Ciceros – Tiro legte bekanntlich eine Sammlung seiner Witze an – erhält er eine ganz ausführliche Behandlung (2, 216–290).

<sup>108</sup> Cicero ist hier ausführlicher als die Griechen (1, 131), sehr begreiflich, da er ja auf die Praxis schaut, wo dieser Punkt ebenso wichtig sein kann wie das ganze Beweisverfahren.

<sup>109</sup> Der Vergleich entstammt bekanntlich bereits der Sophistik und ist etwa Isokrates ganz geläufig. Weitere Belege in *Ciceronis Orator* erklärt v. W. Kroll 1913, zu *Or.* 62.

<sup>110</sup> Vgl. etwa *De or.* 1, 259; *Hor. Ep. ad Pis.* 366 ff.

<sup>111</sup> *quotiens enim dicimus, totiens de nobis iudicatur.*

<sup>112</sup> Vgl. S. 30.

<sup>113</sup> Vgl. auch 1, 257; 2, 90; *Brut.* 309. 315. 321.

<sup>114</sup> Zur Improvisation vgl. S. 30.



mehr umgekehrt, daß die dauernde schriftliche Übung auch die Fähigkeit zur Improvisation stärke, so daß diese dann so vollkommen wie eine ausgearbeitete Rede zu wirken vermöge (1, 153). Im übrigen zeigt die Tatsache, daß die einzelnen *exercitationes* schon im 1. Buch und somit vor der ausführlichen Behandlung der *τέχνη* zur Sprache kommen, aufs neue, daß *De oratore* dem gewöhnlichen Unterricht, der ja zuerst die Darstellung der Regeln geben mußte, durchaus fern steht. Der griechische Stoff ist auch in diesem Punkt ganz nach Ciceros römischen Tendenzen geordnet.

Unter den besonderen *studia* steht, wie gesagt, an der Spitze die Philosophie. Sie ist nach Cicero, der hier einer Lehre zeitgenössischer Philosophen folgt, schon für die Erfüllung bestimmter technischer Forderungen, etwa die Erregung der Affekte und die Behandlung der *κοινοὶ τόποι*<sup>115</sup>, ebenso aber darüber hinaus unumgänglich. Ihre ganze Bedeutung für die Bildung des Redners und die Gestaltung von *De oratore* muß in einem eigenen Aufsatz behandelt werden, zumal Cicero immer wieder betont, sein Rednertum stamme weniger aus rhetorischer Schulung als aus der Akademie<sup>116</sup>. Was die übrigen *studia* anbelangt, so sind sie nicht bloß um der vollkommenen rednerischen Leistung willen, sondern auch wegen bestehender römischer Mißstände nötig; diese stehen im Widerspruch zur tatsächlichen oder vermeintlichen Sitte der Väter und fordern deshalb eine Rückkehr zu dieser. Schon die Vorschrift, daß der Redner mit dem *usus* des öffentlichen Lebens, seinen *instituta* und *exempla* und überhaupt mit der *antiquitas* vertraut sein müsse (1, 18. 159; 2, 68. 131), die auch der griechischen Rhetorik nicht fremd ist, trägt eine römische Nuance. Anders als im Griechischen setzt es nämlich eine sehr beträchtliche und damals auch keineswegs mehr selbstverständliche Bemühung voraus, wenn der junge Römer die verwickelte Verfahrenspraxis und das Formelwesen im Geschäftsverkehr, vor Gericht, in der Volksversammlung und im Senat sowie schließlich die magistratischen Befugnisse oder gar die römische Geschichte mit ihrer Unzahl der für die Folgezeit verbindlichen *exempla* erlernen soll<sup>116a</sup>. Des jüngeren Cato sorgfältiges Studium der Amtsobliegenheiten des Quästors als Vorbereitung für dieses Amt war zu seiner Zeit etwas Ungewöhnliches (Plut. *Cato min.* 16, 2)<sup>117</sup>. Cicero klagt in *De leg.* 3, 48, daß sich die Magistrate

<sup>115</sup> 1, 52ff.; 3, 124ff.; *Or.* 121ff.

<sup>116</sup> Vgl. S. 21.

<sup>116a</sup> Für die griechische Rhetorik vgl. etwa Dion. Hal. *Ad Pomp. Gem.* 6 p. 784: ...*τίς οὐχ ὁμολογήσει τοῖς ἀκούσαι τὴν φιλόσοφον ῥητορικὴν ἀναγκαῖον εἶναι πολλὰ μὲν ἔδη καὶ βασιλέων καὶ Ἑλλήνων ἐκμαθεῖν, πολλοὺς δὲ νόμους ἀκούσαι πολιτειῶν τε σχήματα, καὶ βίους ἀνδρῶν καὶ πράξεις καὶ τέλη καὶ τύχας*; Bezeichnenderweise zielt indes der Grieche auf eine umfassende Welt- und Lebenserfahrung, er will wissen, wie die Menschen und ihr Leben überhaupt ist, der Römer dagegen beschränkt sich auf den eigenen Staat. Er will die Erfahrung auch nicht in dieser Weite, sondern in den zahllosen Einzelheiten, die er praktisch verwerten kann. Erst im *Or.* 120 richtet sich bei der Forderung der Geschichtskenntnisse der Blick über Rom hinaus, aber selbst hier heißt es: *cognoscat ... rerum gestarum et memoriae veteris ordinem maxime scilicet nostrae civitatis, sed etiam imperiosorum populorum et regum illustrium* (also nicht der ganzen Menschheit!). Nicht umsonst kennen die Römer auch keine Universalgeschichte.

<sup>117</sup> Vgl. auch 12, 2; 18, 9; 19, 4.

von den Apparitores über ihre Aufgaben belehren lassen müssen, und eine noch allgemeinere Klage erhebt *De or.* 3, 136 oder *Sall. Ep. ad Caes.* 2, 10, 9<sup>117a</sup>. Ausführlich verbreitet sich Crassus auch über die mangelnde Vertrautheit mit dem bürgerlichen Recht (1, 18. 166ff.), wobei – echt römisch – einerseits bloß dessen sachliche Notwendigkeit für den Redner durch Beispiele dargetan, andererseits *inertia* und *impudentia* der rechtsunkundigen *patroni* getadelt werden (1, 172. 175. 184f.). Wenn auf allen diesen Gebieten Kenntnisse vom Redner gefordert werden<sup>118</sup>, so wird dabei erneut deutlich, daß in ihm zugleich der Staatsmann gebildet werden soll. Im Hintergrund steht der Wunsch, der Redner-Staatsmann möchte wie in alter Zeit die römische *sapientia*, d. h. eine umfassende und ins Einzelne gehende Erfahrung im römischen Leben besitzen, während jetzt eine Zersplitterung in Jurisprudenz, Rednertum, Militärwesen herrscht. Als Beispiel für die alte Vereinigung dieser Fähigkeiten in einer Person wird unter anderen *Cato maior* genannt (3, 134). Die entsprechende Ausführung steht zwar inmitten einer griechisch-philosophisch bestimmten Erörterung über die allmählich eingetretene Zersplitterung der *artes*, d. h. der Berufe und Beschäftigungen. Daß Cicero aber nicht bloß für die griechischen Verhältnisse eine künstlich erfundene Analogie bieten, sondern auch hier in griechisch bestimmter Formulierung ein spezifisch römisches Problem behandeln will, zeigt der in 1, 170 zitierte, auf eine Verbindung von Rechtskunde und Redekunst dringende Ausspruch des P. Crassus Mucianus, zeigen die ebenda angeführten *exempla* Cato und Q. Scaevola (c. 95) sowie schließlich Cicero *Cato maior* 10ff. Hier schildert der Gesprächsführer Cato den Fabius Maximus Cunctator als Inhaber der eben charakterisierten römischen *sapientia*, die also auch für Ciceros Zeit noch eine durchaus lebendige Vorstellung war.

Nur wer die genannten Vorschriften erfüllt, ist ein vollkommener Redner (*perfectus*)<sup>119</sup> und darüber hinaus Staatsmann. Cicero greift mit diesem Begriff, der sich schlagwortartig durch die ganze Schrift zieht, auf einen alten geläufigen Terminus griechischer Fachschriftstellerei zurück<sup>120</sup>: *Τέλειος τεχνίτης* ist, wer alle Forderungen des Handwerks erfüllt. *Perfectus* und *perfectio* tritt nun bei Cicero in Gegensatz zu den verschiedensten Möglichkeiten römischer Eloquenz, so etwa zum *declamator*, der sich ohne alle Erfahrung lediglich auf seine Schulkenntnisse verläßt, geschweige denn daß er irgendeine höhere *eruditio* besitzt<sup>121</sup>. Wichtiger noch ist der Gegensatz zu der eine Stufe tiefer stehenden, geläufigen Forum-routine, die in 3, 92 als armselig und bar aller griechischen *eruditio* charakterisiert

<sup>117a</sup> Vgl. auch Gellius 14, 7, 1ff. über Varros *Commentarium introductorium* für den Consul Pompeius.

<sup>118</sup> 1, 18. 159; *Brut.* 322; *Or.* 120.

<sup>119</sup> Vgl. z. B. 1, 6ff. 34. 197. 202; 2, 33; natürlich taucht derselbe Begriff auch häufig im *Orator* auf, z. B. 55. 61. 100. 103.

<sup>120</sup> Er entstammt wohl der Sophistik; Platon setzt ihn *Phaidr.* 269 bd (Rhetorik) bereits voraus. Auf die Geschichte des Begriffs einzugehen ist hier nicht möglich.

<sup>121</sup> *Or.* 47; *De or.* 1, 73; vgl. auch *De or.* 3, 54. 70. 138.



wird, d. h. also, daß sie nicht einmal über die Schulregeln verfügt<sup>122</sup>. Noch der Brutus mahnt den Adressaten, er möge sich über dieses *vulgus patronorum* erheben (332) und Redner dieses Schlags werden als *causidici*, *rabulae* oder *clamatōres* bezeichnet (*De or.* 1, 202)<sup>123</sup>. An anderer Stelle (3, 93) läßt Crassus durchblicken, daß die *Latini rhetores*, dieser *ludus impudentiae*, eine Praxis von solcher Art zur Voraussetzung haben. Ihr Verbot durch den Censor Crassus ist also zwar nicht mehr als Faktum, wohl aber in seinem inneren Sinn auch für die Zeit von *De oratore* durchaus aktuell. Indes, so tief diese Gegensätze sind, die eigentlichen Schwierigkeiten für die Durchsetzung oratorischer *perfectio* in Rom kommen von einer anderen Seite. Schon Cicero selbst gibt im Prooemium des 1. Buches zu (21 ff.), daß die vielfachen Verpflichtungen, die den Römer von Jugend auf in Anspruch nehmen (*occupatio urbis ac vitae*), selbst bei denen, die guten Willens sind, eine so umfassende Ausbildung wie die geforderte in hohem Maße erschweren. Darüber hinaus hält dann Antonius im 1. Buch mit derselben Begründung<sup>124</sup> eine Reihe der von Cicero und im Dialog von Crassus aufgestellten Forderungen für zu weitgehend. Seine Rede wird zwar sofort von Crassus (1, 283) und später auch von Antonius selbst (2, 40) als nicht ernst gemeint bezeichnet, außerdem mußte für römische Leser entscheidend sein, daß allein Crassus, der die weitergehenden Forderungen vertritt, das letzte Wort behält und im ganzen Dialog unbestritten die höhere *auctoritas* verkörpert. Nichtsdestoweniger, und obwohl Antonius in bezug auf die Notwendigkeit der Philosophie, die in der Rede abgelehnt wird, anderwärts eine durchaus positive Stellung einnimmt (1, 80. 93), hat die Rede ihren guten Sinn. Zeigt sie doch gewissermaßen paradigmatisch, daß Crassus' Rednerideal weit über das hinausgeht, was nach Ansicht gebildeter Römer für den Redner nötig ist. Antonius selbst und ebenso Crassus betonen nämlich mehrfach, daß in dieser Rede ein gewisses Mindestmaß, ein *necessarium*, die Richtschnur für die rednerische Leitung ist<sup>125</sup>. Crassus nennt zwar von seinem Standpunkt aus einen Redner dieser Qualität *remigem aliquem aut bairulum, inopem quendam humanitatis atque inurbanum* (2, 40; vgl. 1, 263), in Wahrheit aber steht dieser schon wesentlich höher als der gewöhnliche Forumredner. Es geht unter anderem daraus hervor, daß Antonius im 1. Buch die strengen rhetorischen Übungen, die Crassus vorher forderte und die für Rom ungewöhnlich sind, als beinahe unumgänglich ansieht (256)<sup>126</sup>, in der Hauptsache also nur gegen den Umfang der für den Redner nach Crassus nötigen *eruditio* polemisiert. Es ist unmöglich, auf die einzelnen Punkte der 1. Antoniusrede<sup>127</sup> oder auch auf die von ihm ernstgemeinten Ausführungen des 2. Buches einzugehen, die zwar ein Ideal der *perfectio* anstreben (2, 33), im

<sup>122</sup> Vgl. auch 1, 118.

<sup>123</sup> Vgl. *De or.* 2, 86; *Or.* 47.

<sup>124</sup> Vgl. 1, 81. 94. 118; 3, 74.

<sup>125</sup> 1, 250. 251. 254. 264; vgl. schon 218. 219.

<sup>126</sup> Bezeichnenderweise hebt Antonius auch in 2, 34 das Künstlerische an der Leistung des Redners besonders hervor. Zu den *exercitationes* vgl. S. 32.

<sup>127</sup> Daß die gegen die Notwendigkeit philosophischer Bildung gerichteten Ausführungen des Antonius auf Grund von 1, 80 und 1, 93 vom aufmerksamen Leser von vornherein nicht

Umfang der geforderten *eruditio* aber doch noch weit hinter Crassus zurückbleiben. Nach Antonius soll der Redner im Grunde nicht über das hinausgehen, was römischem common sense erreichbar ist (2, 68. 131). In der Folge zeigt freilich dann auch Antonius seine philosophische Bildung (2, 153; vgl. 2, 363); im ganzen aber bleibt er weit mehr als Crassus in den Grenzen römischer Erfahrungen und des römischen Lebens, und es ist deshalb ganz bezeichnend, daß er im 3. Buch völlig zurücktritt. Cicero hat somit in den beiden Hauptpersonen römische Eloquenz auf zwei verschiedenen Stufen ihrer Annäherung an die Griechen dargestellt, wozu die Gestalten des Scipio und Laelius in *De re publica* und ihr Verhältnis zu griechischer *doctrina* eine genaue Parallele bieten. Trotzdem wird aber in beiden Dialogen das Ziel, das die den Griechen näher stehende Person vertritt, fest im Auge behalten, und so werden denn in *De oratore* geringere rednerische Leistungen immer wieder als bloße Vorstufe zu der schlechthin vollkommenen aufgefaßt. Für die Begriffe *perfectus* und *perfectio*, die sich wie gesagt durch die ganze Schrift hindurchziehen, ergibt sich aus all dem eine wichtige Konsequenz: Sie haben nicht anders als die Begriffe der Redekunst und des Redners eine römische Umbildung erfahren. Dienen sie doch dazu, die Forderungen, die sich aus der in aller Breite und auf allen Stufen dargestellten konkreten Situation der römischen Eloquenz ergeben, zu decken. Sie verlieren dadurch zwar viel von ihrem technischen Charakter, weichen aber dafür zu tragenden Grundbegriffen einer die ganze Schrift beherrschenden aktuellen Kritik und Programmatik.

Aber die Umbildung reicht noch weiter. Dazu ist es nötig, etwas weiter auszuholen. Die von Crassus erhobenen Forderungen geben bekanntlich ein Bild des ciceronischen Rednerideals und seines eigenen Rednertums, wie das am klarsten die Selbstcharakteristik am Schluß des *Brutus* beweist (315ff.). Es ist eine sehr gewählte Form der Rede, ein *exquisitum genus dicendi*, das Cicero vertritt, und er hat, wie er selbst sagt, die bis dahin wenig empfindlichen Ohren des römischen Publikums hierdurch gewonnen, ja er hat sie eigentlich erst gebildet<sup>128</sup>. Von hier aus könnte es schwierig, ja unberechtigt erscheinen, daß er sein Rednerideal den

---

mißverstanden bzw. als letzter Ernst genommen werden können, wurde schon gesagt. Ähnliches gilt für die Polemik gegen die Jurisprudenz; schon 1, 172 heißt es, nur Antonius könne es sich infolge seines Scharfsinns leisten, auf Rechtskenntnis zu verzichten. Daß nichtsdestoweniger in 234ff. zunächst einmal das Gefühl der Überlegenheit des Redners gegenüber dem Juristen zum Ausdruck kommt, das etwa auch *Pro Murena* 23ff. beseelt, ist nicht zu bestreiten (vgl. auch *Or.* 141; auf die sachlichen Gründe ist hier nicht einzugehen; vgl. vor allem J. Stroux, *Summa ius summa iniuria* [1928], jetzt in *Röm. Rechtswissenschaft u. Rhetorik* [1949]). Trotzdem ist aber auch hier der Gegensatz zu Crassus nicht ganz radikal. Schon 1, 248 fordert Antonius Erfahrung in *communi vita et vulgari hominum consuetudine* und betrachtet nur die vollkommene Beherrschung des Fachs als unnötig. Die Rede des 2. Buches, die ganz ernst zu nehmen ist, erweitert dann diese Forderung noch (131; vgl. 2, 86), indem sie außer dem *rerum usus* noch *consuetudo civitatis, exempla und instituta* nennt (vgl. 2, 68). Darin ist ein guter Teil der Rechtsmaterie, so etwa Bestimmungen zum Geschäftsverkehr, Prozeß- und andere Rechtsformeln, Befugnisse der Richter usw. enthalten. Selbst Crassus, der die Notwendigkeit juristischer Kenntnisse vertritt, sagt (natürlich übertreibend): *omnia sunt posita ante oculos, conlocata in usu cotidiano, in congressione hominum atque in foro* (1, 192).

<sup>128</sup> *Brut.* 321f.; *Or.* 106ff.



bereits den in den achtziger Jahren aus dem Leben geschiedenen Rednern Crassus und Antonius in den Mund legt. Die Erklärung gibt auch hier wieder der *Brutus*. Nach ihm kann man in Rom zuerst bei Crassus und Antonius von einer Beredsamkeit im höheren Sinne reden, von einer Beredsamkeit, die den Vergleich mit den Griechen nicht mehr gänzlich zu scheuen braucht (138)<sup>129</sup>. Weder Crassus noch Antonius war die griechische Bildung fremd (*De or.* 2, 1 ff.)<sup>129a</sup>. Beide sind also Vorläufer Ciceros. Dies kommt auch in der Gestaltung von *De oratore* deutlich zum Ausdruck. Nicht nur Antonius lehnt es von vornherein ab, selbst als *perfectus orator* angesehen zu werden, und erklärt: *disertos cognosse me non nullos, eloquentem adhuc neminem*<sup>130</sup>; auch Crassus, der die mit dem *perfectum* zusammengehörigen Forderungen in ihrem weitesten Ausmaß als seine eigenen vertritt, nimmt diese Haltung ein<sup>131</sup>. Die anderen Gesprächsteilnehmer aber, einschließlich des Antonius, sagen zu ihm: «Wenn einer vollendet ist, so bist es du, Crassus», oder: «Wenn in Zukunft einmal einer die Vollendung erreicht, wird er dir ähnlich sein müssen»<sup>131a</sup>. Daß die römische Eloquenz über die beiden hinweg höher schreiten wird, zeigt schließlich auch der abschließende Hinweis auf die künftige Größe des Hortensius, mit dem Cicero ein Motiv des platonischen *Phaidros* umdeutet (3, 228 f.)<sup>132</sup>. Diese von Cicero schon in *De oratore* gezeichnete Entwicklung hat ihre Bedeutung aber nun weit über das bloß Historische hinaus. Da für den Römer Sitte und Urteil der Vorfahren in allen Dingen ausschlaggebend sind, so wird durch Crassus und Antonius Ciceros Rednerideal, das vor ihm selbst noch gar nicht verwirklicht war, in einer für den römischen Leser maßgeblichen Weise gebilligt<sup>133</sup>. Dabei weisen römische Autoritäten zugleich grundsätzlich und fast paradox darauf hin, daß man mit der Aneignung des griechischen Bildungsgutes weit über sie selbst hinausgehen müsse<sup>134</sup>. Mit dieser Entwicklungsgeschichte will Cicero indes, – hier wie im *Brutus* – nicht nur auf sich selbst als den Gipfel der römischen

<sup>129</sup> In diesem Zusammenhang ist F. Solmsens Nachweis wichtig (TAPA 1938, 542 ff.), daß Cicero in seinen frühesten eigenen Reden von der griechischen *τέχνη* abweicht und einer rhetorischen Tradition folgt, die in den Reden des Crassus und Antonius nachzuweisen ist.

<sup>129a</sup> Vgl. 2, 121: Crassus hat zuerst das *ornatum* aufgebracht.

<sup>130</sup> 1, 94. Bekanntlich ist das ein mehrfach wiederholtes Zitat aus dem *libellus* des Antonius zur Beredsamkeit, den Cicero im *Brutus* 163 als *sane exilis* bezeichnet. Zu seiner Charakteristik vgl. auch *De or.* 1, 208: *ipsaque illa, quae in commentarium meum rettuli, sunt ... non aliqua mihi doctrina tradita, sed in rerum usu causisque tractata*. Es könnte nach dieser Charakteristik wohl sein, daß die Emanzipation, die *De or.* gegenüber den technischen griechischen Schriften zeigt, mit durch diese kunstlose kleine Schrift angeregt wurde.

<sup>131</sup> Vgl. z. B. 1, 71. 78; 3, 74. 83 f. 90.

<sup>131a</sup> z. B. 1, 76. 95; 3, 82. 90.

<sup>132</sup> Zu Hortensius' Leistungen vgl. *Brut.* 301 ff.

<sup>133</sup> Daneben werden für andere Forderungen andere *auctoritates* angeführt. 1, 72: Lucilius; 1, 170: Crassus Mucianus; der Scipionenkreis. An einer Stelle tauchen sogar – allerdings im Mund des Philhellenen Catulus – die klassischen Griechen, im Gegensatz zu den zeitgenössischen, als Vorbilder für das römische Leben auf (2, 19 ff.).

<sup>134</sup> Darin ist die Ansicht enthalten, daß diese Aneignung eine Aufgabe von mehreren Generationen ist. Es wäre wichtig zu wissen, ob diese Ansicht tatsächlich schon vor Cicero vertreten wurde und ob sie weiter verbreitet war. Auch die Idealisierung des alten Cato und des Scipionenkreises durch Cicero erhält von hier aus neues Licht.

Eloquenz deuten<sup>135</sup>. Einer solchen Auffassung widerspricht schon die ganz auf die Erziehung der Jugend, d. h. also auf eine Weiterwirkung bedachte Haltung von *De oratore*, es widerspricht weiter die zu Beginn in eigenem Namen an diese gerichtete Mahnung (1, 19), und es widerspricht schließlich die Tendenz der beiden späteren Schriften *Brutus* und *Orator*. Auch sie sorgen sich um die rednerische Bildung der jüngeren Generation, und vor allem hofft Cicero hier, in dem späteren Caesarmörder Brutus – der zwar ein anderes stilistisches Ideal vertritt, mit dem er sich aber durch die gemeinsame Schulung in der Akademie verbunden weiß – für seine Auffassung zu gewinnen und damit einen Nachfolger in seinen eigenen Bemühungen zu finden. Wie Cicero soll er sich durch ein *exquisitum genus dicendi* vom großen Haufen der Gerichtspatrone unterscheiden (*Brut.* 332)<sup>136</sup>. Der Kampf gegen die geläufige Forumpraxis wird also auch hier noch geführt; Ciceros Wunsch für die Zukunft der römischen Beredsamkeit aber läßt sich am besten mit den Worten Quintilians wiedergeben (*Inst.* 12, 11, 4): *nemo enim minui velit id, in quo maximus fuit*. Was nun den *perfectum*-Begriff anbelangt, von dem ausgegangen wurde, so wird er durch die Verbindung mit der Geschichte der römischen Eloquenz auch selbst historisiert, historisiert freilich in dem Sinn, daß er zugleich mit einer gewaltigen protreptischen Energie geladen wird. Im Zusammenhang mit der Geschichte der τέχναι ist er nämlich auch den Griechen nicht fremd. Es ist vor allem der Peripatos gewesen, unter dessen geistigem Einfluß die Geschichte aller möglichen τέχναι als eine Entwicklung von der *inventio* zur schließlichen *perfectio* dargestellt wurde<sup>137</sup>. Ein Niederschlag dieser Verwendung des *perfectum*-Begriffs zeigt sich gerade auch im *Brutus* bei der Darstellung der griechischen Eloquenz, die für die der römischen das Vorbild abgegeben hat (26 ff.), wie denn in derselben Schrift die bildenden Künste und in *De oratore* die Geschichtsschreibung unter diesem Aspekt behandelt werden<sup>138</sup>. So wichtig dies Vorbild aber für Cicero ist, der *perfectum*-Begriff als Leitgedanke der τέχνη-Geschichte ist, soweit wir sehen können, und auch wesensmäßig ein rein deskriptiver: Er dient dazu, eine bereits abgeschlossene Entwicklung nachträglich als sinnvoll darzustellen. Cicero dagegen schmeichelt sich zwar, daß mit ihm der Gipfel römischer Eloquenz erreicht sei, aber er gibt sich damit nicht zufrieden. Schon in *De oratore* sorgt er sich um die Zukunft, und im *Brutus*, nach dem Tod des Hortensius, bezeichnet er sich

<sup>135</sup> Diese Meinung wird vor allem in bezug auf den Brutus auch heute noch vielfach vertreten.

<sup>136</sup> Daß Cicero mit dem Brutus zugleich mahnend wirken will, sagt er selbst in *Or.* 23.

<sup>137</sup> Ohne den Terminus *perfectum* (τέλειον) wendet Aristoteles dieses Prinzip schon in der *Poetik* anläßlich der Entwicklungsgeschichte der Tragödie an (1449 a 13: καὶ πολλὰς μεταβολὰς μεταβαλοῦσα ἡ τραγῳδία ἐπαύσατο, ἐπεὶ ἔσχε τὴν αὐτῆς φύσιν). Für die Rhetorik (und alle τέχναι) vgl. auch *Soph. elench.* 34, 183 b. Der Begriff *perfectum* findet sich in diesem Zusammenhang dann im *Brut.* 26. 71. Natürlich bedürfte das ganze Problem einer ausführlichen Untersuchung.

<sup>138</sup> *Brut.* 70; *De or.* 2, 51 ff. Die Lücke, die bei der römischen Geschichtsschreibung bleibt, hat bekanntlich Cicero selbst ausfüllen wollen; vgl. bes. *De leg.* 1, 5 ff.; S. Haefner, *D. literar. Plaene Ciceros*, Diss. München (1928) 79 ff. – Für die Geschichte der bildenden Künste vgl. B. Schweitzer, *Xenokrates von Athen* (1932). Durch eine vergleichende Betrachtung der



als *tutor* der verwaisten Eloquenz, d. h. er fühlt sich für ihr künftiges Schicksal verantwortlich (330). Die Wurzel dieser Sorge aber ist schon in *De oratore* sein römisches Nationalgefühl, das eine *perfectio* auch der rednerischen Leistung fordert. In 3, 92 wird sie mit den *munera* der Ädilen verglichen, und es heißt deshalb: *apparatu nobis opus est et rebus exquisitis* ...; anders kann man dem römischen Volk nicht Genüge leisten. «Der Redner darf sich nicht mit dem begnügen, was die Notwendigkeit der Prozesse von ihm fordert, er muß, besonders in unserem Staat, über jedes Schmuckmittel der Rede verfügen» (1, 264). Mit solchen Äußerungen ist Cicero meines Wissens der erste, der auf geistigem Gebiet von den Römern eine Leistung fordert, die der Bedeutung des von ihnen geschaffenen Staates entspricht<sup>139</sup>. Die Umdeutung des *perfectum*-Begriffs selbst hat eine Analogie in *De re publica*, wo die platonische Idee der Polis in die konkrete historisch gewordene Gestalt des römischen Staates umgedeutet wird. Aber die Analogie reicht noch weiter. Schon *De oratore* 3, 71, besonders aber der *Orator* kennt eine Idee des Redners, die zu erreichen man streben soll (7 ff.; pass.). Von griechischer Philosophie aus gesehen ist das ein Unding, denn es gibt hier wohl Normbegriffe<sup>140</sup> wie den *σπουδαῖος ἀνὴρ* des Peripatos oder den stoischen *σοφός*, aber niemals eine Idee des Philosophen, Staatsmannes oder Ähnliches. Außerdem betont Cicero zwar mehrfach im platonischen Sinn, daß die Idee sich niemals konkret verwirklichen lasse, in praxi aber bricht doch an mehreren Stellen des *Orator* der entgegengesetzte Glaube durch. Cicero hat also die platonische Idee weder in ihrem Sein noch in ihrer Beziehung zur empirischen Wirklichkeit begriffen<sup>141</sup>. Sein Mißverständnis ist freilich – ähnlich wie bei der Idee des Staates in *De re publica* – ein fruchtbares, in die Zukunft Weisendes. An die Stelle der Idee tritt eine der Empirie und der Geschichte nicht mehr völlig ferne Idealvorstellung, und mit ihr verbindet sich ein zwar im Begrifflichen nicht scharf zu fassender, dessen ungeachtet aber sehr lebendiger Idealismus des Strebens und der Gesinnung. Von ihm zeigen sich Ciceros Schriften an vielen Stellen erfüllt. Er ist es auch und nicht die echte platonische Idee, die in der Folge im Abendland meistens auftaucht, wenn unter Bezugnahme auf Platon gedacht oder gesprochen wird. Mit dieser Feststellung, daß Cicero im sachlichen Mißverstehen einerseits und im gesinnungsmäßigen Erfülltsein von Platon andererseits eine Epoche der abendländischen Geschichte bedeutet, sind wir freilich schon mitten in das Problem der

τέχνη-Geschichten kann man indes noch ziemlich weit über seine Darlegungen hinauskommen.

<sup>139</sup> Die nächste Parallele hiezu bieten die *Tusc.* 1, 1 ff., die im Zusammenhang behandelt werden müßten; daneben allenfalls *De nat. deor.* 1, 7. Von späteren Ausführungen dieser Art ist am wichtigsten Hor. *Ep. ad Pisones* 289 f., wo in diesem Zusammenhang dann der neue Gedanke auftaucht, daß die Literatur eine Macht ist, ähnlich der politischen (*potentius*; Vgl., *Stud. z. Ars poetica d. Horaz* [1939] 142).

<sup>140</sup> Hieher gehören Formulierungen wie die von 3, 84 und 1, 118, ebenso *Or.* 7, an der letzten Stelle erfolgt aber dann der Übergang zur Idee.

<sup>141</sup> Wie der Kunstwerkvergleich von *Or.* 9 zeigt, knüpft Cicero an eine bereits über Platon hinausgehende Entwicklung der Ideenlehre an (W. Theiler, *Die Vorbereitung d. Neuplatonismus*, *Problemata* 1 [1930] 18). Für die hier vorliegende Fragestellung hat das aber nichts zu bedeuten.

Beziehung von *De oratore* zur Philosophie hineingeraten. Es im ganzen in Angriff zu nehmen, muß, wie schon bemerkt, einer anderen Untersuchung vorbehalten bleiben.

### Anhang

Wenn *De oratore* im *perfectus orator* zugleich den Politiker bildet, so scheint von vornherein eine enge Berührung mit dem zeitlich unmittelbar folgenden *Dialog De re publica* gegeben. In dem in der Hauptsache verlorenen 5. Buch wurde dort *de instituendo principe* gehandelt (5, 9); dasselbe Wort findet sich in *De oratore* für den hervorragenden Redner (3, 63). Kenntnis des Rechts und der griechischen *litterae* wird in beiden Schriften gefordert (*De rep.* 5, 3; 6, 1). Da nun aber in *De re publica* (6, 1) die Redekunst nur als ein Werkzeug in der Hand des weisen Staatsmannes betrachtet wird, so hat man gemeint, es liege hier ein Wandel Ciceros und eine geringere Wertung der Redekunst als in *De oratore* vor, zumal man auch erst in *De re publica* oder gar erst in *De legibus* (1, 58 ff.) den Vorrang der Philosophie vor den anderen Disziplinen von Cicero anerkannt finden wollte<sup>142</sup>. In Wahrheit freilich findet sich die Werkzeug-Vorstellung schon im Prooemium des 1. Buches von *De inventione*, so daß ein zweimaliger Meinungswechsel Ciceros anzunehmen wäre, wenn das Argument Beweiskraft hätte; außerdem läßt sie sich aber auch für *De oratore* wenigstens erschließen (1, 30 ff.; 2, 34 ff.) und ist offenbar überhaupt eine geläufige griechische Auffassung, die letztlich wohl auf Platons *Phaidros* zurückgeht<sup>143</sup>. Der Vorzug der Philosophie als Disziplin aber ist auch in *De or.* 1, 9 ausgesprochen und darüber hinaus eine selbstverständliche Voraussetzung der ganzen Schrift. Gemeinsam ist auch der Gedanke, daß der im Leben stehende weise Staatsmann den Vorzug vor dem in der Theorie verharrenden Philosophen verdient. Von hier aus und nicht von einem Vorzug der Rhetorik als Disziplin stammt das Überlegenheitsgefühl des Redners in *De oratore* und das des Staatsmannes in *De re publica* gegenüber der Philosophie. Ein Unterschied der beiden Schriften besteht nur insofern, als *De oratore* mit der Bildung zur Eloquenz eine wichtige Voraussetzung und ein Hauptgebiet staatsmännischen Wirkens behandelt, während *De re publica* darüber hinaus den Bereich und die Ziele aufweist, in dem und für die der Staatsmann zu wirken hat.

Von hier aus gewinnt eine wichtige Übereinstimmung zwischen beiden Dialogen ihren Sinn. Bekanntlich verlegt Cicero ihre Zeit kurz vor den Tod der jeweiligen Hauptperson und in eine schwere staatliche Krise. In *De oratore* steht das Todesmotiv erst im Prooemium des 3. Buches, in *De re publica* ist es in den Dialog hereingenommen, und zwar im Einleitungsgespräch durch das Prodigium der Doppelsonne, das die spätere Zeit auf den Tod Scipios deutete (1, 15 ff.), und im *Somnium Scipionis* am Ende in der Prophezeiung des älteren Scipio (6, 12)<sup>144</sup>. Vor allem

<sup>142</sup> M. Pohlenz, *Festschrift R. Reitzenstein* (1931) 98 f.; M. Kretzschmar a. O. 35. 62 f.

<sup>143</sup> Vgl. etwa Plut. *Perikles* 8, 1; *Cic.* 4, 4.

<sup>144</sup> Den künstlerischen Fortschritt, der dadurch gegenüber *De oratore* erzielt wird, beleuchtet E. Ruch, *Philol.* 1944, 229 ff.



am Abschluß von *De re publica* entsteht so eine Stimmung, die an den platonischen *Phaidon* erinnert. Um das zunächst auf einer literarischen Anregung beruhende, gleichzeitig aber mit tiefem eigenem Erleben erfüllte Motiv zu deuten, hat die moderne Forschung vor allem auf den Gegensatz zwischen der Krise bzw. dem bevorstehenden Tod und der innerlich freien Hingabe an ein gebildetes, geselliges Gespräch hingewiesen und dies dann als einen Akt der *humanitas* bzw. als Ausdruck der Spannung zwischen Politik und Philosophie bei dem gescheiterten Politiker Cicero gedeutet<sup>145</sup>. Hier ist natürlich etwas ganz Wesentliches gesehen, mag auch der bevorstehende Tod den Dialogpersonen in *De oratore* überhaupt nicht und in *De re publica* im Grunde erst am Schluß des Dialogs zum Bewußtsein kommen, mag schließlich auch die Auffassung, daß sich Cicero zur Zeit der Abfassung der beiden Dialoge als einen gescheiterten Politiker angesehen habe, nicht so sicher sein<sup>146</sup>. Bedeutsam ist aber noch etwas anderes: wenn es in *De re publica* von Scipio, der eben die Lehre vom besten Staat entwickelt hat, heißt, er allein könne die augenblickliche Krise des Staates meistern (6, 12), und wenn Crassus, der den Redner heranbildet, selbst bis zum letzten Atemzug mit seiner Beredsamkeit gegen die staatliche Krise ankämpft, so scheint in beiden Fällen das Wirken der beiden Hauptpersonen in einer tragischen Weise unterbrochen, für sie selbst und vor allem für den Staat. Cicero hat hier das Schicksal des Sokrates in römischen Verhältnissen nachgestaltet und damit wieder ein Kernstück der platonischen Dialoge übernommen<sup>147</sup>. Ebenso wie dort strahlt dann vom Tod der Hauptperson eine gewaltige Mahnung aus, die der in diesem Punkt direktere, persönlichere Römer jeweils am Dialogschluß in einer ausdrücklichen *cohortatio* gipfeln läßt (*De or.* 3, 230; *De rep.* 6, 29). Die Tätigkeit von Crassus und Scipio ist ebenso wie die des Sokrates fortzusetzen, die von ihnen vorgetragenen Lehren sind zu erfüllen, wenn Rom aus der Krise geführt werden soll. Unbedingter und unmittelbarer auch als bei Platon, der das konkrete Athen schließlich aufgibt, führt bei dem Römer die Nachfolge des Lehrers wieder in den Staat hinein und kommt ihm zugute. Die Schriftstellerei ist hier wirklich nichts anderes als eine Fortführung der politischen Tätigkeit, eine Feststellung, die sich schon zu Beginn dieses Aufsatzes in einem ganz anderen Zusammenhang für die rhetorischen und philosophischen Werke ergab (vgl. S. 16f). Unabhängig von aller Labilität des Urteils und der Stimmung, die dem Menschen Cicero in den wechselnden Situationen seines Lebens eigen war, äußert sich so in den Werken ein ungebrochener und echt römischer politischer Wirkungswille, der – Größe und Schwäche zugleich – weder resignieren kann noch resignieren mag<sup>148</sup>. Seine Kraft aber gewinnt er aus einem tiefen Glauben, Ciceros Glauben an Rom.

<sup>145</sup> F. Klingner, *Humanität u. Humanitas*, Sonderdr. aus Beitr. z. geistig. Überlieferung (1947) 19, 20; R. Harder, *Über Ciceros Somnium Scipionis* (1930) 35; Antike 1929, 315f.

<sup>146</sup> In *De div.* 2, 3 sagt er sogar rückblickend: ... *sex de re p. (libri)*, quos tum scripsimus, cum gubernacula rei p. tenebamus. Die Frage greift indes weiter und erfordert eine Interpretation der entsprechenden Briefstellen.

<sup>147</sup> Vgl. das S. 14 über die Nachgestaltung der platonischen Dialogsituation Gesagte.

<sup>148</sup> Dieser Charakterzug scheint mir auch für den Politiker Cicero kennzeichnend zu sein.

## Beiträge aus der Thesaurus-Arbeit VII\*

Georgio Dittmann octogenario

### corpus

Von Otto Hiltbrunner

Bekanntlich erscheint *corpus* in den romanischen Sprachen überall als maskulines Substantiv. Die Belege, die der Thesaurus IV 999, 19ff. für das masculine Geschlecht gibt, reichen ins 4. Jahrhundert n. Chr. hinauf. Hat sich der Genuswechsel wirklich seit dieser Zeit vollzogen? So einfach liegt der Sachverhalt nicht, daß er sich auf die Formel «*corpus*, masc.» bringen ließe.

Einer der frühesten Belege (um 360 oder wenig später), Serm. Arrian. frg. II 9 p. 635<sup>c</sup> (Migne 13) *corpus exteriorem a fornicatione conservat*, ist durch falsche Interpretation als Zeuge für maskulines *corpus* in Anspruch genommen worden. *exterior* ist, wie ich ausführlich in Vig. Christ. 5 (1951) 55ff. dargelegt habe in diesem südgallischen Literaturkreis häufige elliptische Ausdrucksweise für *exterior homo* (der äußere Mensch = der Leib, im Gegensatz zu *interior homo* = Seele). *exteriorem* ist also nichts anderes als eine synonyme Apposition: *corpus*, *exteriorem*, a f. *conservat* «den Leib, d. h. den äußeren Menschen, bewahrt er vor Unzucht»<sup>1</sup>.

Nachdem so der Hauptzeuge für maskulinen Gebrauch von *corpus* eliminiert ist, scheint es dringend geboten, das übrige Material genau zu prüfen<sup>2</sup>. Maskuline Flexionsformen gibt es nicht, sondern lediglich Verbindungen mit maskulinen Pronominal- oder Adjektivformen und auch diese nicht im Plural; im Singular

---

\* Hiermit wird die 1934 im «Philologus» begonnene Reihe (zuletzt 95 [1943] 287ff.) fortgesetzt; die in der Heimat Eduard Wölfflins erscheinende Zeitschrift schien dafür besonders geeignet zu sein. Nach wie vor sollen «textkritische Vorschläge, Interpretationen, Etymologien mitgeteilt werden, die sich den Mitarbeitern am Thesaurus linguae Latinae bei der Abfassung der einzelnen Artikel ergeben, dort aber nicht in wünschenswerter Weise berücksichtigt werden können; auch wichtigere Ergänzungen zu den bisher erschienenen Teilen des Thesaurus sollen hier Platz finden». Die Zusammenstellung wird wie zuletzt von W. Ehlers besorgt.

<sup>1</sup> Ein ganz ähnlich gelagertes Beispiel mag die Sache verdeutlichen. Ps. Euseb. Gallic. Hom. p. 681<sup>c</sup> (Maxima Bibliotheca veterum Patrum, Lugduni 1677, vol. 6) lautet: *quid prodest, si exterior salutifera poculorum parcite se maceret et interior mortiferum virus odiorum ... eructet?* «Was hilft es, wenn der äußere Mensch sich kasteit durch heilsame Abstinenz und der innere Mensch das tödliche Gift des Hasses speit?» Der Text erscheint bei Eucher. Hom. 9 p. 855<sup>c</sup> in fast gleicher Form wieder. Nur an einer Stelle ist er in einem Zweig der Überlieferung erweitert: *et interior cor eius mortiferum virus ... eructet*. Auch hier ist nicht maskulines Geschlecht von *cor* gemeint, sondern eine erklärende Apposition: «Sein innerer Mensch, d. h. sein Herz.»

<sup>2</sup> Die Nachträge, die im Thesaurus-Archiv seit dem Druck des Artikels *corpus* (1908) hinzugekommen sind, werden mit herangezogen.



können sie nur im Nominativ und Akkusativ kenntlich werden, also bei der Form *corpus*<sup>3</sup>. An 9 Stellen handelt es sich um den Nominativ, an 11 um den Akkusativ; die Häufigkeit ist also ungefähr gleich.

Wir beginnen mit den Beispielen, in denen aus der Form des Pronomens auf maskulines Geschlecht von *corpus* geschlossen wird.

Prædestinatus, 1, 40 p. 599<sup>B</sup> (Migne 53) zitiert I Cor. 13, 3 folgendermaßen: *etiamsi corpus meum non solum abstinentiis macerem, sed etiam tradam eum igni, ut ardeat, caritatem autem non habeam, nihil prodest*. Man wird kaum zögern, anzunehmen, daß hier nicht *corpus* als Maskulinum gemeint ist, sondern vielmehr *eum* analogisch als Akkusativ auch des Neutrums fungiert. Genau entspricht Ps. Aug. *Quæst. test.* I 115, 35 p. 329, 14 *imperator est corporis animus, ut gubernet eum (illud P)* und 115, 37 p. 329, 26. Auf ähnliche Weise erklären lassen sich die Inschriften CIL V 121 *si quis alium corpus superposuerit*. *Inscr. christ.* Diehl 811 b (= CIL V 6244) *arcae hic si cis removere voleret aut aperire aut velet alium corpus [dare]*. CE 2199 (= CIL V 1703, 4./5. Jahrh.) *tellus istum voluit corpus habere*. *alium* und *istum* als Neutra sind im Spätlatein nichts Ungewöhnliches<sup>4</sup>.

Die folgenden Beispiele gehen jedoch einen Schritt darüber hinaus: *Inscr. christ.* Diehl 2019, 5 (= CIL V 6186) *si quis ... aliquem corpus intulerint*. 3835 C (= CIL III 9508, Dessau 8255) *si quis super hunc corpus alium corpus ponere volueret* (a. 382). Die für die ersten Beispiele gegebene Erklärung reicht da nicht hin. Zwei Lösungen bieten sich an. Die erste ist rein technischer, die zweite psychologischer Natur.

Die Grabinschriften, um die es sich in sämtlichen Inschriftenstellen unseres Materials handelt, verwenden bekanntlich häufig stereotype Floskeln. Das Zusammenflicken der Elemente und ihre Anpassung an einen vom ursprünglichen verschiedenen Zweck gelingt nicht selten mangelhaft. Ein Beispiel dafür hat Löfstedt<sup>5</sup> behandelt mit der Inschrift *Inscr. christ.* Diehl 4827, 7 (= CIL XIII 2484, CE Engstr. 441) *transierunt ad veram remeans e curpure vita, quen fili euorum ... tumulaverunt*. Die Verse galten ursprünglich einer Einzelperson; es hieß metrisch einwandfrei *transiit ad veram remeans e corpore vitam. quem* (d. h. die begrabene Person) ... *tumulavit*. Jetzt sind sie auf ein Ehepaar übertragen, das von seinen Söhnen bestattet worden ist. Aber die Umsetzung in den Plural ist nur halb durchgeführt, *remeans* ist ebenso stehen geblieben wie *quen*. Der Folgerung Löfstedts, welcher *quen* auf *corpus* (masc.) bezieht, ist schwerlich beizustimmen. Die

<sup>3</sup> Der einzige inschriftliche Beleg für den Plural, CE 1050 (= CIL VI 12307) *corpora sen animés (semanimes Apianus, semanimes Buecheler, sine animis Henzen; der Stein ist nicht erhalten), ist so unsicher, daß sich damit nichts anfangen läßt. Als vulgäres literarisches Zeugnis tritt hinzu Greg. Tur. Franc. 4, 31 p. 165, 16 numerati sunt ... in una beati Petri basilicam tricenta defunctorum corpora*, von Bonnet (*Lat. d. Grég.* 518f.) als constructio ad sensum erklärt: «c'est le genre naturel qui l'emporte sur le genre grammatical.» – Auch die romanischen Formen gehen ausnahmslos auf *corpus* zurück. Nur das erst im 13. Jhdt. auftauchende deutsche *Körper* geht merkwürdigerweise von der obliquen Form aus, vielleicht um die Homonymie mit *korp* (nhd. *Korb*) zu vermeiden.

<sup>4</sup> *alium*: Thes. I 1623, 31ff. *istum*: Diehl, *Index* 12 p. 542.

<sup>5</sup> Rh. Mus. 67 (1912) 225.

Satzfügung ist so locker, daß mit *quen* wieder die Person des Begrabenen selbst in die Aussage eintritt.

Hier schließen sich nun mehrere Beispiele adjektivischer Fügungen an, in denen dieselbe ungeschickte Verwendung einer Vorlage zu sehen ist: *Inscr. christ.* Diehl 4445 A (= CIL XIII 633, CE 2198) *hic iacet exanimen corpus Domitiae*. Die Inschrift ist auf 258 datiert, also der früheste von den hier zu erörternden Fällen. Das Vorbild ist in CE 430 (= CIL XI 3771) bewahrt: *hic iacet exanimus dilectae corpus alumnae*. Offenbar war dem Nachahmer *exanimis* vertrauter als *exanimus*, aber bei der Änderung entstand eine Zwitterform.

Leider zweifelhaft und, soweit es die in Betracht kommende Hälfte des Steins betrifft, nur in sich widersprechenden Abschriften bekannt, ist CIL VI 13319/20 a, 4 *nec extraneus corpus in eodem monumento neque intra finem maceriae huius corpus exterum inferetur* (*extraneum* Bembus, Accurtius). Ist *extraneus* richtig, so müssen wir uns daran erinnern, daß die Formel auch ohne *corpus* steht: «Kein nicht zur Familie Gehöriger (*extraneus* substantiviert) darf hier bestattet werden» u. ä.<sup>6</sup> *corpus* wird man dann als Interpolation einer anderen Fassung ansehen, wobei einmal *extraneus* stehen geblieben wäre.

Nichts hindert, auch die oben erwähnten *Inscr. christ.* Diehl 2019, 5 *aliquem* (*corpus*) und 3835 C *super hunc* (*corpus*) unter dem gleichen Gesichtspunkt als erweiterte Fassungen zu betrachten.

Neben dieser mehr mechanischen Ursache von Inkongruenz liegt, wie schon gesagt, das Schwanken der Vorstellung und des Ausdrucks zwischen der Person des Begrabenen und der Leiche sehr nahe. In *Inscr. christ.* Diehl 3387, 2 (= CIL VI 9663 a, Dessau 7518) *in hoc tumultu iacet corpus exanimis, cuius spiritus inter deos receptus est* (ebenso CIL VI 2160 = Dessau 4947) bezieht sich *cuius* ganz klar nicht auf *corpus*, sondern auf den Toten selbst, und dieser innere Wechsel des Bezugs wirkt offenbar schon in *exanimis*, das sich im Geschlecht bereits von *corpus* gelöst hat. Vielleicht wird man auch hier eher noch an eine mechanische Erweiterung der einfachen Formel *hic iacet exanimis* denken, wie sie uns begegnet in *Inscr. christ.* Diehl 4837, 3 (= Merlin, *Inscr. Lat. de la Tunisie* 1144) *hic iacet exanimis magnus decor illa parentum, quam ...* CE 601, 3 (= CIL VI 30128) *hic iacet exanimis dulcis ...* 1958, 1 (= CIL VI 32476) *hic iacet e]xanimis Ste[...*

Nahe dazu ist zu stellen *Inscr. christ.* Diehl 1348, 4 (= CIL VIII 5488) *...]tumulo Adeodatus miserabilis corpu et in Xpo fidelis*. Nicht der Leichnam ist *fidelis* und *miserabilis*, sondern Adeodatus selbst.

Vergleichbar ist ferner außer dem Bereich der Inschriften Anon. Vales. 15, 93 *cum summo gaudio populi deductus est corpus eius foris civitatem*. Im Satz könnte an sich *corpus eius* fehlen. Offenbar stellte sich der Schreiber, als er *deductus*

<sup>6</sup> CIL VI 3554, 9 *ne quis extraneum velit ponere*. X 2224, 6 *ne qui extranius ponatur*. Die Hinzufügung von *corpus* ist im Akkusativ ohne jede weitere Änderung möglich: CIL VI 10284, 6 (= Dessau 7947) *neve in eo (sc. monumento) corpus extraneum inferri patiat*. 22609 *post obitum nostrum corpus extraneum [... si quis inferre] voluerit*. 25977, 7 *si quis ... post obitum nostrum extraneum corpus intule(rit)*. Ähnlich 34623, 6 und XIV 667, 7.



schrrieb, noch den Toten als Subjekt vor; erst dann schiebt sich ihm der Leichnam als sekundäres Subjekt in den Vordergrund<sup>7</sup>.

Wieder eher an mechanische Übernahme beim Umbau und Zusammenbau alter Formeln wird zu denken sein bei CIL IX 984 *sarcofagum in quem dum receptus fuerit corpus meum* (zugrunde liegen mag etwa *dum receptus fuero*) und *Inscr. christ.* Diehl 3481 (= CE 760, 5) *redditus in terra corpus cui vita herebat, sp(iritu)s animaque mea expecta(t) die ultimo causa(m)*. Die Vermutung, es könnte *redditur* zu lesen sein, geht sicher fehl; das bezeugen die von Heraeus<sup>8</sup> wohl richtig ergänzten Parallelen CE 797, 4 (= *Inscr. christ.* Diehl 1029 a) *corp[us] redditus, unde sumptus* und 662, 5 *redditus est corp[us] terrae pignusque receptus*. Ohne *corpus* erscheint der Topos früher: CE 422, 1 (= CIL VI 7578) *hoc ego sum tumulo Marcianus redditus aeo* (datiert auf das Jahr 127). 1219, 4f. (= CIL VI 25871) *heu nimium ... cito reddite fatis ... cito redditus umbris*. 1589, 4 (= CIL V 5930) *qui ... aeterna sede receptus silet*. *Inscr. christ.* Diehl 3332 (= CIL VI 8498) *Prosenes receptus ad deum*. Die Formel *receptus in pace*: Diehl, Index 7 p. 382.

CE 2020, 2 *maculare tibi sanc[tu]m corpusq. fidelem* bringt einen inschriftlichen Beleg für in der Aussprache gleichlautendes *-em* statt *-e* im acc. n. sg. der i-stämmigen Adjektive. Es handelt sich auch in den übrigen Fällen dieser Art immer um den Akkusativ. Den Nominativ *exanimem* bei Greg. Tur. *Franc.* 5, 36 p. 243, 7 *exanime* (*-em* A 1, *-um* D 3. 4) *corpus ita nigredinem duxit, ut putares eum* (sc. *Nanthinum comitem*) ... *fuisse combustum* hat Krusch in der 2. Auflage mit Recht nicht mehr in den Text gesetzt. Bonnet<sup>9</sup> hatte nur diesen einzigen Fall für den Nominativ den 37 Beispielen des Akkusativs bei Gregor von Tours gegenüberstellen können. Er hat daraus folgerichtig auf einen analogischen Ausgleich der Akkusativendungen beim Adjektiv geschlossen, und wir werden seiner Bemerkung unbedingt zustimmen, «que les substantifs neutres accompagnés d'adjectifs de la troisième déclinaison à l'accusatif masculin ne doivent pas, pour cette cause, être considérés comme ayant perdu leur genre propre».

Aus der nicht-inschriftlichen Überlieferung fügen sich hier noch an: Vict. Vit. 3, 43 *Eugenius ... dum ... asperitate cilicii senilem* (BV<sup>1</sup>s, *-e* cett.) *adereret corpus*. Etwas verwickelter liegt *Itala Phil.* 3, 21. Den Text gibt Pelag. *In Phil.* 3, 21 p. 410, 8 Souter in der Fassung: *qui reformabit corpus humilitatis nostrae, conformem* (*-e* Sedulius Scottus, *configuratum* u. ä. die übrigen mit der Vulgata) *corpori gloriae suae*. Damit stimmt überein die Fassung bei Serm. Arrian. frg. I 12 p. 63<sup>b</sup>, 7 (Mercati, *Studi e Testi* 7 [Rom 1902]): *qui transfiguravit* (d. h. *-bit*) *corpus humilitatis nostrae conformam corporis gloriae suae*. Das ist wohl nicht, wie Mercati ver-

<sup>7</sup> Eine Parallele bei einem anderen s-Stamm, wo ebenfalls die hinter dem Ausdruck stehende Vorstellung durchschlägt: Comm. instr. 1, 36, 8 *genus iniquum increvit mundo, qui numquam transmutat animos*.

<sup>8</sup> Eigene Eintragung in seinem Handexemplar, das sich mit anderen adnotierten Texten aus dem Nachlaß des Gelehrten in der Bibliothek des Thesaurus befindet.

<sup>9</sup> *Lat. d. Grég.* 513ff. Da *exanimem* daneben steht, darf die Mischbildung *exanimem* (vgl. oben *Inscr. christ.* Diehl 4445 A) nicht in die gleiche Reihe gestellt werden mit den Beispielen für die Übertragung des Akkusativ-*m*.

mutet hat, Verschreibung für *conforma*<tu>*m*, sondern *conforme* mit analogischem *m*<sup>10</sup>. Cassiod. *Compl. in Phil.* 3, 21 p. 1349<sup>B</sup> bringt dasselbe Zitat in der Form: *reformaturus est corpus humilitatis nostrae configuratus corpori claritatis suae* (so die Hs. nach Stangl, *WklPh.* 32 [1915] 207; Migne druckt *configuratum*). Eher als an maskulines Geschlecht von *corpus*, wie Stangl vorgeschlagen hat, werden wir an einen Lapsus calami unter dem Einfluß des voraufgehenden *reformaturus* zu denken haben<sup>11</sup>.

Bis jetzt hat es sich in den Fällen von *corpus* mit Adjektiv, die sich nicht aus Kontamination oder – wie der letzte – aus mechanisch wirkender Analogie verstehen ließen, immer um Bezeichnung oder Fehlen des auslautenden *m* gehandelt. Das ist eine weitgehend phonetisch zu erklärende Spracherscheinung, in diesem Punkte grundverschieden von jenem eingangs erwähnten *corpus exteriorem*. Da wäre es um den Zuwachs einer Silbe gegenüber dem neutralen *exterius* gegangen, also eine ausschließlich morphologische Änderung. Aber gerade dieses einzig beweisende Beispiel hat sich als Irrtum herausgestellt, und das Schwanken in der Setzung des finalen *m* beim Adjektiv ist kein zureichender Grund, dem dabei stehenden Substantiv einen Genuswechsel zuzuschreiben.

Doch es bleibt noch eine Stelle, die von den bisher betrachteten Typen abweicht. Der spanische Bischof Apringius (1. Hälfte des 6. Jhdt.) schreibt in seinem *Apokalypsenkommentar* 21, 15 *harundo aurea fides incarnationis dominice est, cuius propter puritatem et impeccantiam omni lucidior metallo extitit corpus*. Die syntaktische Fügung ist locker: *cuius* bezieht sich auf ein dem Sinne nach aus dem Adjektiv *dominic(a)e* zu entnehmendes *dominus*. Die Überlieferung beruht auf einer einzigen Handschrift, wird aber durch die Parallelüberlieferung des Beatus v. Liebana (8. Jhdt.), der in seinem *Katenen-Kommentar* den Apringius aus-

<sup>10</sup> Die anderen Italahandschriften und -zitate, soweit sie von der Vulgata (*configuratum*) abweichen, schwanken zwischen *conforme* und *conformatum* (vgl. Wordsworth-White z.St.).

<sup>11</sup> Doch dürfen wir vielleicht auch – einen Schritt weitergehend – von Attraktion sprechen, wie es Brill (*Der Liber pontificalis des Agnellus von Ravenna*, Diss. Münster 1933, 62) bei der Behandlung der Agnellus-Stellen 281, 1 *bonus tempus* und 385, 12 *saevus et pessimus vulnus* vorschlägt. Der Text gehört der 1. Hälfte des 9. Jhdt. an. Diesem Ausgleich der Endungen scheint insbesondere das Part.perf. unterworfen zu sein. Die Belege, welche mir der Leiter der Münchner Arbeitsstelle des «Mittelateinischen Wörterbuchs», Otto Prinz, freundlicherweise aus vulgären Texten namhaft machte, sind fast ausschließlich von solcher Art: *Traditiones Frisingenses* (ed. Bitterauf 1905ff.) 39 *cuius corpus ... conditus esse dinoscitur*. 167 *corpus eius sepultus est*. Arbeo Corb. 18 *corpus ... humatus iacet*. 21 *feretro superpositus ... corpus*. 28 *cum ... eius corpus a nobis ablatum fuisset*. Selbstverständlich ist bei diesem analogischen Ausgleichsvorgang das Substantiv das invariable, das Adjektiv oder Partizip dagegen das sich in der äußeren Form der Endung anpassende Element, mit anderen Worten, es geht auch hier ursprünglich nicht um einen Genuswechsel des Substantivs. – Die übrigen Beispiele betreffen Pronominalformen: Arbeo Corb. 11 *qualiscumque dependenti ut fuerit corpus, sibi eum donare non dedigneretur*. 41 *corpus Valentini, qui olim ... a praenotato fuerat abstultum castro et ... sepulturae traditus est* (im folgenden noch *deportatus*; bemerkenswert das Neutrum in *abstultum*, Partizipialbildung zu *abstuli*). Da zeigt sich schon die Genus-Indifferenz des Relativpronomens, wie sie in den romanischen Sprachen durchgeführt ist. Richtig beurteilt Müller-Marquardt (*Die Sprache der alten Vita Wandregiseli* [Halle 1912] 150) die gleichartigen Stellen aus der *Vita Wandregiseli* 15, 16 *ad illud redeamus tempus, qua ...* und 19, 10 *veniamus ad illud tempus, in quam ...*: es «sind die Fälle als völlig belanglos und nichtbeweisend auszuschalten, wo man geneigt sein könnte, auf Grund des folgenden Relativums einem Worte ein bestimmtes Genus zuzudiktieren».



schreibt, bestätigt<sup>12</sup>. Nur einige Handschriften der spätesten Rezension des Beatus haben normalisiert *lucidius*.

Auch hier liegt der Ansatzpunkt für das syntaktische Verständnis nicht beim Substantiv, sondern bei der Komparationsform des Adjektivs. Es ist eine schon im archaischen Latein wirksame Tendenz, die Endung *-or* auf das Neutrum auszuweiten, so daß *-or* allgemein das Adjektiv bezeichnet, während *-us* für das Adverb reserviert bleibt<sup>13</sup>. Im Vulgär- und Spätlatein ist die Erscheinung vom 4. Jahrhundert an häufig. Um nur ein Beispiel zu geben: Ven. Fort. *Carm.* 3, 1, 2 *non est illud cor carneum, ... sed est marmore durior*.

Nach allem müssen wir sagen: Der Übergang von *corpus* zum maskulinen Geschlecht entspricht an der Schwelle des Mittelalters noch keineswegs der allgemeinen Sprachgewohnheit, ganz anders als bei den o-Stämmen der 2. Deklination, wo der Prozeß schon sehr früh im Gange war. Diese Erkenntnis ist freilich alles andere als neu<sup>14</sup>. Es geht nur darum, sie bei künftigen Untersuchungen (z. B. über *tempus*) gegenwärtig zu halten. Die scheinbare Verbindung mit maskulinen Pronominal- und Adjektivformen hat nichts zu tun mit einem echten Genuswechsel, sondern sie erklärt sich teils aus morphologischen Entwicklungen auf Seiten des Pronomens und Adjektivs, teils aus der Syntax.

### exstinguo

Von Franz Tietze

Unter dem Gedanken: *habitus transferre ... culpa prope est, si non consuetudo, sed natura mutetur* bringt Tertullian in der Schrift *De pallio* (4, 2ff.) eine Reihe von Beispielen, durch die er zeigen will, wie ein Wechsel im Äußeren, in der Kleidung nicht nur eine Veränderung der Lebensgewohnheiten, sondern auch des Wesens eines Menschen bedeuten kann. Dabei widmet er einen Abschnitt (4, 6) Alexander dem Großen und unterzieht darin die Merkwürdigkeit, daß der Kriegsheld nach seinem Siege über die Perser sich nach Art der Besiegten kleidete, einer kritischen Betrachtung. Er führt diesen Vorgang auf Alexanders *vana gloria* zurück, und die Erklärer versichern, damit werde seine Ruhmsucht bezeichnet<sup>15</sup>. Gegen diese Auffassung spricht vor allem, daß der König gerade das Kleid des Sieges und Triumphes *ablegt* und niedrige Tracht anzieht (*vicerat Medicam gentem et victus est Medica veste; triumphalem cataphracten amolitus in captiva sarabara de-*

<sup>12</sup> *Beati in apocalipsin libri duodecim* ed. H. A. Sanders, Amer. Academy in Rome 1930.

<sup>13</sup> Prisc. *Gramm.* II 347, 2ff.

<sup>14</sup> Zur Chronologie vgl. z. B. Suchier, *ALL* 3 [1886] 161ff. Seit Ernst Appel, *De genere neutro inteireunte in lingua Latina* (Erlangen 1883) ist das gesamte Problem oft erörtert worden. Bibliographische Zusammenstellung bei M. A. Pei, *The language of the eight-century texts in Northern France* (New York City 1932) 165f.; dazu ferner L. F. Sas, *The noun declension system in merovingian Latin* (Paris 1937) 336ff.

<sup>15</sup> Geffcken, *Kynika und Verwandtes* (Heidelberg 1909) z. B. 113f. Gerlo, *Tert. De pallio* I. II (Wetteren 1940), z. B. II 133. So auch Kellner in seinen Übersetzungen (1882 und 1912). Nicht erreichbar war mir J. M. Vis, *Tertullianus' De Pallio tegen de achtergrond van zijn overige werken* (Nijmegen 1949).

cessit). Wir werden also mit Knoche<sup>16</sup> *gloria* im Sinne von prahlerischer, eitler Prunksucht nehmen und damit den Text zu verstehen suchen. Diese Bedeutung fügt sich dem Zusammenhang ausgezeichnet ein. Tertullian läßt es sich angelegen sein, drastisch die Veränderung des Wesens zu zeigen, die sich bei einigen berühmten Männern mit dem Kleiderwechsel vollzogen hat. Achill wurde ein *monstrum ... geminum de viro femina, mox de femina vir* (4, 2). Bei Hercules, Cleomachus, Physcon (Euergetes II.), Sardanapal wird das Motiv der *libido* angenommen (4, 3), wobei auf Hercules und Cleomachus ausführlich eingegangen wird, während Physcon und Sardanapal – mit ihnen kommt Tertullian zu der Gruppe der Könige und Barbaren, die er mit Alexander fortführt – nur in der Form der *praeteritio*, *reticentia* genannt werden, weil sie zwar deutliche Beispiele für die *libido* sind, aber bei ihnen nicht eigentlich eine Veränderung eintritt. Bei Alexander bemerkt Tertullian, daß das, was schon zuvor in ihm geschwelt und geglüht haben mochte, für alle sichtbar wurde, als er das persische Gewand anlegte: *cum in affectationem flabellatur* (sc. *calor affectus*), *iam de incendio gloriae ardor est. habes ... ex isto fomite aestuantem ... regem* (4, 6). Daß Alexanders Ruhmbegier erst hier zu Tage getreten sein soll und nicht schon längst in seinen früheren Kriegstaten, ist sicher nicht anzunehmen. Dagegen ist es unanstößig, wenn man versteht, erst an dem von Tertullian bezeichneten Zeitpunkt habe sich Alexanders prahlerisch prunksüchtiges und maßloses Gebaren gezeigt. Eben diesen Wesenszug kennzeichnet Tertullian am Ende des Abschnittes noch einmal ganz klar: *non erat satis animi tumens Macedo, ni illum etiam vestis inflatior delectasset*. Daß diese Art der *gloria* von Plinius (*Nat.* 10, 43) auch bei den Pfauen beobachtet wird, paßt gut zu dem Bilde, das Tertullian zeichnet. Aus *De oratione* 20, 2 läßt sich ferner ablesen, wie er *gloria* versteht, wenn er von üppiger und kostbarer Kleidung spricht: *Petrichohibentis ... et vestium gloriam et auri superbiam et crinium lenonem morositatem*. Diese Art der *gloria* ist den Frauen natürlich nicht fremd (*Cult. fem.* 1, 2, 1 *instrumentum istud muliebris gloriae ...: lumina lapillorum ... et circulos ex auro eqs.*).

Tertullian wirft Hercules und Cleomachus die *libido* nicht als solche vor, sondern spricht von ihr im Zusammenhang mit der bei ihnen zutage getretenen Wesensänderung. So kann es auch für Alexander bei dem erwähnten Vorwurf der *vana gloria* allein nicht sein Bewenden haben. Inwiefern auch seine *natura* sich wandelte, kommt mit folgenden Worten zum Ausdruck: *pectus squamarum signaculis disculptum textu perlucido tegendo nudavit, anhelum adhuc ab opere belli et ut mollius ventilante serico exstinxit*. Man hat hier *exstinguere* als bloßes «Kühlen» oder «Dämpfen» der erhitzten Brust verstehen wollen<sup>17</sup>. Wäre dem so, dann handelte es sich nur um einen Wechsel in der *consuetudo* und das Beispiel wäre neben den

<sup>16</sup> Thes. VI 2, 2085, 3; Gerlo hätte sich für seine Auffassung also nicht auf den Thesaurus berufen dürfen. Das folgende *sola gloria minorem* nimmt den zu Anfang aufgestellten Begriff in derselben Bedeutung auf (gegen Knoche a. O. 2085, 79).

<sup>17</sup> Geffcken a. O. 72. Gerlo a. O. I 87. II 139. Kellner versteht, indem er *et an* eine andere Stelle schiebt und *ut* zu *exstinxit* zieht: «und da sie (die Brust) noch von den Beschwerden des Feldzugs keuchte, erdrückte er sie gleichsam mit weichlich wallendem Seidengewande». Das ist mehr eine freie Paraphrase als eine klare Textwiedergabe. Zu *et ut mollius* s. u.



anderen entwertet, weil ein moralischer Tadel fehlt; ohne ihn verliert die Bemerkung *victus est Medica veste* Inhalt und Sinn. Gerlo sucht den Worten dadurch eine Bedeutung zu geben, daß er das Ganze als einen Hinweis auf Alexanders Tod deutet: 'er löschte (kühlte) für immer die keuchende Brust, raubte ihr die (Lebens-) Wärme'. Doch geht es Tertullian nicht darum, daß die Strafe gleichsam auf dem Fuße folgt. Und das um so weniger, als Alexanders Tod doch nicht sofort eintrat (*pectus ... anhelum adhuc ab opere belli ... exstinxit*), auch wenn man die Möglichkeit nicht bestreiten darf, daß zeitlich getrennte Vorgänge aus Gründen der Darstellung zusammengezogen werden konnten. Gerlos Auffassung ist sehr wesentlich von den Worten *in captiva sarabara decessit* abhängig. Man will dies wie schon Marcilius (s. Gerlo z. St.) im Sinne von «er starb in der persischen Hose» verstehen. Bei Oehler z. St. findet sich jedoch in Übereinstimmung mit Salmasius die Erklärung «*in habitum triumphatae gentis decedendo*», die bisher viel zu wenig beachtet worden ist. Tertullians Darstellung ist deutlich antithetisch: *triumphalis cataphractes*, gewiß etwas Hohes, und *captiva sarabara*, etwas Niedriges, treten einander scharf gegenüber. Dazu paßt *decedere* sehr gut, das gelegentlich die Bedeutung von *descendere* annehmen kann<sup>18</sup>. Lehrreich für unsere Stelle ist Curt. 6, 6, 4 *vestem ... Persicam sumpsit, ne omen quidem veritus, quod a victoris insignibus in devicti transiret habitum*. Ein Neutr. plur. *sarabara* (-la) ist wie es scheint neben dem Femininum nicht selten<sup>19</sup>. Besonders möchte ich auf Novatian verweisen, bei dem gerade unser *captiva sarabara* als Neutr. plur. begegnet (*Trin.* 8 p. 899<sup>B</sup>): *nec vestes consumi nec ... calceamenta deteri nec ... captiva sarabara comburi*. Es zeigt sich also, daß die von Salmasius und Oehler vertretene Ansicht sehr wohl begründet und stichhaltig ist.

Ich glaube, daß sich die Aporie um jenes *exstinxit* lösen läßt, wenn wir das Alexander-Beispiel in dem gleichen Sinne wie die vorangegangenen verstehen. Bei genauem Zusehen erkennt man, daß Tertullian mit denselben Farben malt, deren er sich schon vorher bedient hat. Achill ist zwar *de viro femina* geworden, aber auch wieder *de femina vir*; seine körperliche Männlichkeit blieb unberührt (4,2 *necessitas ... reddidit sexum*). So heißt es entsprechend am Beginn des Alexander-Abschnittes *etiam viro salvo*: der Wechsel in der Kleidung kann aus einem Manne etwas anderes machen, auch wenn er körperlich ein Mann bleibt (*sine corruptela sexus*, so Marcilius). Ein anderer Zug begegnet dort, wo von dem Faustkämpfer Cleomachus die Rede ist (4, 4): *sicut vestigia cestuum viriis occupavit ita et endromidis solocem aliqua multicia synthesi extrusit* (vorher: *cum incredibili mutatu de masculo fluxisset*). Im Gegensatz zu ihm blieb Alexander Mann; aber er schwächte, verzärtelte seine vom männlichen Kriegswerk noch keuchende Brust, er raubte ihr die Kraft, das Mark, der heldische Krieger sank durch seine Prunksucht herab

<sup>18</sup> Thes. V 1, 120, 53ff. Es ist nicht unwichtig, daß es ähnlich auch vom Untergang der Gestirne gebraucht wird (ebd. 122, 30ff.).

<sup>19</sup> Hug. RE I A, 2386. Der Gebrauch Tertullians ist, soweit sich vorläufig aus dem Thesaurus-Material ersehen läßt, nicht eindeutig zu fixieren (*Resurr.* 58 p. 119, 6 ist *sarabara* von Kroymann hergestellt).

(*magnum regem, sola gloria minorem*) zum Weichling, zum Orientalen wie Physcon und Sardanapal. Die Ausdrucksweise ist, wie man vielleicht einmal sagen darf, offen: von dem ganz konkret vorgestellten Vorgang aus bleibt der Ausblick über das Bildhafte hin offen bis zu dem Gedanken an die Veränderung in Alexanders Wesen. *exstinguere* nimmt hier die Bedeutung von «schwächen», «abstumpfen» oder Ähnlichem an<sup>20</sup> und führt damit die Vorstellung jenes *decessit* «er stieg herab» weiter. Des Helden Kraft wurde stumpf, Alexander wurde, um die über Achill geäußerte Bemerkung zu variieren, *de magno rege Persa*; entsprechend sagt Curtius, er sei *victis quam victoribus similiorem ex Macedoniae imperatore Darei satrapen factum* (6, 6, 10).

Letzten Endes geht alles auf den *luxuria*-Topos zurück. So weist der Alexander-Abschnitt viele Beziehungen zu dem auf, was Valerius Maximus über Hannibal sagt (9, 1 *Extr.* 1 im Abschnitt *De luxuria et libidine*). Eine bemerkenswerte Verwandtschaft zeigt sich dort etwa in den Worten: *ac tum demum fracta et contusa Punica feritas est, cum ...; quid ... his vitis (sc. luxuriae, libidinis) foedius, quid etiam damnosius, quibus ... animi ... et corporis vires expugnantur eqs.?* In welchem Maße Tertullians Alexander-Darstellung topisch ist, hat Gerlo (z. St.) gezeigt. Schon Arrian hebt in scharfer Formulierung hervor, daß der Sieger die Kleidung der Besiegten anlegte (4, 7, 4), und dieser Gedanke wird auch bei Curtius ausgesprochen (6, 6, 4; 6, 6, 10)<sup>21</sup>. Betrachtet man die Art und Weise, wie Tertullian das Topische sprachlich gestaltet, näher, so kann man den Ausdruck *pectus exstinxit* stilistisch erst ganz würdigen. In der Dichtung, besonders im Epos bezeichnet *pectus* oder *pectora* mit einem Zusatz häufig den unbeugsamen starken Sinn eines Menschen, z. B. Verg. *Aen.* 8, 151 *sunt nobis fortia bello pectora*. Mit *pectora mollire* (Hor. *Epod.* 5, 14), *flectere* (Lucan. 8, 107), *frangere* (Sil. 11, 482) wird angegeben, daß man jemandes rauhen kriegerischen Sinn verändert und umstimmt, indem man ihn erweicht, mildert. Tertullians *exstinguere* will sagen, daß der starke kühne Geist des Kriegers weich, weibisch, lasziv wurde. *pectus* ist bei ihm nicht in jenem übertragenen, sondern in einem wörtlichen, ans Bildhafte streifenden Sinn verwendet. Die Brust keucht noch vom Kriegswerk, *pectus ... anhelum adhuc ab opere belli*; dieser Ausdruck wieder begegnet auch nicht selten in dichterischer Sprache<sup>22</sup>. Die Worte *et ut mollius*, «und zwar so, als wäre diese

<sup>20</sup> Ganz konkret z. B. Plin. *Nat.* 20, 259 *semen (sc. cannabis) ... exstinguere genituram virorum dicitur*, ähnlich Tert. *Nat.* 2, 15, 2, vgl. Thes. V 2, 1922, 26ff. (noch nicht erschienen). In speziellerem Sinne findet sich *exstinguere* auch dort, wo man sagen will, daß schönen, edlen Dingen ihre Kraft, d. h. Glanz und Schönheit geraubt wird: Ter. *Phorm.* 108 *ut ... haec (sc. lacrimae, vestitus turpis) formam (sc. puellae) exstinguerent* u. ö., s. Thes. a. O. 1922, 2ff.

<sup>21</sup> Besonders nahe ist die Verwandtschaft mit Tertullians Darstellung Curt. 6, 6, 10 *quo ... ore domos quasi in captivo habitu reversuros?* Dem entspricht unser *in captiva sarrabara*. Eine gewisse Ähnlichkeit scheint mir auch darin zu liegen, daß bei Curtius der Gedanke berührt wird, durch die Kulmination von Alexanders Glück sei mit seinem Inneren eine Wandlung vorgegangen (6, 6, 6): *ut appareret unum animum duorum non capere fortunam*.

<sup>22</sup> Thes. II 68, 14f.



keuchende Brust etwas besonders Zartes»<sup>23</sup>, besagen ganz klar, daß der Gebrauch dieser dünnen Gewebe eigentlich nur einer zarten Brust zukäme, also einer Frau. So heißt es bei Lucan von Cleopatra (10, 141): *candida Sidonio perlucet pectora filo*.

### exterreo

Von Hildegard Kornhardt

Enn. Ann. 35ff. (Cic. Div. 1, 40):

*et cita cum tremulis anus artubus attulit lumen.  
talia tum memorat lacrimans, exterrita somno:  
'Eurydica prognata' eqs.*

Ilia hat des Nachts im Traum nach ihrem Vater gerufen (v. 50). Man eilt mit Licht herbei und «in Tränen, aus dem Schlaf geschreckt, hebt sie an», der älteren Schwester ihren angstvollen Traum zu berichten. Dieser endet mit einer dunklen, ihr selbst unverständlichen Prophezeiung ihres Vater Aeneas, die sich – für jeden römischen Zuhörer deutlich – auf die Geburt von Romulus und Remus bezieht; Cicero zitiert diese Erzählung als Beispiel eines Wahrtraums.

Die Szene gehört, wie Friedrich (Philologus 97 [1948] 288ff.) gezeigt hat, zu einem ursprünglich tragischen, dann in epischer Erzählung mannigfach abgewandelten Handlungsschema: Ein Angsttraum leitet über zu einem Vertrautengespräch in der Form, daß die träumende Person im Schlaf einen Schreckensschrei oder Klageruf ausstößt und damit die Vertraute veranlaßt herbeizueilen. Die Träumenden selbst erwachen durch ihren eigenen Schrei oder die Heftigkeit ihrer Gemütsbewegung. So schreckt Ilia, die umsonst nach ihrem Vater rief, «mit ihrem gequälten Herzen» auf und kann sich nur langsam in die Wirklichkeit zurückfinden (v. 51 *vix aegro cum corde meo me somnus reliquit*)<sup>24</sup> wie Alcyone (Ov. Met. 11, 677ff.) und Medea (Apoll. Rhod. 3, 633ff.)<sup>25</sup>. Die Wendung *exterrita*

<sup>23</sup> *et* für '*et quidem*': Thes. V 2, 873, 81ff. 874, 34ff.

<sup>24</sup> Leo, *Gesch. d. röm. Lit.* 179 läßt Ilia erst wach werden, «wie das Gemach hell wird», nämlich als die alte Dienerin mit dem Licht kommt. Er nimmt demnach *cum* (v. 35) temporale Konjunktion, nicht wie Vahlen als Präposition.

<sup>25</sup> Die Formulierung *τὴν δ' ὕπνος ἄμα κλαγγὴ μεθέηκεν* ist der ennianischen auffallend ähnlich, und die Iliaszene dürfte in ihrem Ablauf dieser Partie überhaupt geglichen haben. Allerdings läßt Apollonios mit unverkennbarer «Umbiegung eines bereits gegebenen Motivs» (Friedrich a.O. 289) Medea nicht selber einen Schrei ausstoßen, sondern mit dem Klage-ton der Eltern im Ohr aufwachen. Sie bleibt also allein, und der Dichter gewinnt die Möglichkeit, sie vor dem Geständnis an die Schwester in ihrem Seelenkampf darzustellen. Um die Vertraute auf den Schauplatz des Geschehens zu bringen, ist dann die Figur einer Dienerin eingeschaltet, die zufällig die still weinende Medea (auch dieser Zug hängt mit jener Umbiegung des Motivs zusammen) bemerkt und die Schwester benachrichtigt; erst auf die Nachricht hin (bei Ennius kommt die Schwester zweifellos unmittelbar auf Ilias Rufen) stürzt Chalkiope voller Schreck und Besorgnis herbei und überschüttet Medea sofort mit ihren Fragen (674ff.). Die unscheinbaren, doch virtuoson Kunstgriffe des Dichters würde man ohne Vergleich mit den verwandten Szenen gar nicht als solche bemerken.

*somno* ist so ungewöhnlich, daß man sie vielfach – nach der häufigsten Verwendung von *exterreo* – als «erschreckt durch ein Traumbild» aufgefaßt hat<sup>26</sup>. Aber *somnus* «Traum» ist nicht zu belegen<sup>27</sup> und verbietet sich hier auch durch den dramatischen Aufbau der Szene. Die Herzueilenden wissen ja noch gar nicht, was für ein nächtliches Schrecknis – Überfall, Schmerzen, Angsttraum, Geistererscheinung oder Ähnliches – Ilias Rufen veranlaßt hat; sie sollen es doch wohl wie der Zuhörer erst durch ihre Erzählung erfahren. Die bloße sachliche Feststellung, daß sie «durch ein Traumbild erschreckt» ist, schon an dieser Stelle, zerstört die Spannung, mit der man ihrem Bericht entgegensehen soll. Die Übereinstimmung mit der Erzählung vom Erwachen Klytaimestras (Aisch. *Choeph.* 535ff., wie die anderen Zeugnisse von Friedrich a. O. herangezogen)<sup>28</sup> gewinnt auch sprachliche Beweiskraft durch v. 535 ἡ δ' ἐξ ὕπνου κέκραγεν ἐπτοημένη, der deutlich dem ennianischen *exterrita somno* entspricht.

Auf diese Deutung führt ebenso die Anspielung auf Ilias im ersten Buche erzählten Traum, die Cicero im zweiten Buch von *De divinatione* macht (2, 129): *utrum sit probabilius, deosne immortalis ... concursare omnium mortalium ... non modo lectos verum etiam grabatos et, cum stertentem aliquem viderint, obicere iis visa quaedam tortuosa et obscura, quae illi exterriti somno* (A<sup>1</sup>, -io cett.) *ad coniectorem mane deferant, an eqs.* Es ist unwahrscheinlich, meint Cicero, daß die Olympier sich in eigener Person herablassen, verworrene dunkle Traumgebilde erscheinen zu lassen, woraufhin die Kleinbürger «aus dem Schlaf geschreckt» am anderen Morgen den schwierigen Fall vor den Traumdeuter bringen wie der Senat ein Prodigium vor die Augurn. Es ist anzunehmen, daß wie bei den träumenden Heroinnen die *visa* das Erwachen bewirken. Mit dem Plural *exterriti* ist das Versmaß aufgehoben, das ennianische Klangbild aber erhalten. Seltsamerweise setzt Ax in seiner Ausgabe trotz Hinweis auf Ennius *somnio*; das verbietet sich, abgesehen von allen sonstigen Erwägungen, durch das unmittelbar vorhergehende *visa*, weil *somnium* dadurch zu einer leeren Wiederholung wird.

Unzweifelhaft ist *somno* bei Ennius (ebenso bei Cicero) als Herkunfts-Ablativ zu nehmen, wie bei Catull. 64, 56 *excita somno* (Ariadne)<sup>29</sup>. Hier ist der Her-

<sup>26</sup> So Forcellini, Klotz, Lewis-Short, Ax (wie aus seiner Behandlung von Cic. *Div.* 2, 129 zu schließen, s.o.), Bignone, *Stor. d. lett. lat.* I<sup>2</sup> 321 und Valmaggi im Kommentar (1. Aufl. 1907) z.St.

<sup>27</sup> W. Heraeus (s.o. Anm. 8) vermerkte schon in seinem Exemplar des Klotzschen Lexikons hierzu: «nicht = Traum». Klotz führt noch Sil. 3, 216 an, wo indessen bei *promissa somni* der Gen. wohl sicher zu *somnium* gehört (über -ii und -i Stolz-Leumann<sup>5</sup> 268). Erst bei Seneca *Tro.* 443 findet sich in der Wendung *exterret ... noctis horrendae sopor* wenigstens annähernd etwas, das der Metonymie «Traumbild» nahekommt.

<sup>28</sup> Der mit Fackeln herbeieilenden Dienerschaft Klytaimestras entsprechen die *moti voce ministri* der Aleyone (Ov. a. O. 679). Sie werden mit einer kurzen szenischen Bemerkung dort eingeführt, wo die erwachte Aleyone sich im nunmehr erhaltenen Gemach nach der verschwundenen Traumgestalt umblickt. Die Stelle der «Vertrauten» nimmt hier die Amme ein, und eine solche ist vielleicht auch bei Ennius die Alte, die bei ihm statt der Dienerschaft das Licht bringt und hier lebendiger charakterisiert wird als bei Ovid. In einer dramatischen Szene kamen Diener mit Fackeln oder Lampen auf die Bühne; in der Erzählung mußten diese Statisten mit Worten eingeführt werden.

<sup>29</sup> Die verschiedenen Nachfolgestellen Thes. V 2, 1246, 35ff.; vgl. *excitare somno* ebd. 1258, 8ff.



kunfts-Ablativ niemals bezweifelt worden, weil er bei *excio* häufig ist. Indessen hat auch bei *exterreo* die Präposition, die in der Mehrzahl der Fälle dazu dient, das Simplex zu perfektivieren oder in seiner Bedeutung zu steigern, nicht selten seine lokale Funktion «aus, heraus» bewahrt<sup>30</sup>.

Des öfteren bezeichnet das Verb das Aufstöbern oder Aufscheuchen von Tieren<sup>31</sup>: Verg. *Georg.* 3, 149 (*oestrum*) *quo tota exterrita silvis effugiunt armenta*. Aus dem Walde, wo sie der Kühle halber im Hochsommer weiden, werden ganze Herden durch die Rinderbremse herausgescheucht. *Aen.* 5, 213ff. wird die Bewegung des nach vorheriger Unruhe nun sachte davongleitenden Schiffes mit dem heftigen Flattern und anschließenden Gleitflug einer aufgescheuchten Taube verglichen: *qualis spelunca subito commota columba ... fertur in arva volans plausumque exterrita pinnis dat tecto ingentem, mox aëre lapsa quieto radit iter eqs.* Auch *Georg.* 2, 417 *saepe sub immotis praesepeibus aut mala tactu vipera delituit caelumque exterrita fugit* scheint mir die lokale Bedeutung «wenn sie aufgestört wird» (zugleich aus dem Versteck und dem Ruhezustand) durch *immotis praesepeibus* gesichert<sup>32</sup>.

Eine zweite Gruppe gehört zum militärischen Sprachgebrauch: Tac. *Ann.* 15, 11, 1 *Vologaes ... vi ac minis alares exterruit, legionarios obrivit*. Die Flügeltruppen werden «verscheucht», die Legionäre (weil sie sich nicht verscheuchen lassen) aufgerieben. Gleichfalls hierher scheint zu gehören *Ann.* 15, 4, 2 *Partho ad exsequendas obsidiones nulla comminus audacia: raris sagittis neque clausos exterret et semet frustratur*. Der Parther kann die Belagerten mit seinen Pfeilen nicht «austreiben», «herausscheuchen»; er vergeudet nur seine Kräfte. Eine späte Stelle aus demselben Bereich zeigt eine gewisse Annäherung an *deterreo*: Veg. *Mil.* 4, 6 p. 131, 17 *formidatur, ne multitudo sagittariorum de propugnaculis exterritis defensoribus adpositisque scalis occupet murum*. Dem militärischen Gebrauch nahe steht auch der Bericht über den Mord an Agrippina: Tac. *Ann.* 14, 8, 2 *Anicetos obvios servorum abripit, donec ad fores cubiculi veniret, cui pauci adstant, ceteris terrore inrumpentium exterritis*. Hier sind drei Gruppen nach ihrem Verhalten unterschieden: einige Sklaven hatten sich dem Mörder entgegengestellt, einige wenige standen noch vor dem Gemach der Kaiserin, die übrigen waren vor den Hereinbrechenden nicht «erschrocken» – das waren die anderen gewiß ebenso –, sondern «ausgerissen».

Vereinzelt hat auch Ovid die lokale Verwendung (*Met.* 13, 710): *saevit hiems iactaque viros Strophadumque receptos portubus infidis exterruit ales Aello*. Die Häfen sind unzuverlässig: Hat man in ihnen Aufnahme gefunden, so kommt eine Windsbraut und scheucht einen wieder hinaus. An anderen Stellen wird jemand

<sup>30</sup> Zur Konstruktion der *ex*-Verben mit dem bloßen Ablativ zur Angabe des Orts oder Zustandes, aus dem jemand herausbewegt wird (daneben wiederholtes *ex m. Abl.*) s. Bennett, *Syntax of early Latin* II 282ff.

<sup>31</sup> Auch in nicht lokaler Bedeutung wird es häufig für eine Schreckwirkung bei Tieren gebraucht, mediopassiv geradezu terminologisch für das Scheuen von Pferden.

<sup>32</sup> Dieselbe Wendung *Aen.* 12, 660 *lucem ... exterrita fugit* (Amata), hier aber nicht lokal.

von einem festgelegten Wege («aus dem Wege») abgedrängt: Tac. *Ann.* 12, 63, 2 *vis piscium immensa ... obliquis subter undas saxis exterritu*. Prisc. *Periheg.* 481 (*Sicilia*) *exterrens ... rates ... cautibus*. Von besonderem Interesse wegen der Berührung mit *excio* (s. o.) ist Verg. *Georg.* 4, 353 (Arethusa): *o gemitu non frustra exterrita tanto, Cyrene soror*. Aristaeus will seine Mutter nicht erschrecken, sondern an die Wasseroberfläche heraufrufen. *exterreo* hat sicher hier nahezu die Bedeutung von *excio*; für dieses ist charakteristisch, daß bei lokaler Anwendung die Bewegung zum Sprechenden oder Handelnden hin geht (nicht wie bei *exterreo* von ihm weg) und daß jemand oder etwas vorher nicht Sichtbares veranlaßt wird, sich zu zeigen<sup>33</sup>. Da der Sohn aber die Mutter mit Klagelauten ruft, wird sie zugleich «aufgeschreckt», «herausgeschreckt».

Keine der angeführten Stellen mit lokaler Bedeutung, nicht einmal eine der hexametrischen, hat zu Ennius eine nähere *inhaltliche* Beziehung. Das Aufstöbern von Tieren, der militärische Gebrauch, das Vertreiben von Schiffen aus dem Hafen durch die Stürme, – alles das sind konkrete, oft geradezu prosaische, keineswegs an sich poetische Vorgänge. Anders steht es bei *excire*, das poetisch und prosaisch das Aufstören aus einem Versteck, in übertragenem Sinne auch das Herausbringen aus einem Zustand der Ruhe bezeichnen kann. Daß Catull a. O. den singulären ennianischen Ausdruck *exterrita somno* in das gewöhnlichere *excita somno* abgewandelt und damit so viel Nachfolge gefunden hätte, ist nicht wahrscheinlich; vermutlich ist er nur durch den Zufall unserer Überlieferung an die Spitze geraten und die Wendung *excita somno* schon ennianisch.

In der Iliaszene scheint Ennius *exterrere* in seiner drastisch-anschaulichen lokalen Bedeutung aus der Umgangssprache entnommen zu haben, um damit das üblichere *excire* zu steigern und zu überhöhen. Wahrscheinlich hat auch das unmittelbar vorhergehende *cita* (oder *excita*?) eine Rolle dabei gespielt; der Vergleich mit den Medeeaszenen bei Apollonios (a. O. 670 ἔσσαντο θαμβήσασα) legt die Vermutung nahe, daß ein weiterer Ausdruck aus derselben Sphäre das Erschrecken von Ilias Schwester bezeichnete, die kurz vorher genannt gewesen sein muß. Es bestand also gerade an dieser Stelle ein Bedürfnis nach Abwechslung und Verstärkung im Ausdruck. Intensives «erschrecken» und drastisch-lokales «aufscheuchen» vereinigen sich in der unverwechselbaren ennianischen Prägung: Aischylos' ἐκ ... νοκτιπλάγκτων δειμάτων πεπαλμένη und ἐξ ὕπνου ... ἐπτοημένη (*Choeph.* 523. 535) sind gleichsam zu einem Ausdruck zusammengefaßt.

Durch Ennius wird *exterrere* hexameterfähig; es bleibt in verschiedenen Formen in der Dichtung üblich. Zugleich inhaltlich nachgebildet ist, wenn man von der unmittelbaren Anspielung bei Cicero absieht, nur Sil. 2, 704 *saepe Saguntinis somnos exterritus umbris* (Hannibal), wo *exterritus* im gewöhnlichen Sinne für «erschreckt» gebraucht wird. Ein acc. respectus bei *exterreo* ist so ungewöhnlich<sup>34</sup>,

<sup>33</sup> Vgl. Thes. V 2, 1246, 48ff.

<sup>34</sup> Überliefert ist ein einziger weiterer Fall: Tac. *Ann.* 4, 28, 3 *adseverabat ... innocentem Cornutum et falsa* (-o «irrtümlich, umsonst» Ursinus nach *Hist.* 2, 8, 1) *exterritum* sc.



daß der Dichter einen besonderen Grund dafür gehabt haben muß; offenbar lag ihm daran, bei aller Freiheit seiner Imitation das ennianische Klangbild zu erhalten. Ein entfernter Anklang, gleichfalls in einer Angsttraumscene, die in manchen Zügen an jene dramatischen und epischen Vorbilder erinnert, findet sich mit *perterreo* bei Apuleius (*Met.* 4, 27): *talis aspectus atrocitate perterrita somno funesto pavens excussa sum*. Hier ist ein gewöhnliches *excussa*<sup>35</sup> für das ennianische *exterrita* eingetreten.

### infulae

Von Wilhelm Ehlers

Bekanntlich wird *infula* häufig als Plural verwendet. Aber wie ist das Verhältnis zum Singular? Nach Forcellini s.v. soll dieser von den Dichtern, von den Prosaikern dagegen in der Regel der Plural gebraucht worden sein («poetae singulari numero, prosae scriptores, ut plurimum, plurali usurpant»). Diese Verteilung wäre sehr auffällig, wenn sie sich nicht modifizieren ließe. Die Dichter, zuerst Lukrez (1, 87), haben den Singular ausschließlich in daktylischer Poesie, wo der Plural in allen Formen unmöglich war. In Jamben und lyrischen Maßen steht immer der Plural, angefangen von Senecas Tragödien (*Ag.* 693), Petron (89 v. 41) und Statius (*Silv.* 4, 3, 116 in Phaläceen; der Singular im Hexameter ebd. 4, 4, 93 und sechsmal in der *Thebais*) bis in die Spätzeit (Auson. 406, 33 p. 240 P. CE 111, 21). Die Vermutung, der Singular sei metrisch bedingt und der Plural das Normale, gewinnt an Wahrscheinlichkeit, wenn wir die Stichprobe bei den Prosaikern machen. Hier herrscht in der Tat der Plural vor; bei Paulinus v. Nola und Sidonius differenzieren sich durch ihn die Briefe von den daktylischen Gedichten. Ein prosaischer Singular findet sich zunächst in Interpretamenten der Vergil- und Lucanscholien, die als eigene Zeugen ausscheiden; auf ihnen basiert Isid. *Orig.* 19, 30, 4 (= Serv. *Aen.* 10, 538. *Schol. Lucan.* 5, 144), auf Dichtererklärung letztlich auch die Glossen, wo *infula* und *infulae* nebeneinander stehen (Goetz, *Thes. Gloss.* s.v.). In selbständiger Literatur verwendet Frontin den Singular, wo er von einer Tanie spricht, die vor der Schlacht bei Leuktra von Epameinondas' Lanze auf ein Grab geweht wurde (*Strat.* 1, 12, 5 *ex hasta eius ornamentum infulae more dependens* ~ Diod. 15, 52, 5 *ὄσον καὶ τανίαν ἐπ' αὐτῷ*); hier, wo übrigens der Begriff nur vergleichsweise gesetzt ist, hat klarlich griech. *τανία* als 'Wimpel' eingewirkt. Weiterhin bleiben, soweit sich aus dem im Thesaurus gesammelten Material erkennen läßt, für die Zeit bis etwa 600 n. Chr. nur vier späte Zeugnisse, in denen es sich merkwürdigerweise immer um Priestertum handelt (Ambr. *Fid.* 5, 10, 127 *infula sacerdotis. Vita Alc. Avit.* 1 *infula sacerdotali. Ven. Fort. Vita Leob.* 15, 47 *pontificali infula. Sacr. Greg.* 199, 4

*esse*. Hier ginge *falsa* auf die falsche Anschuldigung eines Denunzianten, die Cornutus zum Selbstmord getrieben hätte. Zu erwägen wäre auch *falsis*.

<sup>35</sup> *excutor somno*: *Thes.* V 2, 1310, 32f.

*sacerdotalem infulam* mit der konstruktionsfremden Variante *infulis*), wo sonst der Plural die Regel ist wie bei weltlichen Ämtern<sup>36</sup>. Der Artikelbearbeiter M. van den Hout bemerkte mir auf diese Beobachtung überzeugend, daß hier Einfluß der Dichter und im besonderen Vergils vorliege, der ja Schulautor par excellence war und *infula* «Priesterbinde» – natürlich im Singular – zweimal verwendet (*Aen.* 2, 430; 10, 538).

Die Ausnahmen bestätigen die Regel, daß *infulae* ein Plurale tantum darstellt; die Bildung eines poetischen, vielmehr daktylischen Singulars mag auch durch die Analogie von *taenia* (s. o.), *vitta*, *mitra* usw. begünstigt worden sein. Der sakrale Kopfschmuck, um den es sich im engeren Sinne handelt, bestand aus einer meist kordelartigen Binde (Prud. *C. Symm.* 2, 1086 *torta ... infula*. Serv. a. O. *plerumque lata est, plerumque tortilis*, vgl. Lucan. 5, 142 *torta vitta*), die vier- bis sechsmal so um den Kopf gewunden war, daß sie mit ihren zwei Enden beiderseits herabfiel (Lucr. 1, 87 *infula ... ex utraque pari malarum parte profusast*), bzw. daß zwei *vittae* von ihr herabfielen (Serv. a. O. *a qua vittae ab utraque parte dependent*, vgl. Val. Fl. 6, 64 *geminas ... vittas*)<sup>37</sup>. Die *vitta* gilt auch als das zugehörige Stirnband (Lucan. 5, 142 *torta priores stringit vitta comas, crinesque in terga solutos candida Phocaica conplectitur infula lauro*), so daß darunter wohl der ganze Einzelstreifen zu verstehen ist<sup>38</sup>. Dann erklärt sich der Plural *infulae* nicht aus der Mehrzahl der Streifen – er würde damit entgegen den Zeugnissen zum bloßen Synonym von *vittae* abgewertet werden –, sondern aus den zwei Enden, ist also in Wahrheit ein Dual wie bei Körperteilen *nares, malae, genae* usw.<sup>39</sup> und bei Kleidungsstücken etwa unser deutsches *Hosen*<sup>40</sup>. Der spezifisch römische Habit kennzeichnet die heidnischen Priester im Gegensatz zu den Christen (Prud. *Apoth.* 486), und diese haben von Tertullian an (*Monog.* 12) den Begriff wie es scheint nur für «Priesterwürde», im frühen Mittelalter auch für liturgische Gewandung allgemein zugelassen. Aber um die Jahrtausendwende kehrt *infula* wieder als inoffizielle Bezeich-

<sup>36</sup> Bei Cassiod. *Var.* 6, 3, 2 *huius dignitatis* (sc. *praefecturae praetorii*) *infulas* ist *infulam* in zwei Hss. falsche Variante. Im Mittelalter scheint, wie mich der Arbeitsstellenleiter des «Mittelateinischen Wörterbuches» O. Prinz belehrt, der profane Gebrauch stark zurückzutreten und für geistliche Würden der Singular zu überwiegen.

<sup>37</sup> Über die Vestalinnenbilder Lanciani, *NSc.* 1883, 460f. m. Taf. XVIII. Dragendorff, *Rh. Mus.* 51 (1896) 286. Helbig, *Führer* II<sup>3</sup> 152f. Paribeni, *Le terme di Diocleziano e il museo nazionale Romano*<sup>2</sup> nr. 65. H. Kähler macht mich weiterhin auf das schöne Relief bei Magi, *I Rilievi Flavi del Palazzo della Cancelleria* (1945) Taf. XIX 2 aufmerksam, wo die Binden in zwei langen Schlaufen zusammen auf die rechte Vorderschulter herabfallen.

<sup>38</sup> Paribeni a. O. spricht von «sei *vittae* o bende a foggia di cordoni»; dagegen denkt Latte, *RE IX* 1543 an ein Band, das wie ein Kranz zusätzlich über die *infulae* gelegt werden konnte. Vgl. außer den angeführten Zeugnissen Verg. *Georg.* 3, 487 *stans hostia ad aram, lanx dum nivea circumdatur infula vitta*. *Aen.* 10, 538 *sacerdos, infula cui sacra redimibat tempora vitta*. Stat. *Theb.* 2, 99 *falsa cucurrit infula per crines, glaucaeque innexus olivae vittarum provenit honos*. Ambr. *Epist.* 18, 11 *infulae vittati capitis*. Isid. a. O. *vittae ... quae infulam vinciunt*.

<sup>39</sup> Vgl. Schmalz-Hofmann<sup>5</sup> 370. Löfstedt, *Synt.* I<sup>3</sup> 30f.

<sup>40</sup> «hose ... ist selten collectiver singular ...; gewöhnlich wird der plur. *hosen*, oder mit bezug auf die entstehung des kleidungsstückes aus zwei strümpfen, ein paar *hosen* gebraucht» Grimms *Dt. Wörterbuch IV* 2, 1838.



nung für die Bischofsmitra, später – neben *fascia*, *vitta* u. a. – für deren seitlich oder rückwärts herabfallende zwei Bänder<sup>41</sup>.

---

<sup>41</sup> Vgl. Joseph Braun, *Die liturgische Gewandung im Occident und Orient* (1907) 424ff. Der Gebrauch wird hier seit dem 12. Jhdt. belegt, läßt sich aber gewiß weiter zurückverfolgen; vgl. etwa Nadda, *Vita Cyriaci prosaica* 21, 1 (etwa 1000 n. Chr.; ed. Fickermann, *Corona Querneae* 172ff.) *ille presul ecclesie et summus sacerdos* (sc. *Marcellus*), *virtute potens ... iam pontificali cidere infulatus* (*pontificatus infulis decoratus* B) *constituit titulos in urbe Roma* (Hinweis von O. Prinz). Eine Verbindung mit dem antiken Habit scheint mir unabweislich zu sein; vielleicht war er in der Übergangszeit sporadisch in den christlichen Kult eingedrungen.

## Platonica<sup>1</sup>

Von Peter Von der Mühl, Basel

7. Zu den im früheren Aufsatz vorgeschlagenen Verbesserungen im *Phaedrus*, an denen ich festhalte, füge ich hier aus demselben Dialog bei: 229 C ἀλλ' εἰ ἀπιστοῖν ὥσπερ οἱ σοφοί, οὐκ ἂν ἄτοπος εἶναι, εἰ[τα] σοφίζόμενος φαίην αὐτὴν (scil. τὴν Ὠρείθυιαν) πνεῦμα βορέου κατὰ τῶν πλησίον πετρῶν, σὺν Φαρμακείᾳ παίζουσαν, ὥσαι κτλ. Die Interpolation des τα verdankt ihren Ursprung dem Mißverständnis, es handle sich hier um die Sokrates charakterisierende spezielle ἀτοπία (*Symp.* 215 A usw.); statt εἶτα würde man freilich ἀλλὰ erwarten, Ast und Schanz wiederholten ferner nach φαίην das ἂν. ἄτοπος steht hier in weniger terminologischem Sinn, wie oft bei Platon (vgl. etwa *Staat* 493 C), und für die berichtigte Konstruktion mit dem εἰ-Satz rechts und links vom Hauptsatz findet sich in Kühner-Gerths *Syntax* ein Beleg, der mit seinem im Sinne analogen Hauptsatz uns wie gerufen kommt: *Phaedo* 67 E εἰ γὰρ διαβέβληται μὲν πανταχῇ τῷ σώματι, αὐτὴν δὲ καθ' αὐτὴν ἐπιθυμοῦσι τὴν ψυχὴν ἔχειν, τούτου δὲ γιγνομένου εἰ φοβοῖντο καὶ ἀγανακτοῖεν, οὐ πολλὴ ἂν ἀλογία εἶη, εἰ μὴ ἄσμενοι ἐκείσε ἴοιεν κτλ.; (siehe u. a. dazu Luise Reinhard, *Anakoluthe* 156). Aus dem *Symposion* gehören hieher die von Wilamowitz, *Platon* 2, 358 f. behandelten Stellen 208 C und 194 D.

8. 248 C ὅταν δὲ ἀδυνατήσασα ἐπισπένσθαι μὴ ἴδῃ, <ῆ> καὶ τινι συντυχίᾳ χρησαμένη λήθῃς τε καὶ κακίας πλησθεῖσα βαρυνθῇ κτλ. (scil. ἡ ψυχὴ). Es sind zwei Arten des Versagens der Seele in der Schau der überhimmlischen wahren Dinge gemeint; die, die nichts gesehen hat, kann's auch nicht vergessen. Ähnliche Unterschiede stehen 250 A2, 250 E 1, 251 A 2 (ῆ mit dem Papyrus, nicht ὁ mit den Handschriften, s. Friedländer, *Platon* 1, 226, 2). Schrieb so schon Badham? Burnet und Vollgraff differieren in dem, was sie über seine Lesung in 248 D angeben<sup>2</sup>.

9. Daß 250 B ἐπόμενοι μετὰ μὲν Διὸς ἡμεῖς Platon auf Dion anspielt, ist seit Wilamowitz 1, 531 gelegentlich gesagt worden. Auch 252 C τῶν μὲν σὺν Διὸς ὀπαδῶν ὁ ληφθεὶς ἐμβριθέστερον δύναται φέρειν τὸ τοῦ περωνύμου ἄχθος ist wohl wegen des gesetzten Wesens Dions, des ἐμβριθὲς ἦθος, gesagt (*Epist.* VII 328 B).

10. Seit Jachmanns Ausführungen über den Platontext (Gött. Nachr. 1941) sind wir alle wohl weniger zurückhaltend in der Annahme von Interpolationen im Platon geworden. Ich stelle hier einige besonders üble im *Phaedrustext* zusammen, die teilweise durch die Überlieferung oder durch Konjekturen schon er-

<sup>1</sup> Vgl. *Philologus* 93 (1938), 489ff.

<sup>2</sup> Die Ausgaben von Badham und Hirschig habe ich nicht zur Verfügung.



ledigt sind: 229 A 4 *δή* om. Venet. 184, Pap. Ox.; – 234 C 1 *λόγω* om. T; · 235 D *ὥσπερ οἱ ἐννέα ἄρχοντες* delevi; – 236 B 2 *τῶν δὲ λοιπῶν ἕτερα πλείω καὶ πλείονος ἄξια εἰπών*, [*τῶν δὲ* (oder *τῶνδε*) *Λυσίου* T<sup>1</sup>W, *εἰπόντος Λυσίου* B, alii alia, Robin ist ungenau] *παρὰ τὸ Κυψελιδῶν ἀνάθημα ... σιάθητι*; die Entstehung der Interpolation *τωνδε* A. ist klar; – 242 A *ἡ δὲ καλονμένη σταθερά* del. Ruhnken; – 248 A *καὶ εἰκασμένη* om. Pap. Ox., vgl. Jachmann 310; – 248 B *οὗ ἔστιν* del. Wilamowitz; – 251 C 8 *τὸν ἡμερον* del. Stallbaum; – 254 D 3 *οὗ* nach *χρόνον* del. Heindorf; – 256 A 3 *ἂν* om. B Euseb.; – 257 D *ὅτι ἀπὸ τοῦ μακροῦ ἀγκῶνος τοῦ κατὰ Νεῖλον ἐκλήθη*; die parömiographische, den Sinn der Stelle total verkennende, von Heindorf erkannte Interpolation hat Robin ganz in den Apparat verwiesen; – 258 A *φησιν [αὐτῶν τὸ σύγγραμμα om. B]*; – 258 D *ὥς ποιητής* und *ὥς ιδιώτης* del. Hirschig, Thompson; – 260 C richtig ist: *ἄρ' οὖν οὐ κρείττον γελοῖον [καὶ φίλον add. Hermias] ἢ δεινόν τε καὶ ἐχθρόν εἶναι [ἢ φίλον codd.]*; καὶ (ἢ) *φίλον* ist Interpolation.

## «Epiousios» und kein Ende

Von Albert Debrunner, Bern

G. Klaffenbach hat im vierten Heft des sechsten Bandes des «Museum Helveticum» (1949, erschienen im März 1950) S. 216 erklärt: «Unter den Inschriften von Lindos ... ist es einer beschieden, eine uralte Streitfrage, ich denke, nun endgültig zur Ruhe zu bringen.» Und später S. 216f.: «Damit wird denn nun die nie zur Ruhe gekommene ... Frage nach der Bedeutung von ὁ ἄρτος ὁ ἐπιούσιος im Vaterunser endlich ... entschieden.» Und S. 217: «... stellt erst die lindische Inschrift 'die korrekteste Etymologie des Wortes ἐπιούσιος' sicher.» Ich möchte hier zeigen, daß diese Überzeugung Klaffenbachs irrig ist, weil seine Beweisführung reichlich oberflächlich und nicht haltbar ist. Ich verweise vorweg ein für alle Male auf die von Klaffenbach nicht erwähnte Darstellung von Foerster im Artikel ἐπιούσιος in G. Kittels *Theol. Wörterbuch zum N. T.* (Bd. II, Stuttgart 1935, S. 587–595), der das sehr weitschichtige Problem aus allen sprachgeschichtlichen und theologischen Gesichtspunkten auf das sorgsamste erwägt (wenn er auch zu einer andern Entscheidung kommt als ich).

Ich fasse Klaffenbachs Auffassung kurz zusammen:

Auf einer Inschrift von Lindos auf Rhodos, die aus dem Jahre 22 n. Chr. stammt, liest der Herausgeber Chr. Blinkenberg (*Lindos*, Bd. II Inscriptions Nr. 419, Zl. 17, Spalte 777f.) τῷ ιερεὶ τὰς Ἀθῶνας ἐν[ια]υσίῳ (v und ω sind nicht sicher zu lesen) «dem kommenden, nächsten (d. h. für das nächste Jahr gewählten) Priester». ἐνιαύσιος kann aber die geforderte Bedeutung nicht haben; daher muß das Wort als ἐπ[ιο]υσίῳ gelesen werden. Damit ist für ἐπιούσιος die Bedeutung «μέλλων» (Athanasius) und die Ableitung aus (ἡ) ἐπιούσα (ἡμέρα) gesichert.

So Klaffenbach. Dazu ist zu sagen: wenn ἐπιούσιος von (ἡ) ἐπιούσα (ἡμέρα) abgeleitet ist, so kann es nur *die* Bedeutung haben: «mit dem herankommenden, folgenden Tag in Beziehung stehend»; ein ἐπιούσιος ἱερεὺς könnte also nur «ein für den folgenden Tag bestimmter Priester» sein, wie ἐπιούσιος ἄρτος «das für den folgenden Tag bestimmte Brot» wäre. Die Bedeutung μέλλων verträgt sich auf keinen Fall mit der Ableitung aus ἐπιούσα. Wollte man ἐπιούσιος doch als μέλλων erklären, so müßte man versuchen, ἐπιούσιος als gleichbedeutend mit ἐπιών (also: «der herankommende Priester», «das h. Brot» ??) oder eher als Ableitung aus τὸ ἐπιόν «die Zukunft»<sup>1</sup> (also: «der für die Zukunft bestimmte Priester», «das f. d. Z. b. Brot») zu erklären. Das erste wäre abzulehnen, da eine Parallele fehlt

---

<sup>1</sup> Dafür geben Liddell-Scott freilich nur Eur. fr. 1073 τοῦπιόν als Beleg! Also vielleicht aus ὁ ἐπιών χρόνος? (bei dem freilich die Ellipse von χρόνος meines Wissens nicht belegt ist, während ἡ ἐπιούσα geläufig ist).

(ἐκὼν ἄκων und ἐκούσιος ἀκούσιος sind nicht identisch, s. Mus. Helv. 1 [1944] 40), das zweite meines Erachtens äußerst fraglich.

Die Argumentation Klaffenbachs hätte also höchstens so lauten dürfen: In jener Inschrift könnte man ἐπιουσίῳ konjizieren und diesem (unter den verschiedenen Möglichkeiten!) die Ableitung aus τὸ ἐπιόν und die Bedeutung «für die Zukunft bestimmt» zuschreiben. Voraussetzung wäre dabei aber immer noch, daß ἐπιουσίῳ sachlich wirklich unmöglich wäre. Darüber getraue ich mich nicht, sicher zu urteilen, möchte aber immerhin auf zwei Dinge hinweisen: 1. unmittelbar nach der zitierten Stelle heißt es in der Inschrift: «ebenso sollen auch die ἐπιστάται, die während des Jahres des Kallistratos und Rhodopeithes im Amt sind (τοὶ ἀρχοντε[ς] [τ]ον ἐπὶ ἱερῶς Καλλ[ιστ]ρατου καὶ Ροδοπειθέως ἐπιαν[τόν] Zeile 18f.), eine Fünfmännerkommission wählen» usw. Dieser Kallistratos ist aber eben der vorher genannte ἱερεὺς ἐνιαύσιος; sollte sich da nicht das τὸν ἐπιαντόν auf das ἐνιαύσιος zurückbeziehen können? 2. Gewiß kann ἐνιαύσιος ἱερεὺς nicht «Priester für das kommende Jahr» bedeuten; aber warum nicht «Priester für ein Jahr» (wobei in diesem Fall nur das bevorstehende gemeint sein kann)? Vgl. Eur. Hipp. 37 ἐπιανσίαν ἐκδημιον αἰνέσας φηγὴν «da er sich zu einer einjährigen Verbannung fern der Heimat entschlossen hatte», Thuk. IV 117, 1 ἐκχειρίαν ἐποίησαντο ἐνιαύσιον «sie schlossen einen Waffenstillstand für ein Jahr» (ähnlich V 15, 2) – alle drei Male bezieht sich der Situation gemäß ἐνιαύσιος auf ein kommendes Jahr.

Zusammenfassend ist also zu sagen: 1. Die Lesung ἐπιανσιῳ ist durchaus möglich und passend. 2. Die Lesung ἐπιουσιῳ könnte unter keinen Umständen die Ableitung aus (ἡ) ἐπιούσα (ἡμέρα) stützen. 3. Die Frage nach der Ableitung von ἐπιούσιος ist also durch Klaffenbach weder entschieden noch auch nur gefördert; das Problem bleibt so, wie es Foerster a.a.O. allseitig beleuchtet hat. Ich für mich sehe keinen Grund, meinen Lösungsversuch preiszugeben, der von den maßgebenden Gräzisten und z. B. auch von G. Dalman<sup>2</sup>, dem hervorragenden Kenner des Aramäischen, als überzeugend angenommen worden ist: ἐπιούσιος aus ἐπὶ (τῇ) οὔσαν (ἡμέραν) «für den laufenden Tag bestimmt»; ἐπιούσια im Hawarapapyrus Übersetzung von *diaria* «Tagessold, tägliches Existenzminimum»<sup>3</sup>; dies semitisiert zu ὁ ἐπιούσιος ἄρτος = gutgriechisch ἡ ἐφ' ἡμέρας τροφή (Jakobusbrief 2, 15, auch Diodor usw.), also Semitisierung eines Latinismus – was ja zur Umweltlage des N. T. vorzüglich paßt (s. zuletzt Blass-Debrunner, *Gramm. des nt. Griech.* <sup>7/8</sup> § 123, 1 mit Anhang).

Als ich das niedergeschrieben hatte, kam mir ein Bedenken. Zuerst hatte ich die Bemerkung von Klaffenbach: «Blinkenberg hat also lediglich *N* und *II* verlesen» (S. 216 Anm. 4) so aufgefaßt, daß er sich durch Nachfrage vergewissert hatte, daß diese Verwechslung möglich war – was bei einem so gewiegten In-

<sup>2</sup> Worte Jesu<sup>2</sup> I (Leipzig 1930) 329.

<sup>3</sup> Vgl. ἐπιμήνια «Lebensmittel für 1 Monat» (Polyb.), «Monatsgehalt» (Ostr., s. Gnomon 7 [1931] 23 u.).



schriftenforscher und -herausgeber zu erwarten war. Ich wollte aber sicher gehen und habe nun auf Anfrage von meinem Fachkollegen Prof. Holger Pedersen in Kopenhagen folgende Antwort erhalten (wofür ich ihm herzlich danke): «Professor Blinkenberg starb schon im Jahre 1948. Aber der in solchen Sachen absolut sachkundige Inspektor Niels Breitenstein hat sowohl die Inschrift selbst, die sich in unserem Museum befindet, als auch einen seinerzeit für Prof. Blinkenberg gemachten papierenen Abklatsch untersucht und kann nur zu dem Ergebnis kommen, daß *Blinkenberg richtig gelesen hat; an der betreffenden Stelle steht ein N, nicht ein II.*» Damit ist die Konjektur Klaffenbachs erledigt samt allen daraus gezogenen Schlüssen!

Ich hätte also, von da aus gesehen, meine vorangegangenen Ausführungen weglassen können, aber ich glaube, sie haben auch so als Beitrag zur *ἐπιούσιος*-Frage und zur Bedeutung von *ἐναύσιος* ihre Berechtigung.

## Mitteilungen

### Bei der Redaktion eingegangene Rezensionsexemplare

- Altheim, F., *Geschichte der lateinischen Sprache von den Anfängen bis zum Beginn der Literatur*. Verlag Vittorio Klostermann, Frankfurt a/M 1951. 513 S.
- Aristotle, *The Nicomachean Ethics*. A commentary by the late H. H. Joachim, edited by D. A. Rees. Clarendon Press, Oxford 1951. 304 S.
- Athanasius, *Lexicon Athanasianum* digessit et illustravit Guido Müller S. J. 8. u. 9. Lieferung  $\pi\alpha\iota$  —  $\pi\rho\sigma\theta\acute{\eta}\kappa\eta$  und  $\pi\rho\sigma\theta\acute{\eta}\kappa\eta$  —  $\tau\acute{o}\pi\omicron\varsigma$ . Verlag Walter de Gruyter, Berlin 1951.
- Aymard, J., *Essai sur les chasses Romaines*. Bibliothèque des écoles Françaises d'Athènes et de Rome. Verlag de Boccard, Paris 1951. 610 S.
- Biblos, Revista da Faculdade de letras, Universidade de Coimbra, Volume XXVI 1950. 692 S.
- Björck, G., *Das Alpha impurum und die tragische Kunstsprache*. Attische Wort- und Stilstudien. Acta societatis litterarum Humaniorum Regiae Uppsaliensis 39 I. Verlag Almqvist und Wiksells, Uppsala, Otto Harassowitz, Wiesbaden und Leipzig 1950. 392 S.
- Blanken, G., *Les Grecs de Cargèse (Corse)*. Tome I, partie linguistique. Verlag A. W. Sijthoff, Leiden 1951. 322 S.
- Boulogne, R., *De plaats van de Paedagogus in de Rorisc Cultuur*. Verlag J. B. Wolters, Groningen 1951. 101 S.
- Brelich, A., *Die geheime Schutzgottheit von Rom*, aus dem Italienischen übersetzt von V. von Gonzenbach. Albae Vigiliae, Rhein-Verlag, Zürich 1949. 65 S.
- Budde, L., *Jugendbildnisse des Caracalla und Geta*. Verlag Aschendorff, Münster i/W 1951. 54 S.
- Casae Litterarum, *opuscula ex corpore agrimensorum Romanorum selecta*, recensuit et Germanice vertit Ake Josephson. Eranos-Verlag, Uppsala 1951. 27 S.
- Cloch , P., *La démocratie Ath nienne*. Presses Universitaires de France, Paris 1951. 432 S.
- Collart, P., et Coupel, R., *L'Autel monumental de Baalbek*. Institut Francais d'Archäologie de Beyrouth, Bibliothèque archéologique et historique tome LII, Verlag Geuthner, Paris 1951. 153 S. 96 Tafeln.
- Ellspermann, G. L., *The attitude of the early christian latin writers toward pagan literature and learning*. The catholic University of America Press, Washington 1949. 267 S.
- Erbse, H., *Untersuchungen zu den attizistischen Lexica*. Abh. der Deutschen Akademie Berlin, Philosoph.-historische Klasse Jahrgang 1949 N.2. Akademieverlag, Berlin 1950. 256 S.
- Farquharson, A. S. L., *Marcus Aurelius, his life and his world*. Verlag Blackwell, Oxford 1951. 154 S.
- Fouilles Franco-Suisses, *Rapports. I. Qasr-Qarun/Dionysias 1948*, par J. Schwartz et H. Wild. Publications de l'Institut Français d'Archäologie orientale du Caire, 1950. 90 S. 22 Tafeln.
- Hofmann, J. B., und Rubenbauer, H., *Wörterbuch der grammatischen und metrischen Terminologie*. Verlag Carl Winter, Heidelberg 1950. 64 S.
- Hohl, E., *Um Arminius, Biographie oder Legende?* Sitzungsber. der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Kl. f. Geisteswissenschaften 1950 N 1. 27 S.
- Horace, *Art poétique*, Edition et traduction de Léon Herrmann. Latomus, Revue d'études latines, Bruxelles 1951. 46 S.
- Iuvenalis D. Iunii *Saturae*, herausgeg. v. U. Knoche. Verlag Max Hueber, München 1950. XXXII und 161 S.
- Köstler, H., *Homerisches Recht*, gesammelte Aufsätze.  sterreichischer Bundesverlag für Unterricht, Wissenschaft und Kunst, Wien 1950. 77 S.
- Krokowski, G., *Quaestiones Epicae*. Travaux de la société des sciences et des lettres de Wroclaw, Seria A, N 46. Wroclaw 1951. 91 S.
- Krokowski, J., *Elegia magistra amoris*. Travaux de la société des sciences et des lettres de Wroclaw, Seria A N 25. Wroclaw 1949. 122 S.



- Laval théologique et philosophique, volume VII 2. Editions de l'université Laval Québec Canada, 1950.
- Levi, M. A., *Il tempo di Augusto*. Storici antichi e moderni, N. S. 7. La Nuova Italia, Firenze 1951. 506 S.
- Lesky, E., *Die Zeugungs- und Vererbungslehren der Antike und ihr Nachwirken*. Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz, Geistes- und sozialwissenschaftl. Klasse 1950. Verlag Franz Steiner, Wiesbaden 1950. 1233-1425 S.
- Löfstedt, E., *Coniectanea, Untersuchungen auf dem Gebiete der antiken und mittelalterlichen Latinität*. 1. Reihe. Verlag Almqvist und Wiksells, Uppsala/Stockholm 1950. 145 S.
- Loenen, J. H. M. M., *De Nous in het systeem van Platos philosophi*. Jansonpers Universiteitspers., Amsterdam 1951. 297 S.
- Marignac, A. de, *Imagination et dialectique*. Essai sur l'expression du spirituel par l'image dans les dialogues de Platon. Société d'édition Les Belles Lettres, Paris 1951. 168 S.
- Martinazoli, F., *La 'successio' di Marco Aurelio: ΜΟΥΣΙΚΑΙ ΔΙΑΔΕΚΤΟΙ*, Supplementi Serie V 1. Adriatica Editrice, Bari 1951. 211 S.
- Meloni, P., *Il regno di Caro Numeriano e Carino*. Annali della facoltà di lettere e filosofia dell'università di Cagliari, vol. XV fasc. II 1948. Verlag Università di Cagliari 1948. 221 S.
- Merkelbach, R., *Untersuchungen zur Odyssee*. Zetemata, Monographien zur klass. Altertumswissenschaft H. 2. Verlag C. H. Beck, München 1951. 241 S.
- Metzger, B. M., *Index of Articles on the New Testament and the early church published in Festschriften*. Journal of B. L. M. S. vol. V S. of B. L. Ph. 2, 1951. 182 S.
- Montmollin, D. de, *La poétique d'Aristote, texte primitif et additions ultérieures*. Université de Neuchâtel, Faculté des Lettres. Imprimerie Messeiller, Neuchâtel 1951. 347 S.
- Morau, P., *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*. Editions universitaires de Louvain, 1951. 391 S.
- Müller, G., *Studien zu den platonischen Nomoi*. Zetemata H. 3. Verlag C. H. Beck, München 1951. 194 S.
- Neuenschwander, H. R., *Mark Aurels Beziehungen zu Seneca und Posidonius*. Noctes Romanae ed. W. Wili 3. Verlag P. Haupt, Bern 1951. 141 S.
- Plantus Rudens, Text und Glossar ed. A. Thierfelder. Heidelberger Texte, lateinische Reihe Bd. 13 und 13a. Verlag Kerle, Heidelberg 1949.
- Roos, E., *Die tragische Orchestik im Zerrbild der altattischen Komödie*. Verlag Gleerup, Lund 1951. 302 S.
- Salvatore, A., *Stile e ritmo in Tacito, precede il saggio Brevis de Taciti dialogo disputatio*. Verlag Luigi Coffredo, Napoli 1950. 236 S.
- Schwartz, E., *Ethik der Griechen*, herausgeg. von W. Richter. Verlag K. F. Koehler, Stuttgart 1950, 269 S.
- Siebert, H., *Griechisches in der Kirchensprache*. Ein sprach- und kulturgeschichtliches Wörterbuch. Sprachwissenschaftliche Studienbücher herausgeg. von H. Krahe. Verlag Winter, Heidelberg 1950. 234 S.
- Sinko, T., *Literatura Grecka*, Tom III Czes I Literatura Grecka za Cestarstwa Rzymyskiego. Krakow 1951. 616 S.
- Smith, H. R. W., *Problems historical and numismatic in the reign of Augustus*. University of California publications in classical archaeology vol. 2, 4. Univ. of California Press 1951. 221 S.
- Smith, M., *Tannaitic Parallels to the Gospels*. Journal of Biblical Literature, Monograph Series, volume VI. Society of Biblical Literature, Philadelphia 2, 1951. 215 S.
- Studies presented to David M. Robinson* vol. I. Washington University Press 1951. 876 S.
- Sundwall, J., *Kleinasiatische Nachträge*. Studia orientalia ed. societates Orientalis Fennica XVI 1. Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kirjapainon Oy. Helsinki 1951. 50 S.
- Symbola Coloniensia Iosepho Kroll sexagenario oblata*. Verlag Pick 1949. 171 S.
- Terentius Afer*, Text und Glossar ed. A. Thierfelder. Heidelberger Texte, lateinische Reihe Bd. 22 und 22a. Verlag Kerle, Heidelberg 1951.
- Wegner, M., *Altertumskunde*. Orbis Academicus, Problemgeschichten der Wissenschaft in Dokumenten und Darstellungen. Verlag Karl Alber Freiburg/München 1951. 332 S.